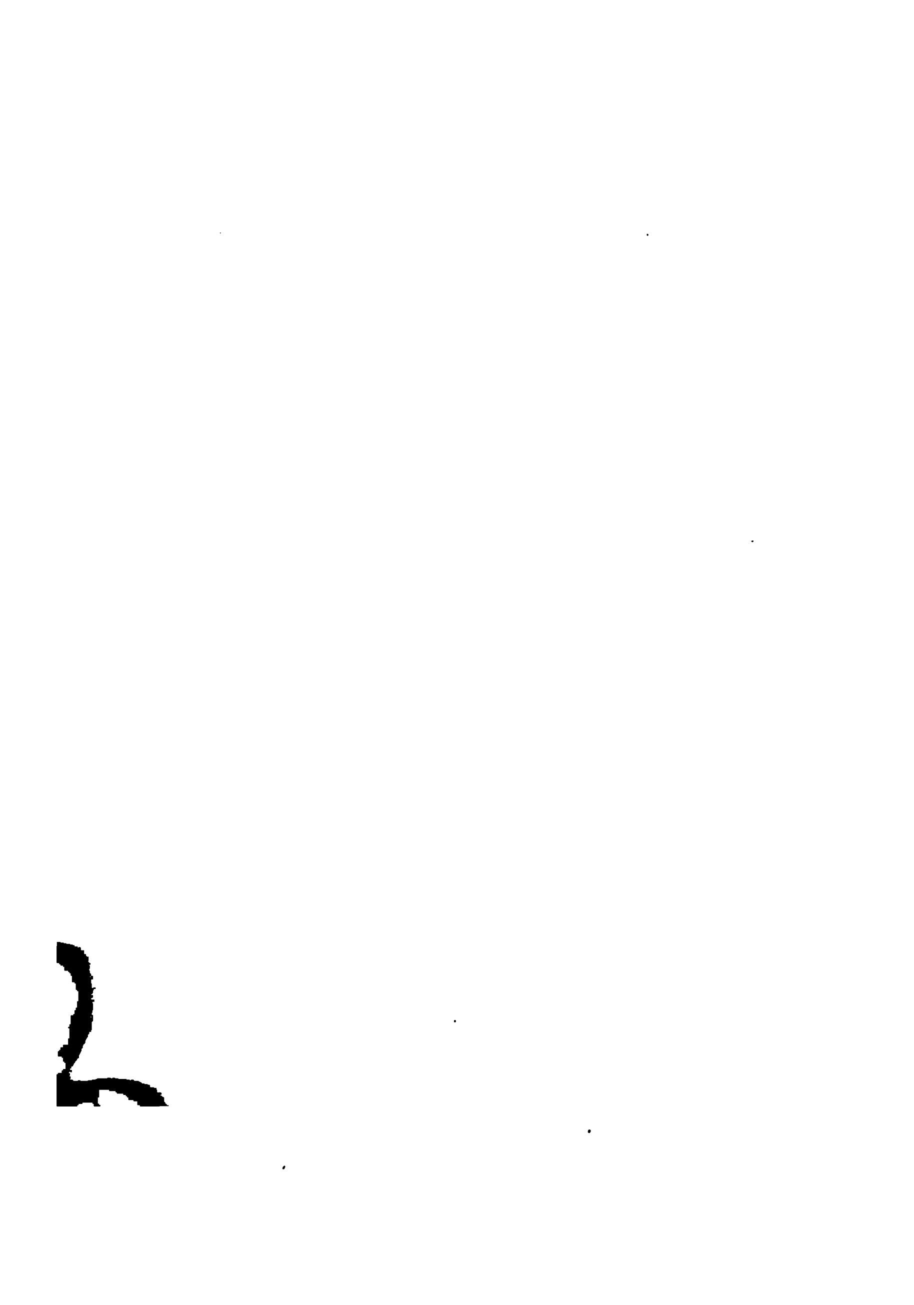
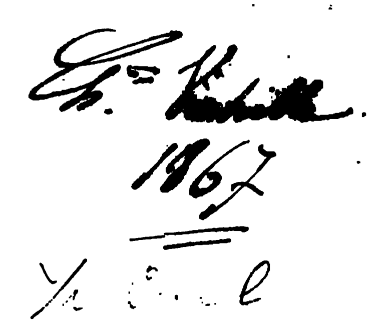

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06824146 6







L'ATHÉISME

ET

LE PÉRIL SOCIAL

Paris. — Imprimerie de V. Goupy, rue Garancière, 5.

L'ATHÉISME

ET

LE PÉRIL SOCIAL

PAR

Felix Antoine Philibert Dupanloup

MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

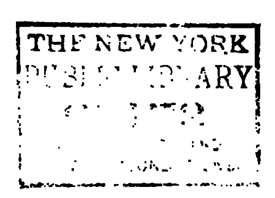
PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

—

1866


THE NEW YORK

BREF

ADRESSÉ PAR N. S. P. LE PAPE A Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

AU SUJET

DE SA LETTRE SUR LES MALHEURS ET LES SIGNES DU TEMPS

PIUS P. P. IX.

Venerabilis Frater, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Pergratae Nobis extiterunt tuae Litterae die 18 proximi mensis Octobris datae, quibus Nobis misisti exemplar tuae Epistolae ad istius Dioecesis Clerum die 8 ejusdem mensis scriptae, typisque in lucem editae. Qua epistola, Venerabilis Frater, merito lamentaris maxima sane damna, quae ex recenti praesertim exundatione in Galliam misere derivarunt, ac veluti catholicum Antistitem maxime decet, omnes etiam atque etiam hortaris, et excitas ut tam gravi aerumna afflictis christiana caritate omnem opem auxiliumque ferre non desinant. Ac tibi ex animo gratulamur, quod boni, et amantissimi pastoris partes explens nullis curis, nullisque consiliis, ac sumptibus parcere existimasti, ut isti potissimum tuae Dioecesis fideles a tanta respirarent calamitate.

Eadem autem Epistola graphice describis, ac vehementer et optimo jure deploras innumera, et nunquam satis lugenda mala, quibus catholica Ecclesia et humana societas calamitosissimis hisce temporibus miserandum in modum affligitur ac divexatur. Exponis enim et summopere reprobas ac detestaris teterrimum sane bellum Deo ejusque sanctae catholicae Ecclesiae ac doctrinae ubique tum ab incredulis, tum a cujusque

PIE IX, PONTIFE.

Vénérable Frère, Salut et Bénédiction apostolique.

Nous avons reçu avec joie votre Lettre du dix-huit octobre dernier, par laquelle vous nous adressiez un exemplaire de la Lettre écrite par vous au clergé de votre diocèse, et publiée le huit du même mois. C'est avec grande raison, Vénérable Frère, que vous déplorez les lamentables malheurs que la dernière inondation vient de faire si tristement déborder sur la France ; et que, fidèle au devoir d'un Evêque catholique, vous exhortez instamment et pressez les fidèles de réveiller en eux la charité chrétienne pour porter aux malheureux toute l'aide et le secours que réclament ces grands désastres. C'est de tout notre cœur aussi que nous vous félicitons de ce que, remplissant la charge d'un bon et dévoué Pasteur, vous n'avez épargné ni soins, ni sages conseils, ni sacrifices, afin que les fidèles de votre diocèse fussent promptement secourus dans une si grande infortune.

Vous avez également dépeint dans votre lettre et déploré avec autant de force que de raison, les maux innombrables, dignes de toutes nos larmes, qui dans ces temps mauvais, affligent et troublent d'une manière si déplorable l'Eglise catholique et la société humaine. Vous exposez et vous réprouvez énergiquement l'odieuse guerre qu'ont déclarée à Dieu, à son Eglise et à la sainte doctrine les incrédules de tout pays, les sectes condamnées et les fauteurs de révolutions. C'est avec douleur que

vous énumérez et que vous flétrissez les manœuvres coupables et multipliées, les opinions dangereuses, les erreurs, les doctrines perverses par lesquelles ces ennemis de Dieu et des hommes, ces audacieux contempteurs de toute vérité et de toute justice, voudraient, s'ils le pouvaient, ruiner le catholicisme, ébranler les fondements de la société civile, corrompre les esprits, pervertir les âmes, abolir tous les droits soit humains, soit divins, propager partout le crime et fomenter le vice.

Poursuivez cette tâche, Vénérable Frère; employez votre courageuse piété, votre sollicitude épiscopale, votre zèle de plus en plus grand; consacrez toutes les forces et l'ardeur de votre esprit à l'énergique défense de la cause religieuse, à la poursuite de tant de pernicieuses erreurs, et au salut de votre peuple. Ne vous lassez point de persuader, ainsi que vous l'avez fait déjà, à tous les fidèles qui vous sont confiés, qu'ils ne cessent jamais d'offrir au Dieu riche en miséricorde, leurs plus ferventes prières, pour le triomphe de sa sainte Eglise et la conversion de tous les pécheurs,

Et recevez, en témoignage de notre particulière affection, la Bénédiction Apostolique, que, du fond de notre cœur, nous vous donnons, Vénérable Frère, à vous, à tout le clergé, et aux fidèles laïcs commis à votre vigilance.

Donné à Rome, le huit novembre de l'année 1866, de notre Pontificat la 21me.

PIE IX, PP.

generis damnatarum sectarum, et rebellionum hominibus illatum, et dolenter recenses, ac damnas multiplices nefariasque machinationes, opiniones, errores, pravasque doctrinas, quibus Dei, hominumque hostes, et omnis veritatis justitiaeque osores rem catholicam, si fieri unquam posset, penitus evertere, civilisque societatis fundamenta labefactare, omniumque animos, mentesque corrumpere, et jura omnia divina et humana delere, et vitia quaeque, ac scelera propagare et fovere connituntur.

Perge, Venerabilis Frater, pro egregia tua pietate, et episcopali sollicitudine omnes praestantis tui ingenii vires majore usque studio adhibere ad sanctissimae nostrae religionis causam viriliter tuendam, ad tot pestiferos errores profligandos, atque ad tui gregis salutem procurandam. Ne intermittas vero, ut jam fecisti, fidelibus tuae curae traditis, inculcare, ut nunquam desistant fervidas diviti in misericordia Deo offerre preces pro Ecclesiae suae sanctae triumpho, et omnium peccatorum conversione.

Ac praecipuae Nostrae in te benevolentiae pignus accipe Apostolicam Benedictionem, quam intimo cordis affectu tibi ipsi, Venerabilis Frater, cunctisque Clericis, Laicisque fidelibus tuae vigilantiae concreditis peramanter impertimus.

Datum Romae apud S. Petrum die 8 novembris, anno 1866, Pontificatus nostri, anno vicesimo-primo.

PIUS PP. IX.

L'ATHÉISME

ET

LE PÉRIL SOCIAL

La Lettre que j'ai publiée sur les ***Malheurs et les signes du temps*** a soulevé de grandes clameurs : je n'en ai pas été surpris. On ne signale pas de tels périls, en un temps comme celui-ci, sans importuner ceux qui ne voudraient ni voir, ni entendre, sans irriter ceux qui voudraient qu'on ne vît pas et qu'on n'entendît rien.

J'aurais pu désirer plus d'équité dans les appréciations de mon acte, je ne pouvais m'attendre à moins de colère.

Par une tactique connue, employée naguère contre un grand acte pontifical, on a résumé cette Lettre tout entière dans des formules exagérées jusqu'à l'absurde, et là-dessus on s'est donné pleine carrière.

Je me suis tu, et j'ai laissé tout dire ; et cependant j'ai

tout lu attentivement : pas moins de cent articles de journaux ou revues sont sous mes yeux en ce moment. Il en paraissait hier encore. J'ai eu là un triste spectacle.

J'ai vu à l'œuvre la presse antichrétienne ; j'ai vu ce que je ne savais pas à ce degré, — car, absorbés dans les détails et les mille œuvres de nos diocèses, nous ne pouvons toujours suivre d'assez près la marche de l'impiété ; — j'ai vu comment cette presse parle chaque jour à la société française, de quelles doctrines elle abreuve, par quels sophismes elle égare, vers quels abîmes elle pousse.

Il s'est fait là à mes yeux une explosion soudaine de tout ce qui se dit en détail et s'inocule tous les jours lentement au pays, d'erreurs, d'irréligion, de mensonges, dans ces revues périodiques et dans ces feuilles quotidiennes dont l'incessante action est si puissante.

Ça été une nouvelle et douloureuse démonstration de ce que j'ai affirmé, et, pour moi, un signe des temps plus redoutable que ceux que j'ai signalés.

Et maintenant qu'on a tout dit, et que j'ai laissé la parole et le champ libre à mes contradicteurs, je dois parler de nouveau moi-même. Je le ferai, avec une tristesse profonde, je l'avoue, mais avec la détermination tranquille qui convient, quand on aime assez son pays pour lui dire la vérité, même au péril de déplaire ;

Quand on a la conscience de parler pour remplir un grand devoir ; pour avertir, non pour blesser ; pour montrer l'abîme, avant qu'on y tombe ;

Quand on est Évêque enfin, c'est-à-dire gardien pour sa part des vraies et saines doctrines, et qu'on a sous les yeux un immense péril religieux, un immense péril social.

J'ai écrit ma dernière Lettre précisément pour dénoncer ces deux périls, pour montrer le terme extrême du mouvement irreligieux auquel la guerre contre le Pape a donné tout à coup une si grande violence : mais c'est ce qu'on a voulu le moins voir dans ma Lettre, et ce à quoi on n'a rien répondu. Il était plus commode de déplacer le débat en dénaturant ma pensée.

Mais c'est en vain. Il est en ce moment dans le monde un point fixe qui attire tous les regards, et dont nul, quel qu'il soit, ne peut détourner sa pensée. C'est Rome et le Pape.

L'heure est solennelle. Nous touchons à une crise dont le dénouement, quel qu'il soit, sera mémorable dans l'histoire. Il s'agit de savoir, si le trône dix fois séculaire du Chef Suprême de l'Église catholique disparaîtra du monde, et ce que va devenir le glorieux protectorat de la Papauté exercé par la France depuis Charlemagne.

Il faut donc replacer la question sur son vrai et grand terrain, et c'est pourquoi j'élève encore la voix.

Je signalerai de nouveau, et avec plus de netteté et de force, si je le puis, la coïncidence avec la guerre faite au Pape d'une guerre effroyable faite à Dieu. Je n'en ai montré dans ma dernière Lettre que quelques signes; j'exposerai ici la situation tout entière : les plus funestes doctrines faisant explosion, à la faveur d'une politique révolutionnaire, les grandes écoles de radicale impiété, l'athéisme, le matérialisme, et les théories les plus subversives de toute morale, s'étalant avec audace, se propageant avec une ardeur redoublée par les malheurs du Pape et par l'espérance d'un triomphe impie — et cela non-seulement en France, mais d'un bout de l'Italie à l'autre — et menaçant de déborder comme un torrent, quand la dernière digue aura été rompue.

Puis, je dirai, et, je l'espère, avec une clarté qui ne permettra plus qu'aux aveugles de ne pas voir, quelles sont les conséquences sociales, inévitables et prochaines peut-être, d'un pareil mouvement d'impiété.

Mais auparavant, je dois examiner, d'une manière incidente et sommaire, quoiqu'en touchant le fond des choses, les contradictions que j'ai rencontrées, et tout ce bruit qui s'est fait autour de ma Lettre. Cette partie accessoire se rattache d'ailleurs intimement à la question elle-même. Il ne s'agit pas certes d'une défense personnelle : les plus grandes vérités sont seules ici en cause.

Cet écrit aura donc trois parties :

1° La récente controverse ;

2° Le péril religieux ;

3° Le péril social.

Il y a, dans tout cela, l'ensemble d'une situation des plus graves qui furent jamais, et sur laquelle ni le clergé, ni les chétiens, ni les honnêtes gens, quels qu'ils soient, ne peuvent fermer les yeux.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉCENTE CONTROVERSE

I

QUE S'EST-IL DONC PASSÉ ?

Un Évêque, en France, au XIXe siècle, après dix-neuf siècles de Christianisme, s'est permis, dans une Lettre à son clergé, de rappeler ces vérités premières, fondamentales, que l'humanité, à toutes les époques, a proclamées, que les païens eux-mêmes ont admises, et dont la négation, quand elle se produisait parfois sous la plume de quelque sophiste, excitait partout l'horreur et l'indignation publiques :

Il y a un Dieu ;

Il y a une Providence ;

Il y a une justice divine, qui châtie par des maux privés et par des calamités publiques les péchés des hommes et des peuples.

Et, cet enseignement, si simple, a paru étrange, intolérable. On s'étonne, on se récrie ; et, bien qu'il ne faille pas mettre absolument au même rang tous les adversaires que cette doctrine a rencontrés, la presse française donne à ce

sujet, depuis plus d'un mois, le spectacle d'une exaltation d'impiété qui inspirerait le dégoût, si elle n'excitait un juste effroi.

Encore une fois, qu'a donc osé dire cet Evêque?

Je le répète textuellement :

« Qu'il y a un Dieu, une Providence, une justice divine.

« Qu'on oublie trop ces vérités, et que Dieu, de temps à « autre, nous les rappelle par des coups où il faut bien recon-« naître sa souveraineté !

« Que, bon gré mal gré, nous sommes tous dans sa main.

« Qu'il est le maître et qu'il le restera.

« Qu'il faut, quand il nous visite par ses fléaux, nous souve-« nir de lui, rentrer en nous-mêmes, prier, et nous demander « si rien de notre part ne les a provoqués. »

— Ce qui impliquait, sur *la loi providentielle du monde*, la grande doctrine chrétienne et philosophique ; et cette doctrine, je l'exposais dans les termes que voici :

« Pour les sociétés comme pour les individus, ainsi que le « disait le paganisme lui-même, la justice suit toujours, d'un « pas lent quelquefois, mais sûr, l'iniquité. »

J'ajoutais :

« Cette loi sans doute a ses mystères; *Dieu l'applique* « *comme il l'entend, et nous ne savons pas ses secrets.*

« *Mais la loi, la grande loi de justice est certaine, et nul* « *n'y échappe : tôt ou tard le mal appelle le malheur.*

« JUSTITIA ELEVAT GENTES, MISEROS AUTEM FACIT POPULOS « PECCATUM : la justice élève les peuples, mais le péché les « rend malheureux.

« L'histoire le proclame aussi haut que le livre sacré; « chaque siècle l'atteste à son tour, chargé, dirait-on, par la « Providence de crier aux générations inattentives, comme ce « grand coupable des temps antiques :

Discite justitiam moniti, et non temnere Divos !

« Qu'on se révolte tant qu'on voudra, qu'on entasse so-
« phismes sur sophismes : on ne chassera pas la Providence
« du monde, ni la justice de Dieu de l'histoire. »

Voilà donc la première chose que j'ai dite. J'en ai dit une seconde ; c'est que :

« Les fléaux physiques ne sont pas les seuls fléaux dont nous
« ayons souffert. Il y en a d'autres, plus menaçants encore,
« qui appellent nos plus sérieuses méditations. »

Et, après un coup d'œil rapide sur l'état de la société française et européenne, sur les maux profonds des âmes et des consciences, sur le débordement des doctrines impies et anarchiques, plus terrible que celui des fleuves, sur cette guerre à Dieu, à l'Église et à son Chef suprême, qui va grandissant tous les jours, sur l'athéisme qui marche tête levée, qui s'étale dans des congrès internationaux, qui s'associe et conspire ouvertement pour tout envahir : après ce triste regard jeté autour de moi, je montrais à la suite du péril religieux le péril social.

Tel est l'acte que j'ai fait.

Et, parce que, sur la justice de Dieu et sur la Providence, un Évêque a osé dire ces choses, si simples, si vulgaires, admises par le bon sens des peuples et des siècles avec une telle unanimité que les païens eux-mêmes n'auraient pas compris qu'on pût ici contester, un débordement d'injures, dans une partie de la presse française, s'est fait dès le lendemain contre cet Évêque.

Si je mets sous les yeux de mes lecteurs une telle nomenclature, c'est qu'ils y trouveront un étrange témoignage de l'état des esprits parmi nous.

On a trouvé dans cet écrit :

Un monstrueux outrage au bon sens. (*La Gironde*, 14 oct.)

Des variations brutales sur le motif vulgaire : *V'là ce que c'est, c'est bien fait.* (*L'Indépendance belge*, 17 oct.)

Une accumulation d'incohérences et d'absurdités. (*La Gironde*, 14 oct.)

Un appel aux superstitions populaires. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

A des préjugés de bonnes femmes et de Chinois. (Même Rev., 15 oct.)

La confusion d'idées, la plus décousue et la plus incohérente. (La même.)

Une sainte philippique. (*La Morale indépendante*, 28 oct.)

Un produit de fanatisme. — Une grande colère. (*Prog. de Lyon*, 16 oct.)

Une longue et violente diatribe. (*L'Avenir national*, 13 oct.)

Une diatribe violente et provocatrice contre tous les libres penseurs. (*La libre Conscience*, 1er n°, oct. 1866.)

Un carnage des libres penseurs. (*La libre Pensée*, 28 oct.)

Un pamphlet épiscopal. (*L'Indépendance belge*, 13 oct.)

Attribuant à Dieu ses fureurs, lui prêtant sa maladresse. (Le même.)

Atteignant nos lois sociales. (*Le Journal de Rouen*, 15 oct.)

Un vieux thème usé. (*La Morale indépendante*, 11 nov.)

Une amplification de rhétorique. (*Ibid.*)

Des arguments imités de l'Apocalypse. (*Les Débats*, 18 oct.)

Une brochure apocalyptique. (*Les Débats*, même jour.)

Pour varier, une épître apocalyptique. (*Les Débats*, 23 oct.)

De l'astrologie. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Une affaire d'almanach. (La même Revue.)

Une concurrence à Mathieu de la Drôme. (*La libre Pensée*, 28 oct.)

Un blasphème. (*Le Courrier français*, 14 oct.)

Un fatalisme atrophiant, exclusif de toute morale élevée, favorisant les rêves de l'Apocalypse. (*Le Courrier du Gers*, 18 oct.)

Quelque chose comme la vue de l'ivrogne, bien propre à dégoûter de l'ivresse. (*La Gironde*, 18 oct.)

Une résurrection du vieux Jéhovah, qu'on avait cru mort. (*Le Temps*, 18 oct.)

La fantasmagorie d'un Dieu brutal s'amusant à tourmenter ou à épouvanter ses créatures pour châtier leur orgueil... (*La Gironde*, 14 oct.)

L'œuvre d'un évêque... qui veut noyer la révolution dans l'eau bénite. (*L'Opinion nationale*, 26 oct.)

D'un évêque, qui, devant le fléau dont la France est émue, n'éprouve que des sentiments de haine. (*L'Avenir national*, 13 oct.)

Manque à la charité chrétienne, — au bon goût, — à l'urbanité, — la haine l'emporte. (*Ibid.*)

Outrage les gens qu'il ne peut convertir. (*Ibid.*)

D'un évêque qui compromet singulièrement le nom de Dieu. (*Courrier français*, 14 oct.)

Qui accuse Dieu d'injustice et de cruauté. (*Le Courrier du Gers*, 18 oct.)

Attribue à la Providence d'évidentes inconséquences et d'inexplicables contradictions. (*Les Débats*, 23 oct.)

Prêche l'athéisme le plus redoutable de tous. (*Le Temps*, 18 oct.)

La plus radicale négation de Dieu. (*Le Temps*, même jour.)

On l'a appelé : le fougueux évêque. (*La Revue des Deux-Mondes* 15 oct.)

Un prêtre bruyant. (*La Gironde*, 14 oct.)

Un bouillant évêque... répétant sans les rajeunir les diatribes des païens. (*L'Avenir National*, 13 oct.)

Un ancien professeur de rhétorique — un lion littéraire. — Un évêque revenant au fanatisme des pharisiens. (*La Morale indépendante*, 21 oct.)

Oubliant l'Evangile. (*La libre Pensée*, 28 oct.)

Calomniant tout le corps universitaire sans exception. (*La Patrie.*)

Ayant fait sinon un vaudeville, du moins une sombre et élégante Apocalypse. (*Le Nain jaune.*)

Un religionnaire. (*Le Courrier français.*)

Un nouveau Daniel. (*L'Opinion nationale*, 14 oct.)

Successeur de Jérémie. (*L'Indépendance belge*, 17 oct.)

Un Alceste épiscopal. (*L'Opinion nationale*, 14 oct.)

Un véritable fou. (*L'Indépendance belge.*)

On a encore dit de son œuvre : que c'était un monitoire d'un autre temps. (*Le Siècle*, 23 oct.)

Un violent réquisitoire. (*Ibid.*, 13 oct.)

Une incroyable sortie. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Une déclamation incompréhensible. (*Ibid.*)

Pleine d'intolérance et d'illogisme. (*L'Indépendance belge*, 13 oct.)

Une affaire de tempérament. (*Le Messager du Midi*, 15 oct.)

Des déclamations théurgiques. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Des anathèmes archaïques. (*Le Courrier du Gers*, 16 oct.)

Des théories injurieuses pour la divinité, et conduisant à un énervant fatalisme. (*La Gironde*, 14 oct.)

Une absurdité de langage et de conduite. (*La Revue des Deux-Mondes*, 15 oct.)

Un envahissement des théories les plus stupides. (*L'Indépend. belge.*)

Des objurgations farouches et des citations brutales. (*Le Temps*, 13 oct.)

Un colossal aveu d'impuissance. (*Ibid.*)

Enfin, un *De Profundis*. (*Gironde*, 12 oct.)

Voilà ce qui remplit les colonnes de cent journaux, à Paris et dans les provinces ; voilà ce qui est lu par des millions de lecteurs, dans les cabinets littéraires, les cercles, les cafés, les cabarets, dans les villes et les villages... Et voilà enfin où nous en sommes en France à l'heure qu'il est !

Eh bien ! c'est ce que j'appelle un nouveau et redoutable signe des temps.

Oui, redoutable, en vérité, je le répète; à moins qu'on ne veuille regarder comme une chose indifférente ce travail d'impiété profonde, qui se poursuit, depuis dix années surtout, par la presse et d'autres moyens, au sein du premier peuple de l'Europe, et qui a eu déjà cet épouvantable succès de faire que l'idée même de Dieu, d'un Dieu créateur, se mêlant des affaires du monde et y intervenant par sa Providence, étonne et révolte ceux qui se donnent parmi nous pour les maîtres de l'opinion publique.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce soient ici les injures et les grossièretés qui m'émeuvent ! Je me tairais, assurément, s'il n'y avait que cela. S'il s'est jamais rencontré un honneur dans ma vie, c'est celui qu'on vient de me faire. Ce qui me touche, c'est autre chose ; c'est le fond même de cette étonnante situation ; c'est ce que de telles paroles, de tels cris, ce qu'une si violente tempête, à propos des vérités premières, fondement de tout ordre social et moral, révèlent de mal dans le présent, et de périls pour l'avenir, aux yeux de quiconque sait regarder et prévoir. Voilà ce qui m'émeut et m'oblige à parler.

Si l'on croyait que de telles luttes me soient agréables, ce serait bien se tromper ; mais je n'ai guère jamais compté avec ma peine, ni préféré ma paix à mon devoir.

II

LA TACTIQUE DES ADVERSAIRES.

Après les injures on a essayé des raisonnements : nous en verrons la valeur bientôt; mais, tout d'abord, signalons une interprétation vraiment par trop commode employée contre ma

Lettre, et dégageons le débat de la misérable équivoque dont, par tactique, — car je ne puis voir là un simple malendu, — la plupart de mes adversaires ont fait comme le pivot de leur discussion.

J'ai proclamé la justice de Dieu. J'ai dit que :

« La loi, la grande loi de la justice est certaine; nul n'y « échappe; tôt ou tard, le mal appelle le malheur. »

Et j'ai ajouté :

« *Cette loi a ses mystères : Dieu l'applique comme il l'entend* et *nous ne savons pas ses secrets.* »

Or, qu'a-t-on fait ?

On m'a fait précisément dire le contraire; on m'a fait deviner, divulguer, affirmer les secrets de Dieu; on m'a fait dire, comme si j'en avais eu révélation, pour quel crime particulier tel fléau particulier était envoyé !

« Aucun créole de la Guadeloupe, dit gravement le *Journal* « *des Débats* (1), ne faisait partie de l'assemblée de Liége » Comme si j'avais assigné pour cause du tremblement de terre de la Guadeloupe l'assemblée de Liége.

« Le Congrès de Liége, » dit un autre, « est la cause des « éruptions qui bouleversent la rade de Santorin (2). »

« La Loire est sortie de son lit, parce que des habitants des « rives de la Seine ont développé, en Suisse ou en Belgique, « des doctrines que M. Dupanloup appelle *impies* (3). »

Assurément, et pour beaucoup de lecteurs, de telles phrases dans les colonnes d'un journal, sont agréables et démonstratives : mais quelle est cette iniquité de polémique, et où a-t-on vu tout cela dans ma Lettre?

Je le répète encore une fois :

« *La loi, la grande loi de la justice est certaine*, et nul n'y « échappe : tôt ou tard le mal appelle le malheur ; mais cette « loi a ses mystères, *Dieu l'applique comme il l'entend*, ET « NOUS NE SAVONS PAS LES SECRETS DE DIEU. »

(1) 18 octobre 1866.

(2) *L'Avenir national*, 19 octobre 1866.

(3) *La Morale indépendante*, 21 octobre 1866

Et c'est pour cela précisément, parce que nous ne savons pas les secrets de Dieu, que, quand le mal abonde sur la erre, — et chacun de nous en a sa part, car nul ici-bas n'est nnocent,— et qu'à cette masse d'iniquités universelles viennent se joindre encore certains grands scandales publics, des débauches d'esprit, des orgies d'impiété comme à Liége, des blasphèmes comme ceux que nous lisons chaque jour dans vos livres et vos journaux, forts de leurs milliers de lecteurs et de complices, c'est alors surtout, je le crois et le répète, qu'on doit craindre les coups de la justice divine.

Jefferson disait : Je tremble pour mon pays, quand je réfléchis que Dieu est juste !

Je pense comme Jefferson, et je redis sa parole.

Et voilà pourquoi on m'accuse de faire appel à la peur, à la superstition et à la force.

A la peur ? — A quelle peur? Est-ce de ce nom que vous appelez la crainte de Dieu et de sa justice ?

A la superstition? — A quelle superstition? Est-ce de ce nom que vous appelez la foi des siècles à l'existence de Dieu, à la Providence et à la justice divine?

A la force ? — Comme si quelque part il en existait une aujourd'hui qui fût au service de la vérité méconnue ! comme si nous ne savions pas que l'empire et l'usage de la force sont chez nos ennemis !

Non : je tâche d'exciter à la réflexion, au courage, au repentir, à la prière, à la générosité virile, à l'union active et chrétienne, à tous les travaux, à tous les dévoûments qui rendent la peur condamnable et la force inutile, à toutes les vertus enfin, qui peuvent sauver encore la société menacée.

Certes, quand un Évêque voit que les hommes outragent Dieu et le blasphèment, et quand il élève la voix pour conjurer les hommes de réfléchir, et Dieu de pardonner, qu'il plaise ou qu'il déplaise, cet Évêque fait son devoir.

Comment ! En face de cette grande certitude et de ce mystérieux inconnu, la certitude de la justice divine, et l'inconnu des applications particulières de cette justice, et en présence

aussi du mal contemporain, — car notre siècle aurait-il par hasard la prétention de se lever devant Dieu, et de lui dire comme cet orgueilleux philosophe : « Nul n'est meilleur que moi? » — En face, dis-je, de toutes ces choses, il n'y anrai pas même ici une conjecture et une possibilité redoutables qu commanderaient la prière? Et un Évêque ne pourrait pas élever la voix et dire : Nous sommes éprouvés, nous avons souffert, nous souffrons encore : Prions? Et il n'y aurait « pas lieu du tout » de nous demander à nous-mêmes si nous ne devons rien à la justice divine?

Non, non : tous tant que nous sommes, nous devons réfléchir, nul de nous ne peut se croire pur devant Dieu; et j'ajoute : en présence du péril religieux et social qui chaque jour grandit, en présence de « la guerre faite à Dieu, de l'athéisme qui « marche tête levée, de l'accord profond et menaçant des doc- « trines irréligieuses et des doctrines révolutionnaires, » « nous devons tous craindre et prier.

Mais laissons cette tactique de nos adversaires, et passons à leurs arguments.

La Justice et la Providence de Dieu : la Providence se mêlant des affaires humaines, ayant le droit d'intervenir dans le monde et dans l'histoire; et la Justice divine ayant le droit de punir les péchés des hommes, voilà ce qui est ici en cause : c'est-à-dire la plus grande question philosophique, morale et religieuse qui se puisse agiter parmi les hommes. Car il ne faut pas se faire illusion : les principes au nom desquels on m'a répondu impliquent nécessairement la négation radicale, non-seulement de la religion révélée, du christianisme, mais de toute religion et de toute philosophie.

III

LES ARGUMENTS.

On a essayé des raisonnements : on a argumenté à l'encontre de ces grandes et élémentaires vérités ; et ce qui étonne ici, ce qui est encore un signe des temps, et une révélation tout à la fois de la perversion et de l'affaiblissement des esprits, c'est que de tels arguments, contre la justice de Dieu et sa Providence, aient pu être faits par ceux qui les ont faits, aient pu troubler ceux qui les ont lus.

Voici ces arguments ; je les résume ; ils sont délayés, étendus, enveloppés, dissimulés souvent, selon la méthode des sophistes, dans les plis et le miroitement des mots ; mais j'affirme qu'ils sont ce que je vais dire.

§ 1.

Il y a des lois naturelles. Les grandes calamités qui nous frappent, les inondations, par exemple, sont des effets nécessaires des lois naturelles.

Donc Dieu n'y est pour rien !

En d'autres termes, la cause des inondations, ce sont les pluies, ce sont les nuées, ce sont les vents.

Donc ce n'est pas Dieu !

Et encore :

Quel rapport peut-il y avoir entre le choléra et les impiétés ?

En d'autres termes, si je comprends .

Le choléra nous vient des Indes et de la Mecque, de miasmes, d'insectes microscopiques peut-être;

Donc Dieu n'y est pour rien!

C'est-à-dire qu'il n'y a pas de cause première, parce qu'il y a des causes secondes ; ou que la cause première a abdiqué, et Dieu s'est dessaisi de l'empire du monde, et s'y est interdit toute action, parce qu'il s'est donné des agents secondaires e a établi des lois!

Comme si Dieu n'était pas le principe des lois ! Comme s'il ne pouvait pas, sans changer ces lois, en gouverner les applications particulières, et les faire servir, quand il lui plaît, à l'éxécution des secrets desseins de sa providence !

§ 2.

Les causes des débordements de nos fleuves sont :

1° Le déboisement des montagnes , c'est la *cause générale*;

2° L'insuffisance des travaux d'endiguement , c'est la *cause spéciale*.

Donc Dieu n'est pas et ne peut pas être la cause des inondations: et il serait absurde de regarder ces grands débordements des eauxfluviales comme un fléau possible de sa justice.

Plus clairement :

Des montagnes boisées auraient retenu les eaux; des digues plus élevées et plus fortes les eussent contenues : donc ce n'est pas Dieu qui a fait pleuvoir sur nos montagnes déboisées, et lancé ces énormes masses d'eau dans les lits mal endigués de nos fleuves ; en un mot, Dieu n'est, et ne peut être pour rien dans les inondations dont nous avons souffert, et voir là un châtiment possible de nos fautes, c'est une absurdité !

C'est-à-dire qu'une cause, et la cause première, perd sa puis-

sance, et ne peut plus produire ses effets, parce que ces effets *auraient pu être empêchés*, dans une hypothèse qui ne s'est pas réalisée, par des obstacles qui *auraient pu exister*, *mais qui n'existaient pas.*

Un journal ajoute que la circulaire de M. Béhic aurait *tout empêché*, si elle avait paru plus tôt.

Maintenant donc que la circulaire de M. Béhic a paru, Dieu sera bien *empêché* et bien embarrassé, quand il voudra punir les hommes.

Nous pouvons désormais nous mettre à notre aise, et blasphémer tant qu'il nous plaira, sous la protection de M. le Ministre des travaux publics, qui, assurément, ne croit pas avoir tant ni si bien fait.

§ 3.

On ne peut jamais attribuer à Dieu les fléaux de tout genre qui nous affligent : « tremblements de terre, perturbations mé« téorologiques, inondations... » Car, si Dieu était la cause de ces phénomènes, il ne faudrait pas en chercher d'autres causes ; et l'étude et la recherche des causes naturelles serait alors une absurdité, un non-sens.

C'est-à-dire que, s'il y avait une cause première, et si Dieu pouvait quelque chose dans le monde, il n'y aurait plus de causes secondes qui puissent être l'objet des études de l'homme. « Et il faudrait, ajoute-t-on naïvement, supprimer l'Institut de « France. »

Tranquillisez-vous, Messieurs : l'Institut de France peut en toute sécurité continuer ses nobles travaux, poursuivre ses expériences, et tirer ses conclusions. Croyez-vous donc que la li-

berté d'action soit en Dieu la fantaisie ? Même quand Dieu agit par voie de miracle, le miracle, précisément parce qu'il est tel, ne prend pas rang parmi les faits dont s'occupent les sciences naturelles. Il est d'un autre ordre, voilà tout, quoique non moins démontrable.

Au fond, je vous comprends : vous avez peur des miracles

Allons au fait : quand Dieu intervient, par miracle ou autrement, il ne détruit pas plus la nature, ses forces ou ses lois, que ne le fait ma libre volonté, quand j'use de ma main pour soulever une pierre en sens contraire de l'attraction. Est-ce que l'attraction et sa loi ne subsiste pas tout entière, quand ma force physiologique se superpose à cette force physique ? Eh bien! quand la force divine se superpose aux forces de toute nature, elle ne supprime pas la moindre partie de ces forces, ne viole aucun iota de leur loi. Et la science n'en subsiste pas moins tout entière.

Se peut-il que des esprits sérieux se viennent aheurter contre de telles raisons! Et cependant nous en connaissons qui ne sont pas chrétiens, pour ce seul motif que la science humaine serait perdue, si Dieu pouvait faire un miracle!

On dirait que c'en est fait des lois générales et du cours ordinaire de la nature, institué par le Créateur, si on permet au Créateur d'y intervenir, et de se mêler en rien de son œuvre!

Est-ce que Dieu, par hasard, ne peut pas, comme il le veut, commander aux vents, diriger la foudre et les nuées (1)?

(1) Je ne puis me défendre de citer ici un texte admirable du grand naturaliste Linnée ; texte que j'avais ignoré jusqu'à ce jour, et dont je dois la connaissance à la savante revue mensuelle publiée par les PP. Jésuites, sous le titre de : *Études religieuses, historiques et littéraires.*

« Le Dieu éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devan moi. Je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, saisissan soudainemen mon âme, l'a jetée dans la stupeur de l'admiration. J'ai suivi çà e là sa trace parmi les choses de la création ; et, dans toutes ces œuvres, même dans les plus petites, les plus imperceptibles, quelle force ! quelle sagesse ! quelle in-

Nous intervenons bien, nous-mêmes, et aujourd'hui plus que jamais, de mille manières admirables, par la mécanique et par la chimie, pour diriger et varier l'application des lois de la nature, sans les changer. Et Dieu ne pourrait pas ce que l'homme peut!

Des miracles, certes, Dieu peut en faire, s'il lui plaît; et celui qui dénierait à Dieu ce pouvoir, « ce serait, dit Rousseau « lui-même, lui faire trop d'honneur que de le punir, il faudrait « l'enfermer. »

§ 4.

Mais, si Dieu, dit-on d'autre part, était la cause des inondations et du choléra, aider, réconforter les inondés, soigner les cholériques, et même les plaindre, serait une entreprise sacrilége; ce serait s'inscrire contre les arrêts du ciel; ce serait

définissable perfection! J'ai observé comment les êtres animés se superposent et s'enchaînent au règne végétal, les végétaux eux-mêmes aux minéraux qui sont dans les entrailles du globe, tandis que ce globe gravite dans un ordre invariable autour du soleil auquel il doit sa vie. Enfin j'ai vu le soleil et tous les autres astres, tout le système sidéral, immense, incalculable dans son infinitude, se mouvoir dans l'espace, suspendus dans le vide par un premier moteur incompréhensible, l'Être des êtres, la Cause des causes, le Guide et le Conservateur de l'univers, le Maître et l'Ouvrier de toute l'œuvre du monde...

« Toutes les choses créées portent donc le témoignage de la sagesse et de la puissance divine, en même temps quelles sont le trésor et l'aliment de notre félicité. L'utilité qu'elles ont atteste la bonté de Celui qui les a faites, eur beauté démontre sa sagesse, tandis que leur harmonie, leur conservation, leurs justes proportions, et leur inépuisable fécondité proclament la puissance de ce grand Dieu!

« Est-ce cela que vous voulez appeler la Providence? C'est en effet son nom, et il n'y a que son conseil qui explique le monde. Il est donc juste de croire qu'il est un Dieu, immense, éternel, que nul être n'a engendré, que rien n'a créé, sans lequel rien n'existe, qui a fait et ordonné cet ouvrage universel. Il échappe à nos yeux qu'il remplit toutefois de sa lumière; seule la pensée le saisit, c'est dans ce sanctuaire profond que se cache cette Majesté. »

devenir complice des coupables et abolir la justice divine en la désarmant.

Je cite ici; on ne me croirait pas, si je ne citais :

« Mgr l'Évêque d'Orléans n'avait pas réfléchi que les infor-
« tunés dont il plaidait la cause, c'est Dieu lui-même qui les a
« frappés, et que, par conséquent, » — je l'avoue, je n'avais
pas réfléchi à cette conséquence, — « les aider, les réconforter
« et même les plaindre était un pur sacrilége. Qu'adviendrait-il,
« en effet, de la justice de Dieu, si nous allions déplorer le sort
« de ceux qu'atteignent ses punitions, et nous précipiter à leur
« secours? Nous nous inscririons contre les arrêts du Ciel; et
« ceux qu'il a marqués doivent être sacrés : ils sont des exem-
« ples; Dieu ne peut vouloir qu'en diminuant leur peine, nous
« affaiblissions la portée des leçons qu'il nous envoie par eux.
« Les malheureux lui servent d'enseigne! Ils marchent devant
« sa colère et la proclament ; ils en sont les hérauts. Laissons à
« terre ceux que Dieu a terrassés; notre tâche envers eux est de
« trembler, non de compatir. La justice humaine est, dit-on,
« très-inférieure à la justice divine. Cependant, de quel nom
« appellerions-nous, et de quel œil verrions-nous le Samaritain
« qui recueillerait chez lui et déroberait à sa peine un coupable
« que le juge viendrait de condamner à la prison, au bagne ou
« à l'échafaud? Il deviendrait coupable, car il abolirait la jus-
« tice en la désarmant. M. Dupanloup ne peut vouloir abolir la
« justice de Dieu : il faut donc qu'il abandonne sa théorie, ou
« qu'il cesse de plaider la cause des inondés, des familles visi-
« tées par le choléra, et de toutes les victimes quelconques des
« fléaux divins; il faut qu'il se range et qu'il laisse passer la
« justice de Jéhovah. Point de discours de charité, point de
« souscription *en faveur des pauvres enfants, dont les parents*
« *ont été mis par l'inondation hors d'état de les nourrir et de*
« *les envoyer à l'école*. Dieu ne veut pas que les enfants man-
« gent, il ne veut pas qu'ils apprennent à lire. Retirez-vous
« donc, vous tous qui prendriez volontiers votre part de ce dé-
« sastre; retirez-vous : ne marchandez pas à Dieu ses victimes.

« Craignez qu'on ne s'en tienne pas à cet avertissement : c'est « le Dieu du déluge qui a parlé. » (1)

C'est-à-dire, pour résumer en quatre mots ce long discours, que, s'il y a une justice divine qui punit, la charité chrétienne est supprimée !

Il faut l'avouer, un tel aperçu est neuf ; c'est la première fois, qu'on a découvert cette incompatibilité entre la charité de l'homme et la justice divine. La comparaison tirée de la justice humaine est d'ailleurs par trop étrange ! Oublie-t-on que, si la loi providentielle est certaine, son application aux individus demeure pour nous mystérieuse ! Quand je vois un homme qui souffre, je le soulage, d'abord parce qu'il souffre, ensuite parce que Dieu qui frappe en ce monde pour avertir, aime que nous comprenions sa justice, sans oublier sa bonté, et que nous apaisions l'une en imitant l'autre. Est-ce qu'un père qui a châtié l'un de ses fils s'offensera, si le frère visite, console et conseille son frère ? Trouvera-t-il mauvais que celui-là soit bon, parce que l'autre a été coupable ?

Quelle tristesse d'avoir à relever de tels arguments !

§ 5.

Autre preuve que Dieu ne peut pas être la cause des fléaux :

Si Dieu pouvait être la cause des fléaux, et s'il y fallait voir quelquefois des châtiments de nos impiétés et de nos crimes, Dieu alors aurait « inondé M. Renan, envoyé un choléra bien « conditionné à M. Taine, des sauterelles à M. Littré, un bou- « let décisif à Garibaldi, un tremblement de terre à M. Pelle- « tan, et quelques autres menus fléaux à « tous ces jeunes et « élégants philosophes, à tous ces beaux écrivains qui distillent « le poison d'une main blanche, et le présentent dans des

(1) *Le Temps*, 18 octobre 1866.

« coupes dorées à la jeunesse... » il aurait « frappé en plein « congrès les étudiants rassemblés à Liége (ce qui eût été « probant), foudroyé d'un coup les ouvriers réunis au congrès « de Genève (ce qui eût été si facile.....). » Il ne l'a pas fait ! Donc...

C'est toujours le même journal qui parle.

Donc, puisque Dieu n'a pas fait cela : châtié M. Renan par l'inondation, M. Taine par le choléra, M. Littré par les sauterelles, Garibaldi par un boulet, M. Pelletan par un tremblement de terre, et frappé en plein congrès les étudiants à Liége, etc..., il faut en conclure avec évidence que Dieu n'est pour rien dans les fléaux, et ne regarde pas à nos péchés pour en faire justice.

C'est-à-dire, selon ces messieurs, que si Dieu ne punit pas tel homme, pour tel crime, à telle heure précisément et en la manière qu'il plaira aux journalistes d'imaginer, il faut en conclure que Dieu est indifférent aux crimes des hommes, et qu'il n'y a pas de justice divine.

Comme si Dieu devait détruire la liberté morale,— cette nécessaire liberté du bien et du mal, qui est la condition de notre épreuve ici-bas,—en se montrant à chaque heure visiblement, et en frappant chaque coupable au moment même qu'il commet son crime !

Non : Les voies de Dieu ne sont pas telles.

Il se tait pour vous laisser libres.

Il se tait, faut-il vous le dire? parce qu'il est sûr de vous retrouver, dans sa bonté ou dans sa justice. Il est patient, et peut vous attendre, parce qu'il est éternel, *Patiens quia æternus !*

§ 6.

Ce serait à tort, a-t-on dit encore, qu'on prétendrait voir en ces fléaux des châtiments divins :

Nous n'avons pas mérité d'être si sévèrement punis : « s'il y

« a du mal dans notre siècle, est-ce qu'il n'y a pas aussi du « bien...? » Témoins, « les progrès de l'industrie et de l'agri- « culture ; les chemins de fer, le télégraphe électrique, le per- « cement de l'isthme de Suez, les traités de commerce, et « l'exposition universelle » qu'on nous prépare.

C'est-à-dire que les progrès industriels et agricoles, les chemins de fer, le télégraphe électrique, le canal de Suez, les traités de commerce, et l'exposition universelle, et toutes les grandes découvertes du génie de l'homme, que je célèbre aussi bien que vous, empêchent que le mal ne soit le mal, ou sont des vertus et des œuvres satisfactoires, pouvant faire contrepoids aux vices et réparer les péchés !

Péchons donc, péchons hardiment désormais et tant qu'il nous plaira ! Nions Dieu ; prenons le bien d'autrui ; livrons-nous à toutes les misères de la chair ! Nous avons les banquiers, les agents de change, les machinistes et de bons ingénieurs pour tout expier et tout sauver !

§ 7.

Voici qui n'est pas moins fort :

« Votre Dieu est matérialiste au premier chef, puisqu'il ap- « plique des châtiments matériels à des fautes morales ! »

Puissants raisonneurs ! Comme si, dans la société humaine, les magistrats, sans être matérialistes, n'appliquaient pas chaque jour à des crimes moraux des peines matérielles ; et, pour aller encore plus au fond, comme s'il était de l'essence de la peine d'être de même nature que le crime, et s'il ne suffisait pas à la justice qu'elle atteigne le coupable, et le châtie selon sa culpabilité !

§ 8.

Mais quoi ! n'y a-t-il pas eu des fléaux, aussi nombreux et terribles, dans les siècles de foi?

Donc les fléaux ne sont pas les châtiments du péché.

Comme si les siècles de foi n'avaient pas eu eux aussi leurs péchés, et méritant d'autant plus d'être châtiés, qu'ils étaient en opposition plus flagrante avec la foi de ces siècles !

Vous savez si bien nous parler des crimes du moyen âge, et vous ne voudriez pas que cette époque, dont nos propres histoires ne dissimulent pas les désordres, ait eu aussi ses châtiments à côté de ses crimes?

Comme si nous étions de ces sectaires, flétris par l'Église, qui disaient que la foi suffit à tout et dispense au besoin de la vertu !

§ 9.

Et encore :

Dieu n'est pas l'auteur des calamités dont nous souffrons; car, dit-on, si Dieu en était l'auteur, il serait injuste, cruel, puisqu'il aurait frappé des innocents.

Comme s'il n'y avait pas d'autres péchés que ceux de MM. Renan et Taine, des congrès de Liége et de Genève, des francs-maçons et de Garibaldi !

Et comme si, dans ces grandes calamités publiques, ce qui est châtiment pour les uns, ne pouvait pas être épreuve, exercice de vertu, avertissement et occasion de mérite pour les autres (1) !

(1) Le *Moniteur*, au mois dernier (7 octobre), nous citait un curieux exemple :

— On écrit de Pékin, le 1er août:

« Depuis onze mois, il n'est pour ainsi dire pas tombé de pluie à Pékin ri

§ 10.

Mais non : Voici comment Dieu, apparemment, aurait dû procéder pour être juste, à la manière dont vous l'entendez :

La Loire, en se débordant, aurait dû distinguer entre champs et champs, inonder le champ du pécheur et laisser à sec le champ du juste ; les sauterelles, pareillement ; le choléra, de même, frapper l'impie et épargner le croyant ; et les balles de Sadowa se détourner de leur chemin, pour n'atteindre aucun des soldats en état de grâce... Et la Providence, enfin, devrait appliquer dès ce monde la justice définitive et absolue, qui est réservée aux bons et aux méchants dans l'autre vie.

Il faut l'avouer : ce serait un spectacle curieux à voir que cette manière de justice ici-bas. Et, toutefois, cet étrange argument est au fond des raisonnements de vingt journaux.

Et ce sont les hommes à qui le miracle fait peur, ou qui s'en moquent, ce sont eux qui voudraient que Dieu exerçât ses châtiments de cette étrange sorte !

Ne leur disons pas à ces hommes que Dieu, en agissant ainsi, montrerait sa justice trop à découvert ; qu'il détruirait

dans les pays environnants. Les moissons ont séché sur pied, et les cultivateurs sont réduits à la plus grande détresse. L'absence de pluie en été et de neige en hiver constitue une véritable calamité publique, qui préoccupe au plus haut point le gouvernement chinois. En pareil cas, c'est l'usage dans le Céleste Empire d'ordonner des jeûnes, des prières générales, des cérémonies expiatoires. Pendant l'été de 1864, une sécheresse prolongée ayant sévi, la *Gazette de Pékin* publia un décret par lequel le jeune empereur faisait le vœu « de rectifier sa conduite et de s'occuper plus activement des besoins de son peuple. » Il exhortait en même temps les fonctionnaires « à ne pas s'écarter de la voie de la justice et de la vérité, » et il ordonnait aux magistrats « d'adoucir les peines que les lois infligent aux coupables, de mettre en liberté les gens injustement incarcérés, et de terminer promptement les procès en litige. » — Voilà probablement pourquoi on m'accuse de renouveler les superstitions chinoises, lesquelles d'ailleurs, on le sait, sont aussi les superstitions de l'Angleterre et de l'Amérique, et même celles de la France.



l'état de foi et de liberté nécessaire à l'épreuve de la vie ; que la liberté du bien et du mal ne saurait subsister, si celui qui fait le mal était frappé à l'instant même, par un châtiment visible, terrible, immédiat ; ou si ces grandes calamités publiques, les inondations, les pestes, la guerre, distinguaient entre les justes et les pécheurs, frappant ceux-ci, épargnant ceux-là ; — ces hommes ne nous comprendraient point.

Ne leur disons pas que Dieu, qui est tout-puissant, bon et juste, a des compensations admirables ; qu'en enveloppant l'homme de bien dans ces calamités communes qui frappent les coupables, il fait expier ses fautes présentes et ses fautes anciennes ; qu'il le sanctifie par l'épreuve de la patience et par l'humble et filiale soumission à sa volonté ; et qu'il lui fait trouver enfin dans l'exercice de ces grandes vertus des trésors de mérites, qui seront récompensés éternellement par des trésors de gloire et d'immortelles félicités, — ces hommes ne nous comprendraient pas davantage ! Pour eux, ces nobles et hautes pensées d'expiation, d'épreuve, de patience, de mérites récompensés ailleurs qu'ici-bas, d'immortalité, de gloire et de félicité céleste, ce sont des chimères !

Ne leur disons pas non plus que le juste, en souffrant avec les pécheurs, apprend la compassion et la charité pour des misères dont il a lui-même à souffrir ; qu'il est ainsi soustrait à l'orgueilleuse tentation de mépriser ses frères, avec lesquels il est en société de maux ; qu'il offre à Dieu, avec Jésus-Christ, un sacrifice d'autant plus pur, qu'il est présenté par un cœur innocent, à l'image du grand sacrifice de la Croix, — ces hommes nous comprendraient moins encore ici. Cette philosophie chrétienne est trop haute pour eux et les surpasse, quoique Platon, dont le génie l'avait entrevue, l'ait admirée.

Non : notre grand Dieu, s'il veut avoir quelque droit à leurs hommages, doit renoncer à exercer jamais sa justice autrement qu'il ne leur plaît ; il faut qu'il adopte leurs procédés, et laisse là les siens ; défense à lui de punir par des calamités générales les péchés des hommes — qui, plus ou moins, sont tous pé-

cheurs. — S'il ne change, voici comment ces hommes le traiteront. Je répugne à reproduire de tels blasphèmes; mais il le faut pour avertir les âmes honnêtes.

« Si tel était Dieu, disent-ils, s'il lui plaisait de nous con-
« fondre par de tels moyens, le moindre d'entre nous gardant
« une lueur d'équité lui serait supérieur, et pour trouver des
« égaux à ce Dieu-là, il faudrait le mesurer aux despotes les
« plus fantasques, aux tyrans les plus cruels. Dieu serait le
« MONSTRE SUPRÊME, et tout ce qu'il y a de sain, de bon et de
« sensé, dans l'humanité, n'aurait plus qu'à se lever en masse
« contre lui, à le mettre en accusation, et à placer sur son
« trône usurpé et souillé d'injustice le grand juge des hommes
« et des dieux : la conscience humaine..... (1). »

Voilà donc ce qu'on nous oppose. Et c'est avec de tels blasphèmes, et de tels sophismes, qu'on prétend ébranler la foi des siècles en ces grands dogmes de la Providence de Dieu et de sa justice !

IV

LES IMPIÉTÉS.

On a vu, dans ce que nous avons déjà cité, plus d'un exemple des impiétés que ces écrivains mêlent à leurs arguments.

En voici d'autres encore, prises dans la masse, et où la déraison et le blasphème vont à l'envi :

« ..... Si j'étais un de ces malheureux frappés par les fléaux
« célestes, dépouillé et vaincu, mais sentant en moi la force de
« l'innocence, je dirais, nouveau Job, à votre Dieu : Je suis

(1) *Le Temps*, 18 octobre 1866.

« au-dessus de toi, et, si tu existes, tu es toi-même le plus « grand fléau, le plus mortel ennemi du genre humain, le dé- « vastateur et le destructeur par excellence; car tu détruis la « justice dans l'homme...

« A ce Dieu nous répondrons toujours : Tu ne peux pas être, « parce que le besoin de raison et de liberté habite dans l'homme, « et qu'il ne peut pas venir d'une source de déraison et d'ini- « quité (1). »

Un autre écrit : « Les doctrines professées par les libres « penseurs, c'est peut-être la *religion de l'avenir qui commence*, prenant la place « de la religion du Nazaréen..... de la re- « ligion catholique en décadence *et qui tombe en lam- « beaux* (2). »

Ces libres penseurs sont d'avis qu'il n'y a pas de Dieu, ou que, s'il y en a un, il ne se mêle pas des affaires de ce monde. Et voilà qu'ils prétendent fonder une *religion*, et ils donnent à cette religion sans Dieu, l'avenir, et ils la destinent à remplacer le christianisme !

D'autres, par un blasphème peut-être encore plus impie, rattachent cette religion nouvelle à Jésus-Christ, et n'y voient qu'un développement du christianisme :

« La libre pensée a le fondateur du christianisme pour « modèle sublime (3); » elle serait le christianisme consommé

Entendons maintenant le *Siècle* : Notre Dieu, s'il y en a un, est un Dieu trop bon pour être juste. C'est un excellent Dieu, un bon père, le meilleur de tous, jusqu'à permettre, comme chose la plus simple, de se moquer de lui, de se révolter contre ses lois et de lui faire LA GUERRE ; et il est tout à fait enclin, ce Dieu si bon, à ne voir en tout cela que peccadilles et gentillesses de ses enfants, ne mettant pas la moindre différence entre

(1) *Le Temps*, 18 octobre 1866.
(2) *Le Progrès de Lyon*, 16 octobre 1866.
(3) *Courrier du Gers*, 16 octobre 1866.

ceux qui le servent et ceux qui le blasphèment. Je cite M. Havin :

« *En admettant*, dit-il *que la* GUERRE A DIEU *grandisse*, « en quoi cette guerre mériterait-elle que nous fussions punis « par l'invasion de tant de fléaux !... Dieu est le meilleur des « pères, la miséricorde et la bonté suprême... Un Dieu bon et « miséricordieux, qui étend SES AILES PROTECTRICES sur toute « l'humanité ! »

On aurait bien tort, en vérité, de ne pas se mettre avec un si bon Dieu tout à fait à l'aise, et de se refuser l'agréable plaisir de faire, chaque matin, dans le *Siècle*, l'esprit fort ; de braver Dieu, et de lui faire la guerre... Du reste, ce genre de blasphème n'est pas nouveau : M. Havin, qu'il me permette de le dire, se souvient ici de son Béranger, et sa philosophie est à la hauteur de la philosophie du chansonnier, dont on me citait hier ces deux vers :

Le verre en main, gaiement je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Journal de bonnes gens en effet ! doux et accommodant avec les puissances de la terre,

Hardi contre Dieu seul !

Oui, contre Dieu seul ! et dès le lendemain, le *Siècle* nous en donnait une nouvelle preuve, en prenant la peine de nous dire que Dieu n'est qu'une *hypothèse*... Comme *l'âme*, d'ailleurs, comme la *vie future*... Hypothèses admettant parfaitement des hypothèses contraires :

« Dieu, personnel ou impersonnel, le Dieu des chrétiens, le « Dieu des panthéistes, l'âme humaine, son existence, son « immortalité, les destinées de l'homme après sa mort, sont « des hypothèses, douces, consolantes, fortifiantes, si vous vou- « lez, mais enfin ce ne sont que des hypothèses (1). »

(1) *Le Siècle*, 28 octobre.

Quand on songe à quels lecteurs vont de telles choses, dans tous les cafés et cabarets de villes et de campagnes, quels ravages elles peuvent faire parmi le si grand nombre de ceux qui sont serfs de leur journal, et ne savent pas défendre la liberté de leur esprit contre de tels docteurs; comment n'être pas effrayé pour l'avenir de ce pays ?

M. Havin nous dira tout à l'heure que l'Église ne doit plus avoir la direction morale des intelligences, et que c'est même là un fait accompli..... Mais que signifie ce fait accompli? Tout simplement que le peuple, s'il devient *libre penseur*, comme on l'en flatte, changera de maître : de l'enseignement de Dieu et de l'Évangile, il tombera sous l'enseignement du *Siècle* et de ses confrères.

Le *Journal des Débats*, adoptant sous la plume de M. Renan, la terminologie des athées, emploie aussi, à propos de la question divine, le mot d'*hypothèse*, comme on peut le voir dans un sophistique article sur Marc-Aurèle, du 8 juillet 1866 (1). Après avoir dit que toutes les croyances, même le *déisme*, n'étaient pour Marc-Aurèle que des *hypothèses*, M. Renan ajoute que, « sans avoir professé aucun des dogmes de ce qu'on appelle « la religion naturelle, » Marc-Aurèle fut toutefois « éminemment religieux. »

Du reste, il est un point sur lequel tous ces messieurs sont de même avis : ils ne veulent plus entendre parler de la justice de Dieu dans le monde ! Il n'en veulent plus absolument : c'est sans doute encore un fait accompli.

Admettre que Dieu châtie les hommes par des fléaux, par des calamités publiques, « c'est accuser Dieu d'injustice et de « cruauté (2) ; » c'est « faire renaître les terreurs d'un autre « temps... tout à fait puériles aujourd'hui (3). » C'est renou- « veler des préjugés de bonnes femmes (4). »

(1) Voyez encore les *Débats* du 23 avril 1866, article de M. Deschanel.
(2) *Courrier du Gers*, 16, 17 octobre 1866.
(3) *Le Temps*, 15 octobre 1866.
(4) *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1866.

La justice... les hommes sont bien avertis qu'il n'y en aura plus d'autre à craindre désormais que celle des cours d'assises, des gendarmes et du bourreau!

A son tour, le *Journal des Débats* se moque agréablement de « cette crainte salutaire qui est le commencement de la sa-« gesse (1). »

Le Dieu que nous adorons, qu'ont adoré nos pères, avant comme depuis Jésus-Christ, le Dieu personnel, créateur, législateur, gouvernant le monde par sa Providence, récompensant la vertu, châtiant le crime, ces messieurs l'appellent :

« Le Dieu de l'arbitraire, Dieu extérieur et matériel, fait à « la ressemblance de nos passions et de nos ignorances (2). »

Ce Dieu : « il a eu son temps, il s'en va, il fond à vue « d'œil. »

Il est remplacé par « le Dieu intérieur, bien autrement pro-« fond, saint et respectable (3). »

Et ce nouveau Dieu, ce Dieu profond, seul saint et seul respectable, destiné à remplacer l'ancien Dieu qui a eu son temps, quel est-il donc?

C'est « la loi vivante des mondes et des âmes, reconnue « et respectée : voilà le Dieu qui se dévoile à la science, *le* « *Dieu qui, dans l'homme, s'appelle d'un seul mot,* L'HUMA-« NITÉ.

« L'humanité n'est pas Dieu, mais elle est la révélation de « Dieu dans l'homme. »

Comprenne qui pourra.

Ou, plutôt, nous vous comprenons : Pour qui connaît la langue des panthéistes, on reconnaît ici leur GRAND TOUT.

Ils appellent notre Dieu, *extérieur*, parce qu'il est distinct du monde, et le Dieu du panthéisme s'appelle le Dieu *intérieur*, parce qu'il est inséparablement, identiquement engagé dans les choses, dans la nature et l'humanité, de telle sorte

(1) *Les Débats*, 23 octobre.

(2) *Le Temps*, 18 octobre 1866.

(3) *Ibid.*

que, si la nature et l'humanité n'existaient pas, ce Dieu ne serait pas.

C'est le Dieu duquel on peut dire : il est tout et il n'est rien ; tout ce qui est, tout ce qui vit, la nature, le monde, vous et moi, c'est lui; et il n'y en a pas d'autre. En un mot, il est le GRAND TOUT. Et, pour eux, « tout est Dieu, » comme disait Bossuet, « excepté Dieu lui-même. »

Continuons :

Le *matérialisme* nous envahit, il inonde notre littérature, il déborde de plus en plus dans nos mœurs; c'est la plaie du présent et le redoutable fléau de l'avenir. Voici avec quelle indulgence on le traite :

« Certaines personnes, *dans une ardeur d'émancipation fort* « *sincère*, cherchent à rendre au MATÉRIALISME *la direction* « *du mouvement moral et politique* (1). »

Celui qui écrit cela, n'est pas, ajoute-t-il, de l'avis de *ces personnes :* vous croiriez peut-être que c'est par horreur du matérialisme? Point du tout; c'est simplement parce que « nous ne savons ce que c'est que matière, » pas plus que « nous ne savons ce que c'est qu'esprit. »

Et que savez-vous donc, Messieurs, si, après tant de siècles de philosophie et de progrès, vous en êtes venus à ne savoir plus ce que c'est que *matière*, ce que c'est qu'*esprit*, ce que c'est que *Dieu*, ni s'il y a une différence entre les choses que ces mots expriment!

Et c'est avec de telles ignorances que vous prétendez gouverner le monde et diriger la marche de l'humanité! Mais alors, où nous menez-vous?

Et il nous sera interdit de nous effrayer de *ce progrès!* Et nous ne pourrons dénoncer ces doctrines grosses de toutes les révolutions sociales, comme des attentats!

Non : « On ne saurait donner le nom d'*attentats*, ni au con- « grès de Liége, ni à la réunion de Genève, ni à la délibéra- « tion d'une trentaine de francs-maçons parisiens : *manifes-*

(1) *Le Temps*, 15 ctobre 1866.

« *tations demeurées toutes les trois sans résultats maté-*
« *riels* (1). »

SANS RÉSULTATS MATÉRIELS ! Ce ne sera donc que quand ces doctrines auront détruit tout culte, toute autorité, tout ordre public, établi l'anarchie et relevé peut-être la guillotine, c'est alors seulement que ces doctrines commenceront à être un attentat !

Et toutes les théories les plus abominables, les plus impies, les plus effrontées, les plus subversives de tout ordre et de toute société, jetées parmi la jeunesse et parmi le peuple, ne seront rien que d'innocent, tant qu'on ne prendra pas la hache pour abattre les trônes et les têtes : jusqu'alors, il ne faudra voir là que l'exercice légitime et sacré de la *libre pensée*, de la *libre conscience*, préparant la religion et la société de l'avenir !

Eh bien ! de tout cela, je fais mon compliment à l'avenir et à mon pays.

V

ACCORD DU GENRE HUMAIN AVEC LE CHRISTIANISME SUR LA QUESTION.

I

Fatigué des sophismes et des blasphèmes qui venaient de passer sous mes yeux, j'ai voulu respirer un moment, et, avant d'entrer dans le dernier fond de la lutte que je soutiens contre la presse antireligieuse de ce pays, je me suis souvenu, on ne s'en étonnera pas, de ces grands esprits de l'antiquité, de ces classiques, qu'autrefois j'ai défendus, parce que je savais tout ce que Dieu avait conservé en eux de raison na-

(1) *Le Temps*, 15 octobre 1866.

turellle et de hautes lumières ; je me suis tourné vers eux, j'ai voulu revoir quelques-uns de ces grands hommes, anciens amis de ma jeunesse, illustres témoins de la foi des peuples et de la sagesse des premiers temps : j'ai redemandé les traditions de l'antiquité, soit à ses poëtes, soit à ses philosophes ; et, je l'avoue, j'ai été saisi d'admiration... mais aussi d'humiliation pour mon siècle et pour ma patrie, en voyant, chez ces hommes doués de raison, ce grand langage religieux qui relève si noblement les âmes du côté du ciel, et chez nous ces tristes et ténébreuses négations qui abaissent la pensée et glacent le cœur.

Qu'on me permette donc, pour soulager ma tristesse, et faire naître, s'il se pouvait, une secrète pudeur au fond des âmes touchées par l'impiété contemporaine, de placer ici, en regard des pauvretés blasphématoires que nous venons d'entendre, le grand langage du bon sens antique.

Car, sur ces capitales questions, — Dieu, la Providence, la justice divine, — le Créateur ne s'est jamais laissé sans témoignage dans le monde, comme le dit saint Paul : il n'a pas permis que ces grandes vérités périssent ; l'antiquité, les sages comme les peuples, les ont toujours inséparablement proclamées, et elles constituent ce qu'un philosophe ancien, Cicéron, appelait admirablement « la philosophie éternelle, *perennis « quædam philosophia,* » ce qu'un philosophe contemporain, M. Cousin, a nommé dans le même sens « le patrimoine com- « mun du genre humain. » En les répudiant, on tombe non-seulement au-dessous des sages des vieux âges, mais on recule au delà même du paganisme ; on rompt d'un seul coup avec toutes les traditions de l'humanité.

Certes, si je suis triste en écrivant ces choses, qu'on me le pardonne ; il y a plus de deux mille ans que Platon vieillissant se sentait atteint d'une tristesse semblable à la mienne, lorsqu'à la seule idée de l'athéisme, il s'écriait dans son livre des Lois :

« Comment se voir, sans indignation, réduit à démontrer « Dieu ? Nous éprouvons malgré nous, pour ceux qui nous

« y forcent, je ne sais quel sentiment de colère. Faisons taire « cependant notre émotion, et nous adressant à quelqu'un de « ces infortunés, disons-lui avec douceur et compassion :

« O mon fils, tu es jeune; le temps, dans son cours rapide, « t'apportera d'autres opinions, contraires à tes pensées d'au- « jourd'hui. J'ose te dire que pas un de ceux dont la jeunesse « professait l'athéisme, n'a gardé jusqu'au dernier âge sa fu- « neste erreur..... Nous voyons les Grecs comme les Barbares, « dans le malheur comme dans le bonheur, se prosterner et « adorer la Divinité, sans que jamais aucun peuple l'ait révo- « quée en doute. »

Platon ajoutait, avec un accent digne de sa grande âme et de son génie :

« Si je voulais ramener à la vérité celui qui croit des Dieux « mais des Dieux aveugles et indifférents au bien et au mal : « Mon fils, lui dirais-je..., ni toi, ni personne ne pourra se « vanter d'échapper à la justice divine : elle te surveille. Le « législateur suprême en a fait la plus vénérable, la plus « sacrée de ses lois. En vain tu pourrais cacher ta petitesse « dans les profondeurs de la terre, ou sur des ailes rapides « t'envoler dans les cieux : tu satisferas toujours à la justice « divine, ou dans ce monde, ou dans l'autre... O jeune témé- « raire, ignorer cette condition de la vie, c'est ignorer la vie « elle-même... O mon fils, puissé-je avoir persuadé à ton cœur « ces trois vérités : l'existence de Dieu, la Providence, et la « justice divine. »

Après la sagesse grecque, écoutons la sagesse romaine; nous y trouverons, sinon l'âme et l'accent de Platon, du moins ce clair et ferme bon sens qui est le fond du génie de Rome :

« La Providence gouverne le monde et les choses humaines, « le monde entier, et chaque créature, dit Cicéron (1). »

« Tout homme doit être convaincu de cette vérité, que Dieu « est le souverain maître de toutes choses; qu'il voit au fond

(1) *De Divin.*, *num.* 117.

« des cœurs, et qu'il tient compte à chacun du bien et du mal ;
« qu'il discerne les justes et les impies (1). »

« Si la foi en ce Dieu périssait, la société du genre humain
« périrait tout entière (2). »

Ainsi parlait le prince des philosophes et des orateurs romains ; Sénèque tient le même langage :

« Le premier devoir de l'homme, c'est de croire en Dieu ;
« le second, c'est de croire qu'il gouverne le monde, que sa
« Providence veille sur le genre humain, et prend soin de
« toutes choses (3). »

Et ailleurs, entrant au fond et dans les entrailles mêmes de cette grande question de la Providence, dans la question et le mystère du mal, de la souffrance ici-bas, — mystère pour quelque doctrine que ce soit, mais bien plus pour nos adversaires que pour nous, — Sénèque s'élève à comprendre la grandeur de la conscience humaine, aux prises avec la souffrance, avec le malheur, quand surtout l'homme est allé généreusement au-devant de la lutte !

Ecce par Deo dignum ! Vir fortis cum mala fortuna compositus..... utique si et provocavit.

« Voyez le grand homme aux prises avec l'infortune ! ces
« deux lutteurs sont dignes d'occuper les regards de Dieu. »

Voilà le langage de la sagesse antique, dans quelques-uns de ses plus illustres représentants.

Je pourrais citer encore, parmi les historiens éminents de l'antiquité, Hérodote ; et parmi les moralistes, Épictète, et surtout Plutarque : ses deux écrits sur *les Délais de la justice divine dans la punition des coupables*, et sur la *Lecture des poëtes*, sont connus ; on peut voir là, dans de nombreuses citations, à quel degré ces trois capitales vérités, Dieu, sa providence, sa justice, étaient au fond des croyances de l'antiquité.

(1) *De Legibus, num.* 25.
(2) *De Officiis, num. ult.*
(3) *Épit.* 95.

Si maintenant sur ces mêmes vérités, — Dieu, la Providence, la justice divine, — nous écoutons ces grands poëtes, qui étaient aussi des philosophes, et dont les chants, échos des traditions anciennes, nous transmettent à leur manière la foi du genre humain, nous retrouvons, moins pures, il est vrai, mais toutefois reconnaissables, malgré les erreurs et les voiles poétiques qui les enveloppent, les mêmes croyances. Car, pour qui sait aller au fond des choses, les chants épiques, lyriques, tragiques de l'antiquité, rendent tous témoignage à ces dogmes sacrés que nous croyons.

Homère, qui possédait toute la science de son temps et avait recueilli toutes les traditions des vieux âges, comment ouvre-t-il son poëme immortel ? Par le dogme de la providence et de la justice divine. Le chef de l'armée grecque a outragé un dieu : Que fait le dieu? « Le dieu irrité contre le roi, dit « le poëte, envoie une peste au camp des Grecs, et les peu- « plus mouraient. »

Sous cette fiction qu'y a-t-il ? Qu'y aurait vu l'auteur du *Traité sur les Délais de la justice divine*, sinon la foi en cette justice même?

Ces traditions de l'épopée antique sont aussi les profondes doctrines cachées dans les chants lyriques et tragiques de la Grèce : Le religieux Pindare les reproduit partout.

C'est ainsi que, parlant des descendants de Labdacus : « Le « meurtre paternel, dit-il, les a fait tous périr par la main « les uns des autres, depuis que le fatal fils de Laïus le ren- « contra et le tua. La rapide Erynnis vit ce crime, et le « vengea (1). »

Et cet autre religieux génie, contemporain de Pindare et si semblable à lui, Eschyle, fait des mêmes croyances, altérées, il est vrai, par l'erreur antique sur le Destin, le fond de son austère et émouvante tragédie.

« Quels accents religieux ne remplissent pas les drames d'Eschyle! » s'écrie M. Villemain, dans ses belles pages sur

(1) *IIe Olympique.*

ce poëte. — Un évêque des premiers âges chrétiens ne craignait pas de citer les vers du grand tragique aux hommes de son temps : je puis bien les redire à mon siècle, et couvrir de cette grande voix la clameur d'impiété qui monte de plus en plus vers le ciel !

Dans sa belle tragédie des *Perses*, rappelant les sacriléges de ces envahisseurs de la Grèce, Eschyle s'écriait : « Ils n'ont « pas craint, dans la Grèce envahie, de dépouiller les dieux, « d'incendier les temples. Déjà ces crimes ont reçu leur salaire, « mais tout n'est pas fini. Laissez germer l'insolence impie : « ce qui pousse, c'est l'épi du crime ; on moissonnera une « moisson de douleur ! »

Dans une autre tragédie :

« Tu vois la justice muette, inaperçue pendant le sommeil, « le voyage, le séjour. Mais elle suit le coupable, marchant à « côté, quelquefois en arrière, sans interruption. Ce que tu fais, « songe que les dieux le voient ! »

Et si cette justice vengeresse laisse un moment de sommeil au coupable, écoutez, au réveil, comme elle le poursuit :

« Debout ! éveille-toi ! éveille-toi ! — Ah ! la bête s'est échap- « pée du filet ! mais je saurai l'atteindre ! Fuirait-il sous la « terre, le coupable, il ne serait point libre encore. Parricide, « là, un supplice vengeur s'appesantirait encore sur ta tête ! »

Nous retrouvons les mêmes croyances dans tous les drames de Sophocle. Contemplez l'admirable scène par laquelle le grand poëte ouvre sa tragédie d'*Œdipe roi*. Thèbes est frappée d'un fléau : Où sont les habitants de Thèbes ? A genoux, sur les degrés du temple, devant le palais du roi, des rameaux à la main, et des couronnes de suppliants sur la tête Et que répond l'oracle consulté ? Qu'un grand crime a souillé cette terre, et que le fléau qui la désole est un châtiment.

CRÉON : « L'oracle nous ordonne clairement de purifier « cette contrée, souillée par un crime qu'elle nourrit dans son « sein, et de ne pas laisser ce crime impuni.

ŒDIPE : « Quel crime a-t-on commis ?

CRÉON : « Le sang versé cause les malheurs de cette ville. »

Le même poëte reproduisait les mêmes croyances dans son *Antigone*. Le chœur chante :

« Heureux ceux qui n'ont jamais senti l'infortune ! Car, « lorsque la main des dieux frappe une famille, les maux se « succèdent sans cesse. »

L'autre partie du chœur répond, dans l'antistrophe :

« Ainsi dans la famille des Labdacides, sur les antiques « malheurs de ceux qui ne sont plus je vois s'accumuler des « malheurs nouveaux ; ils se perpétuent d'âge en âge, et sous « la main du dieu qui les frappe, ils ne trouvent aucun re-« lâche. » Et Antigone s'écrie : « Tu as réveillé pour moi les « plus cruels souvenirs, le malheur d'un père qui a frappé « trois générations. »

Comme Eschyle et comme Sophocle, Euripide, le poëte philosophe, prête aux mêmes croyances les accents de sa noble poésie ; c'est ainsi que, dans son *Oreste*, il montre les Pélopides victimes des crimes de leurs pères :

« De là, s'écrie la fille du roi d'Argos, vient la malédiction « amentable lancée sur notre maison. »

Cette foi à la Providence et à la justice divine n'était certes pas pure de toute erreur, dans l'antiquité, je l'ai dit ; le paganisme y avait mêlé plus d'une altération : mais si, sous ces erreurs on sait discerner, comme l'ont fait les Pères, le dogme fondamental, qui ne voit que les poëtes de l'antiquité rendent témoignage à nos grandes vérités philosophiques et chrétiennes, comme Eusèbe l'a si savamment démontré dans son beau livre de *la Préparation évangélique?*

Ecartons l'idée du fatalisme antique, et dans ces mystérieuses conduites de la Providence divine atteignant les fils et les petits-fils des grands coupables, nous verrons combien la fin que Dieu se propose est sage, et souverainement digne de lui : c'est en effet de maintenir dans le genre humain le respect des éternelles lois de l'ordre moral, en rendant la sanction de ces grandes lois plus éclatante, et en inspirant aux hommes, par l'éclat même du châtiment, une plus profonde horreur des

grands crimes. Dieu, maître et dispensateur universel, a d'ailleurs des ressources admirables pour mettre toujours les arrangements de sa providence en parfait accord avec tous ses attributs, avec sa sagesse, sa justice et sa bonté, soit en épargnant des maux personnellement mérités, soit en dédommageant amplement par des biens plus grands, en cette vie ou en l'autre.

Et qui donc, après tout, est si innocent ou si peu homme, qu'il ne veuille accepter sa part des souffrances qui sont le commun partage de l'humanité?

M. Saint-Marc Girardin a parfaitement compris et éloquemment exprimé dans une belle page que nos lecteurs seront heureux de retrouver ici, les idées antiques sur ces grandes questions :

« Tout dans l'*Œdipe* rappelle l'idée de la sainteté du droit paternel... « C'est pour avoir tué son père qu'Œdipe est chassé ; c'est pour avoir « chassé leur père qu'Etéocle et Polynice périssent misérablement : ter- « rible enchaînement d'expiations successives.

« On est parfois tenté, dans une autre tragédie, de regretter la vio- « lence et les emportements de ce superbe roi de Thèbes. Mais ici, c'est « un père, et un père outragé par des enfants ingrats : sous ce carac- « tère sacré, ses crimes disparaissent... Il accomplit lui-même sur ses « fils sacriléges la vengeance des dieux... Il les maudira donc, mais « avec la voix et le langage d'un juge et d'un vengeur, plutôt que d'un « père offensé et furieux. Il songe à la majesté paternelle outragée en « sa personne, et s'il renouvelle ses imprécations contre ses fils, *c'est « afin*, dit-il, *qu'ils apprennent à respecter les auteurs de leurs jours et « à ne pas insulter aux malheurs d'un père*. Voilà la loi sainte imposée « aux enfants, et quiconque la viole périra avant le temps. Ils tombe- « ront donc percés l'un par l'autre, ces deux fils d'Œdipe qui l'ont fait « mendiant et vagabond. Ils périront l'un par l'autre, maudits et dé- « testés dans la mort même, afin de vérifier les divines paroles du « Sinaï : « *Tu honoreras ton père et ta mère, afin d'avoir une longue vie « sur la terre, que Dieu t'a donnée.* »

« Une fois les expiations accomplies, une fois l'outrage fait à la ma- « jesté paternelle vengé par la mort d'Œdipe et de ses fils, le tombeau « de ce même Œdipe, qu'avait poursuivi la colère des dieux, devien- « dra pour la terre qui e possédera un gage de grandeur et de puis- « sance. Telle est la force attachée à l'expiation et à la victime expia- « toire : vivante, on la frappe sans pitié au nom de Dieu, car elle « représente le mal que sa mort doit abolir ; morte, on la révère comme

« le symbole de la justice rétablie. » (M. Saint-Marc Girardin, *Cours de Littérature dramat.*, t. I.)

Aux accents de la poésie grecque répondent les chants de la muse latine, et, pour ne citer ici que le moins religieux des poëtes :

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris !

Et encore :

Di multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ !

s'écriait Horace lui-même.

Corrélatif au dogme de la Providence, le dogme de la prière se retrouve aussi partout dans l'antiquité. Le même poëte, que nous citions tout à l'heure, demande au Ciel, dans son *Chant séculaire*, la fertilité de la terre et la prospérité de l'État :

« Que la terre fertile se couronne d'épis : que des pluies sa-
« lutaires, et un air pur fécondent les germes dans son sein !
« O Dieux, donnez à la jeunesse des mœurs honnêtes, à la
« vieillesse des jours tranquilles, et à Rome la puissance, la
« fécondité et la gloire. »

Di, probos mores docili juventæ,
Di, senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date, remque prolemque,
Et decus omne !

Ainsi la philosophie des poëtes, si on la dégage de son enveloppe mythologique, si on va jusqu'au dogme caché sous les fictions et les erreurs poétiques, s'accorde avec les grandes vues des sages ; et tous, poëtes et philosophes, s'accordent avec le Christianisme lui-même, pour proclamer ces trois dog-

mes tutélaires qui n'en font qu'un : Dieu, sa Providence dans les choses humaines, et sa Justice.

Voilà cette philosophie éternelle, ce patrimoine impérissable de l'humanité, que les sophistes et les athées ont entrepris de détruire.

Le Christianisme, en illuminant et épurant ces grands dogmes, les a enracinés plus profondément encore dans les entrailles du genre humain. Ce qui s'y mêlait d'étranger, dans la foi obscure des anciens peuples, a disparu ; ils ont resplendi d'une lumière divine au Calvaire, là ou la justice de Dieu et sa miséricorde, selon la sublime expression des saints livres, se sont rencontrées et embrassées.

La Croix, où est mort attaché le Juste suprême, a fait comprendre l'expiation et l'épreuve, et, comme on l'a si bien dit : « Elle a donné un sens à la douleur. »

Et puisque le souvenir de cette parole me revient, qu'on me permette de citer tout entière la belle page où elle fut dite :

« La Religion allant plus loin que la philosophie, la Religion « tirant des besoins de l'âme humaine une sublime conjecture, « qui est un désir pour celui qui ne croit pas complétement, « une certitude pour celui qui a la foi entière, la Religion vous « dit : Souffrez, souffrez avec humilité, patience, espérance, « en regardant Dieu qui vous attend, et vous récompensera. « —Elle fait ainsi de toute douleur l'une des traverses du long « voyage qui doit nous conduire à la félicité dernière.

« Et alors la douleur n'est plus qu'une des peines de ce « voyage inévitable, et si elle fait souffrir, elle est suivie d'une « consolation immédiate, qui est l'espérance. Aussi cette puis- « sante religion qu'on appelle le Christianisme, exerce-t-elle « sur le monde une domination continue, et elle le doit, entre « autres motifs, à un avantage que seule elle a possédé entre « les religions.

« Cet avantage, savez-vous quel il est ? C'est d'avoir *seule* « donné *un sens à la douleur*.

« La religion qui vint et qui dit : Il n'y a qu'un Dieu, il a

« souffert lui-même, souffert pour nous; celle qui le montra « sur une croix, subjugua les hommes, en répondant à leur « raison par l'idée de l'unité de Dieu, en touchant leur cœur « par la déification de la douleur.

« Et, chose admirable! ce Dieu souffrant, présenté sur une « croix dans les angoisses de la mort, a été mille fois plus adoré « des hommes, que le Jupiter calme, serein, et si majestueu- « sement beau de Phidias (1). »

Je n'ajouterai à cette belle page que la haute et touchante raison de cette étonnante intervention divine. Ici, comme dans tous les mystères chrétiens, « pour tout entendre, dit Bossuet, « il ne faut qu'entendre la bonté de Dieu. Une bonté incompré- « hensible produit des effets qui le sont aussi. » Le Christianisme n'est que la foi à l'infinie bonté de Dieu : *Credidimus charitati* (2). Et voilà pourquoi les sophistes, quoi qu'ils fassent, ne chasseront pas Jésus-Christ du cœur des hommes. Il possédera toujours l'humanité par la bonté et par l'amour.

VI

LA VRAIE DOCTRINE.

I

Les belles et religieuses paroles que je viens de citer m'amènent à dire brièvement ici quelque chose sur le fond même de la doctrine chrétienne, relativement à la Providence.

(1) M. Thiers, dans son livre *De la Propriété*, p. 380, 382.
(2) S. Jean, Épit. I, ch. II, v. 16.

« De toutes les perfections infinies de Dieu, dit Bossuet, celle « qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est « sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses « humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des « libertins, que de se voir continuellement observés par cet œil « toujours veillant de la Providence divine. Il leur a paru, à « ces libertins, que c'était une contrainte importune de recon- « naître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât « tous nos mouvements, et chatiât nos actions déréglées avec « une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette « Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indé- « pendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur « fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline. »

« Telle était la doctrine des Épicuriens, laquelle, toute bru- « tale qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des arguments tirés « de la distribution des biens et des maux. »

Telles sont aussi les difficultés et les arguments que nous trouvons aujourd'hui dans les paroles de nos adversaires.

On dirait vraiment à les entendre, que le problème du mal physique, de la douleur ici-bas, ne se pose que pour nous, et pas pour eux. Le grand problème se pose pour tous.

Car, enfin, le mal physique existe : il y a les maladies, la mort, toutes les souffrances, toutes les misères qui affligent la nature humaine. C'est un fait. Vous ne pouvez pas plus le nier que nous.

Nous, nous donnons de ce fait des explications ; vous les combattez : donnez-nous les vôtres. Vous n'en avez aucune.

Il n'y a pas de milieu : Il faut ou que vous parliez comme nous, ou que vous vous déclariez athées.

Si vous n'êtes pas athées, si vous croyez en Dieu : eh bien ! pourquoi sous un Dieu bon, ce déluge de maux qui tous les jours inonde la terre? Nous disons, nous : « châtiments, « épreuves, remèdes à nos passions et à nos vices, moyens « d'expier et de mériter, source d'éternelles récompenses. »

Non, dites-vous : Il n'y a rien de tout cela : c'est l'effet des lois naturelles !

Mais cette réponse n'explique rien.

La question reste tout entière : Pourquoi le Dieu bon, auteur du monde et des lois de la nature, a-t-il établi un monde et des lois dont l'humanité devait tant souffrir?

Cette question est pour vous absolument insoluble. Il faut dire comme nous, ou vous jeter dans le fatalisme comme vous le faites, et vous plonger en cet abîme de l'athéisme, dont Bossuet disait que c'est *mettre son repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits :* et alors *les absurdités où vous tombez deviennent insoutenables, vous suivez l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs*, et descendez au-dessous du paganisme lui-même.

Sans doute, je l'ai dit, l'antiquité païenne, en conservant une certaine tradition de ces grands dogmes de la Providence et de la justice divine, était loin de les entendre et d'en pénétrer les saintes obscurités aussi bien que nous pouvons le faire aujourd'hui, dans la pleine lumière du Christianisme.

Toutefois le haut bon sens des anciens leur faisait voir que Dieu, Créateur et Souverain Maître, peut sans injustice, dans cet ordre du monde, mélangé pour tous de biens et de maux, envoyer des maux sur un peuple ou sur une famille, à la suite de quelque grand forfait commis par leur chef; que ces grands coups, dont frappe quelquefois la justice divine, ont ce but très-haut et cet effet très-digne de Dieu, d'imprimer aux hommes une plus grande horreur des grands crimes, qunad ils voient le mal vengeur se précipiter à la suite, et s'étendre quelquefois sur tout un peuple, ou sur plusieurs générations dans la famille du coupable.

Les anciens pouvaient entrevoir aussi quelque chose des dédommagements et des récompenses, par lesquels Dieu couronne, dans une vie meilleure, le mérite de la résignation et de la patience.

Mais que nos lumières à nous, chrétiens, sont plus vives, et combien, dans le splendide horizon du dessein total de la Providence, que le Christianisme nous découvre, ces grands

et difficiles problèmes de la justice divine, reçoivent pour nos esprits un éclaircissement plus parfait!

Le Christianisme nous éclaire d'abord sur la suprême grandeur de Dieu, et sur la culpabilité de l'homme, lorsqu'il ose s'attaquer à une majesté si haute ; et quand notre apparente innocence se trouve enveloppée dans ces terribles châtiments publics envoyés pour punir les crimes des hommes, chacun de nous peut convenir sans peine qu'il n'y a rien, dans la part qu'il a de ces châtiments, qui surpasse les expiations et les épreuves dont il a lui-même besoin ; et nous disons : Si quelqu'un se croit ici de meilleure condition que ses frères, qu'il se lève et jette la pierre aux autres.

Et de plus, quand le chrétien se place à ces grands et lumineux points de vue que la foi lui offre : sa destination à une immortelle félicité ; sa vie ici-bas, imperceptible point dans la durée totale d'une existence qui ne doit point avoir de terme, courte épreuve de quelques jours destinée à lui faire mériter, par le noble et laborieux exercice de la vertu, des trésors de gloire et d'impérissable félicité ; combien alors la mystérieuse question du mal physique s'illumine à ses yeux, et comme l'éternelle récompense qui doit couronner bientôt une vie humble, résignée, vertueuse et souvent devenue meilleure par la souffrance même, lui paraît compenser surabondamment tout ce qu'il peut souffrir de maux sur la terre !

C'est ce que voyait, par le profond regard de sa foi et de sa haute intelligence du Christianisme, l'apôtre saint Paul, quand il s'écriait : « Non, toutes les souffrances et tous les labeurs de « ce monde ne sont pas dignes d'être mis en comparaison avec « cette gloire céleste qui brillera un jour en nous : *Non sunt « condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ « revelabitur in nobis* (1). »

Et c'est ce que voyait aussi le grand génie chrétien de Bossuet, quand il disait :

« Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes afflictions

(1) Rom., VIII, 18.

il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchants, que ton cœur n'en murmure point; car la prospérité des méchants ne mérite pas d'être désirée. Si cependant le fardeau de tes malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler; et reconnais, dans la douleur qui te presse, la main de Dieu qui te guérit! Enfin si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu, par l'attente du bien que l'on te propose, qui est la bienheureuse immortalité (1). »

Je le dirai donc à ceux qui se révoltent contre la Providence et la justice divine :

Vous croyez vous insurger contre un juge : vous vous révoltez contre un père. Ce n'est pas seulement la crainte salutaire, c'est l'espérance aussi que vous repoussez, l'espérance consolatrice, soutien de la vie. Le Dieu juste, Jéhovah, est le Dieu qui punit les coupables, mais il est aussi le Dieu qui éprouve et récompense les justes, et qui accueille les repentants, le Dieu qui console, le Dieu qui bénit.

Sans doute, notre Dieu est l'arbitre de la vie et de la mort, mais il est le Dieu de la vie. « Dien n'a pas fait la mort, dit « l'Écriture, et il ne se réjouit pas en la ruine de ses créatures. « Dieu a créé toutes choses pour qu'elles fussent; et il a fait « guérissables toutes les nations de la terre (2); » et quant à la mort, c'est le péché qui l'a introduite dans l'humanité; mais c'est Jésus-Christ, Sauveur et Libérateur du monde, qui nous en délivre; il sauve nos âmes par sa grâce, et même nos corps par la résurrection glorieuse.

Et si les maux publics que sa main envoie aux méchants atteignent aussi les bons, c'est que, châtiments pour les uns, ils sont épreuves pour les autres : et toujours il faut les accepter avec soumission de sa justice et de sa bonté, comme il les donne; châtiments ou épreuves, il ne tient qu'à nous de les

(1) Bossuet, *Sermon sur la Providence.*

(2) Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum; creavit enim ut essent omnia, et sanabiles fecit nationes orbis terrarum. (Sag., c. XII, v. 4.)

tourner en mérites et de les changer en biens, de même que la Providence tire le bien du mal, dans le gouvernement du monde.

C'est ce que disait avec une énergique précision saint Jérôme :

« Des deux, choisissez ce qui vous conviendra ; si vous êtes « juste, c'est une épreuve ; si vous êtes pécheur, c'est une ex- « piation. » Et il ajoutait : « Vous vous plaignez injustement ; « vous souffrez moins que vous ne méritez. » *Et tu e duobus* « *elige quod velis : aut sancta es et probaris ; aut peccatrix*, *et* « *injuste quereris*, *minora sustinens quam mereris* (1).

« S'il y en a qui jugent autrement, dit Leibnitz, tant pis pour « eux ; ce sont des mécontents dans les États du meilleur de tous les monarques, et ils ont tort de ne point profiter des échantillons qu'il leur a donnés de sa sagesse et de sa bonté

(1) *Epist. ad Paulam.*

La plupart des gens qui raisonnent sur cette grande question des souffrances se placent ordinairement à l'unique point de vue de la responsabilité individuelle ; mais il y a aussi le point de vue de la responsabilité commune et de la solidarité : grand principe de la plus jeune et de la plus populaire des sciences, l'économie politique. Et au fond, tant le Christianisme est loin de contredire les vérités naturelles, le dogme chrétien appelé la *Communion des saints* n'est pas sans analogie avec ce principe de l'ordre naturel. — Sur cette question, voici d'un éminent économiste, M. F. Bastiat, des paroles que nous offrons ici à la méditation de nos lecteurs :

« Si l'homme avait été destiné par la nature à la vie et au travail solitaires, « la responsabilité serait sa seule loi. Mais il n'en est pas ainsi ; l'homme est « sociable. La famille, la commune, la nation, l'humanité sont des ensembles « avec lesquels chaque homme a des relations *nécessaires*. Il résulte de là que « les actes et les habitudes de l'individu produisent, outre les conséquences « qui retombent sur lui-même, d'autres conséquences bonnes ou mauvaises « qui s'étendent à ses semblables ; c'est ce qu'on appelle la loi de *solidarité*, « qui est une sorte de *responsabilité collective*.

« La loi de solidarité éclate en traits si nombreux dans l'individu et dans « les masses, dans les détails et dans l'ensemble, dans les faits particuliers et « les faits généraux, qu'il faut pour la méconnaître tout l'aveuglement de « l'esprit de secte, ou toute l'ardeur d'une lutte acharnée. » (*Harmonie*, etc., p. 560, 1re édition.)

« infinies, pour se faire connaître non-seulement admirable,
« mais encore aimable au delà de toutes choses (1). »

II

Grâce à Dieu, malgré les athées qui renaissent, les peuples, préservés par leur bon sens, n'ont pas encore rompu avec ces grandes traditions de l'humanité et du Christianisme ; et je félicite en particulier ma patrie d'affirmer sans cesse, dans les grands actes de sa vie publique, sa foi en Dieu, en la Providence, en la Prière.

Dans toutes les solennelles circonstances, nous prions. La République, comme la Royauté, comme l'Empire. Nous n'avons pas encore eu un seul gouvernement qui n'ait senti le besoin du secours de Dieu ; tous ont demandé à la religion des prières.

« La Constitution est votée, disait aux Evêques de France le
« ministre des cultes en 1848 ; l'Assemblée a voulu que la
« religion intervînt pour consacrer ce grand acte. L'Assemblée
« a terminé son œuvre dans le même sentiment qu'elle l'avait
« commencée, en invoquant la Providence, qui inspire et sou-
« tient les institutions humaines. Dans toutes les circonstances
« solennelles de la vie des nations, c'est vers Dieu que doit s'é-

(1) Leibnitz, *Théodicée*, § 134, p. 55.

Parlant « des grands traits que la Providence forme dans la conduite du « monde entier pendant la longue suite des siècles, » Fénelon a écrit de son côté les belles paroles que voici : « Il n'y a que le tout qui soit intelligible, et « le tout est trop vaste pour être vu de près. Chaque événement est comme « un caractère particulier, qui est trop grand pour la petitesse de nos orga- « nes, et qui ne signifie rien, s'il est séparé des autres. Quand nous verrons en « Dieu, à la fin des siècles, dans son vrai point de vue, le total des événements « du genre humain, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'univers, e « leurs proportions par rapport aux desseins de Dieu, nous nous écrierons : « Seigneur, il n'y a que vous de juste et sage. » (*Exposition des pinpcipales vérités de la Foi.*)

« lever la première pensée; et la consécration religieuse de « l'acte qui va régir les destinées d'un grand peuple est à la « fois un hommage de reconnaissance et une demande de pro- « tection. » — Je suis heureux de rappeler ces paroles.

Mais aujourd'hui encore, quand le pays commence une guerre, ne nous demande-t-on pas de prier? Ne nous demande-t-on pas des *Te Deum* après les victoires? Tous les dimanches ne prie-t-on pas pour l'Empereur et pour le pays?

Il y a peu de jours, je chantais le *Veni Creator*, et j'assistais à la messe du Saint-Esprit, avant l'audience solennelle de rentrée et la reprise des travaux de la Cour impériale d'Orléans. Dans toutes les Cours impériales de France, tous les magistrats français ont inauguré leurs travaux par le même acte religieux, proclamant ainsi Dieu et sa justice, source sacrée d'où émane la justice humaine.

Mais en vérité, vous, qui faites de Dieu une *hypothèse inutile*, de sa Providence un conte de *bonnes femmes*, et de sa justice un chimérique *épouvantail*, vous croyez donc que nous sommes tous des imbéciles ou des hypocrites! Les magistrats, les assemblées du pays, les gouvernements, tout ce qu'il y a de plus sérieux parmi les hommes, tout cela n'est donc qu'une comédie! Tous, nous ne faisons donc que nous moquer, tout à la fois, et des peuples et de Dieu! Car enfin, que signifie la prière avant ou après une guerre, si le Dieu des armées est un vain mot? Que signifient des prières pour une nation, pour un souverain, pour des Cours de justice, si Dieu n'a rien à voir dans les choses et les sociétés humaines?

Non, non, les hommes graves de notre pays ont d'autres pensées; et ceux mêmes qui n'ont peut-être pas encore complétement la foi chrétienne, ceux-là du moins la respectent, la désirent peut-être; et en tout cas, ils ont horreur de l'athéisme; et, hommes d'État, gardiens des lois, pères de famille, ils sentent tous que le sacerdoce de la magistrature, de la paternité, de la souveraineté, n'existerait pas, s'il n'y avait plus haut, au-dessus de nos lois, au-dessus de nos tribunaux, au-dessus même du foyer domestique, un Législateur Suprême et

un Père, duquel descendent tout droit, toute justice et toute paternité sur la terre.

Et voilà pourquoi, je l'ajouterai, nous voyons tous les jours, tant et de si consolants retours à Jésus-Christ. Vient un moment dans la vie, où les intelligences élevées et les cœurs honnêtes, après avoir beaucoup vu les hommes et beaucoup médité sur les choses divines et humaines, se sentent mystérieusement attirés et touchés par les profondeurs de bonté et de sagesse qu'on trouve dans la Religion, et qu'on ne trouve que là : récompense peut-être des services rendus par eux à la cause de Dieu, sous l'inspiration secrète de ce Christianisme latent qui est au fond des cœurs droits, et auquel ceux dont je parle ont dû peut-être les meilleurs sentiments de leur vie, peut-être les plus grandes illuminations de leur éloquence, leurs plus hautes pensées d'hommes d'État. Et puis se lève le jour, où voyant plus clair au fond d'eux-mêmes et de toutes choses, ils reconnaissent et adorent ce Jésus-Christ qu'ils portaient en eux sans le savoir.

Mais ce n'est pas seulement la France, cette pauvre France, dont 93 nous a appris ce que certains hommes feraient, si on les laissait faire, ce n'est pas elle seulement qui tombe encore dans cette faiblesse, de témoigner, par la prière publique, sa foi en Dieu et en la Providence. La libre et protestante Amérique priait et jeûnait naguère, au temps de ses calamités. La libre et protestante Angleterre donne le même exemple.

Mais que vous importe à vous? Rompant, non pas seulement avec le christianisme, avec le catholicisme, avec le protestantisme, mais avec la foi de tous les peuples, et avec l'humanité tout entière, vous reculez par-delà le paganisme même jusqu'à l'athéisme ; vous déclarez que *Dieu et l'immortalité de l'âme* ne sont que des *hypothèses* et des *chimères*, et vous ne voulez d'*aucun culte*, *d'aucune religion*, quelle qu'elle soit.

Eh bien ! permettez-moi de vous le prophétiser : il arrivera probablement de grands malheurs avant que ma prophétie ne s'accomplisse, mais elle s'accomplira : vous deviendrez une

secte que l'humanité prendra en horreur, et les noms des athées modernes, comme ceux des Chaumette, des Hébert, des Marat, des Robespierre, — qui, pourtant, lui, proclama un jour l'Être Suprême, — ne recueilleront que les malédictions de l'avenir!

Car, qu'êtes-vous, enfin, pour la plupart, sinon des athées, et que nous préparez-vous, sinon des désastres? C'est ce que je dois maintenant montrer et mettre dans une lumière qui puisse ouvrir les yeux des plus aveugles.

SECONDE PARTIE

LE PÉRIL RELIGIEUX

Oui, qu'êtes-vous et que nous préparez-vous? Le mom est venu de le dire.

Jusqu'ici, dans ce travail, qu'avons-nous fait? Nous av rappelé les injures, signalé la tactique, posé la question, pondu aux arguments, mis à découvert quelques impiétés détail : cette polémique était nécessaire; mais elle n'est c l'accessoire de cet écrit.

Il s'agit ici des doctrines les plus fondamentales; de l'é actuel des esprits au point de vue de ces doctrines sacré des positions respectives de la religion et de l'impiété; de guerre faite à Dieu, et du péril social qui est au bout de ce guerre.

On en est arrivé à ce point de la lutte religieuse, prévu annoncé par nous à l'avance, où, les intermédiaires étant fr chis, l'erreur totale et la vérité totale se trouvent en présen et se livrent un décisif combat, dont l'enjeu est tout l'ave de la société. La lutte est en ce moment, d'une part, entre religion, *toute religion*, et d'autre part, l'athéisme et les au liaires, conséquents ou non, de l'athéisme. La question est lennelle, je le sens. Je dois à mon pays d'exposer toute pensée avec une entière franchise. Il faut que les voiles tombe et que la lumière se fasse.

Je traiterai ici des deux formes principales de la guerre faite à Dieu :

De l'athéisme ;

Et de la morale indépendante, — qui est l'athéisme pratique.

I

L'ATHÉISME

Depuis longtemps en Europe, en France surtout, l'indépendance de l'esprit humain, qui ne le sait? s'est exaltée, et le joug de la foi et des antiques croyances a été rejeté par une foule d'hommes.

Le protestantisme, — nos frères séparés peuvent voir aujourd'hui où cela les a conduits; Luther, qui ne pleurait guère, pleurerait, s'il assistait aux luttes actuelles du protestantisme, — le protestantisme a commencé l'œuvre d'incrédulité en Europe; le philosophisme impie du XVIIIe siècle l'a coutinuée; notre siècle l'a vue renaître, depuis dix années surtout, avec une ardeur nouvelle, et aux vieilles objections plus ou moins flottantes dans les esprits ont succédé des attaques plus radicales que jamais.

Le protestantisme attaquait surtout l'Église, le voltairianisme attaquait surtout le Christianisme : aujourd'hui, on attaque tout, et les dogmes surnaturels, et les vérités rationnelles; toute philosophie, comme toute religion; toute raison, comme toute foi.

Et ce qui rend, à l'heure présente, plus redoutables même qu'au XVIIIe siècle, toutes ces attaques de l'irréligion déchaînée, ce sont les immenses moyens de propagande dont elle dispose, et qui lui permettent de pénétrer partout, de se faire entendre partout, d'agir chaque jour avec une opiniâtreté sans relâche

ur le pays, de l'enlacer de toutes parts, et d'atteindre ainsi jusqu'aux dernières couches populaires.

La guerre à Dieu, l'athéisme et ses auxiliaires, tel est aujourd'hui le péril.

Ce nom d'athéisme fait horreur, je le sais, et personne n'en veut. On le repousse comme une injure; et, selon l'éternelle méthode des sophistes, on sait se faire ici une langue à part, pour tromper les esprits. Dieu, on retient encore le mot, et on ruine le dogme : on retient le mot, parce que, dit-on, il faut ménager encore « *les simples;* » mais du dogme, on s'en moque : c'est *un bon vieux mot un peu lourd ;* mais *qu'on raffinera de plus en plus*, jusqu'à ce qu'il ne signifie plus rien ; et après cela on s'irrite contre « ceux par la grâce desquels, « dit-on, on est panthéiste, matérialiste, athée, sans le sa- « voir (1). »

Ne nous laissons pas prendre à de telles habiletés. Il est vain de se payer de mots : allons au fond des choses, et prenons les doctrines pour ce qu'elles sont.

Nous définissons l'athéisme : la négation de Dieu, du Dieu distinct du monde, du Dieu personnel, vivant et créateur : et nous appelons nettement athée quiconque nie ce Dieu, quelle que soit la formule dans laquelle, pour ménager les « simples » et leur en imposer, il enveloppe son athéisme.

Eh bien! je dis qu'il se fait aujourd'hui parmi nous un travail profond et audacieux d'athéisme; qu'il y a en France, à l'heure qu'il est, sous différents noms, plusieurs écoles d'athéisme : — écoles philosophiques : qui veulent chasser Dieu de la raison et de la pensée; — écoles scientifiques : qui veulent chasser Dieu de la nature et de la science; — écoles de morale indépendante : qui veulent chasser Dieu de la conscience et de la vie ; — écoles fatalistes : qui veulent chasser Dieu de l'histoire; — enfin écoles socialistes. On veut chasser Dieu de la société; on veut chasser Dieu de partout.

Et l'athéisme contemporain a cela de remarquable, qu'il

(1) M. Renan, *Études d'Histoire religieuse*, préface.

n'est plus une simple spéculation, mais qu'il aspire à passer dans la pratique ; il veut tout refaire, tout réformer, tout réorganiser sans Dieu et sans religion, bien plus, contre Dieu et contre toute religion ; tout : la science, l'éducation, la morale, la société. Voilà le caractère et les entreprises de l'athéisme contemporain.

J'étonne peut-être ici les personnes peu attentives à suivre le mouvement des esprits et la marche des idées. La vérité est néanmoins, et j'affirme :

Qu'il y a en France, présentement, sous différents noms, plusieurs grandes écoles d'athéisme, dont les conséquences pratiques sont absolument les mêmes ;

Que ces écoles sont vivantes, actives, ardentes, en possession des plus puissants organes de la publicité ; qu'elles ne reculent pas, qu'elles avancent ;

Et j'ajoute qu'à côté des écrivains qui propagent par la plume ces doctrines d'athéisme, et qui, sciemment ou non, aident à leur triomphe, et travaillent ainsi à la dissolution de toutes les croyances, il y a les hommes d'action, qui s'occupent avec non moins d'ardeur à organiser l'athéisme et à détruire en fait toute religion.

Voilà la situation que je dénonce.

I

LES ÉCOLES D'ATHÉISME.

J'ai écrit, il y a trois ans, un *Avertissement aux Pères de famille* pour signaler ce péril : mais déjà, avant moi, dès 1857, un écrivain, dont le style est aussi distingué que ses appréciations et ses polémiques sont modérées, M. Caro, écrivait avec effroi cette parole dans la *Revue contemporaine* : « L'IDÉE « DE DIEU EST EN PÉRIL. »

Et depuis, un autre écrivain, qu'on ne peut accuser d'exa-

génération, un professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris, M. Janet, faisait, il y a deux ans, l'aveu significatif que voici :

« Il est inutile de le cacher, l'école spiritualiste subit UNE « CRISE REDOUTABLE. S'il ne s'agissait que d'une école, on « pourrait s'en consoler ; mais il y a ici plus qu'une école ; il y « a l'idée, l'IDÉE SPIRITUALISTE. C'est cette idée dont les des- « tinées sont aujourd'hui *menacées par le flot le plus formidable* « *qu'elle ait essuyé depuis l'Encyclopédie*, et qui emporterait « avec elle, si elle venait à succomber, LA LIBERTÉ ET LA « DIGNITÉ DE L'ESPRIT HUMAIN. »

Un peu plus loin, le même écrivain parlait de la *recrudescence* DU MOUVEMENT ATHÉE ET RÉVOLUTIONNAIRE, ne séparant pas, non plus que nous, le progrès des doctrines athées du progrès des doctrines révolutionnaires.

Eh bien ! je le demande à tout homme tant soit peu attentif à la marche des choses dans notre pays, la situation dénoncée par M. Janet s'est-elle depuis améliorée ou aggravée ? J'affirme qu'elle s'est aggravée. Le mouvement athée et révolutionnaire s'est-il ralenti ? J'affirme qu'il s'est accéléré.

Peu de temps après M. Janet, M. de Rémusat disait, de son côté, dans un volume de philosophie religieuse, qu'*un effort agressif a été tenté*, dans ces dernières années, contre les PRINCIPES FONDAMENTAUX DES CROYANCES COMMUNES A TOUTES LES NATIONS, en faveur de *ce qu'il faut bien appeler brutalement du nom d'athéisme* (1).

« Le matérialisme, disait la *Revue médicale*, dans son « numéro du 15 février 1866, *envahit la science moderne*. Sa « doctrine, c'est qu'il n'y a PAS PLUS DE DIEU DANS LE MONDE, « QUE D'AME DANS L'HOMME. »

Et hier encore un écrivain cité par le *Siècle* (2) disait : « Des « doctrines malsaines sont dans l'air ; l'athéisme tend à « s'introduire en France. De toutes parts on le constate avec « douleur. »

(1) *Philosophie religieuse*, p. 101, 102.
(2) 22 octobre.

Je le répète : L'effort suprême de l'impiété la plus ardente aujourd'hui est là, à ce point capital, l'existence de Dieu.

On ne veut plus de Dieu, ni de la Providence, ni de la prière, ni d'aucune religion. « La question, dit l'*Avenir national*, n'est pas ici entre la religion catholique et la religion « protestante, mais entre les libres penseurs et les sectateurs « de *toutes les religions positives* (1). »

« Les vieilles institutions religieuses, dit M. Renan dans le « *Journal des Débats*, ont le choix entre *fléchir* ou *mourir* (2).

Ainsi, ce n'est pas seulement le Christianisme, c'est Dieu, Dieu lui-même qu'on veut chasser du monde entier, de la raison, de la science, de la conscience, de la société. Voilà le but de l'athéisme contemporain.

En un mot, le monde sans Dieu, l'homme sans âme, l'éducation sans croyances, la société sans religion, tel est le programme, selon l'épigraphe d'un livre publié cette année-ci même en Hollande : *Exstinctis diis, exstincto Deo, successit Humanitas* (3).

Et maintenant, cette grave situation, il faut que je la mette, dans le détail et dans le vrai des choses sous les yeux de mes lecteurs.

Je ne connaîtrais rien de plus dangereux, et parmi le clergé, et parmi les chrétiens, et parmi les honnêtes gens, quels qu'ils soient, que l'ignorance, l'aveuglement ou l'apathie devant une telle situation.

Rien ne doit détourner de pareilles questions, plus vitales que les plus graves questions politiques.

Je rappellerai donc quel fut, quel est encore tous les jours le langage des maîtres dans les grands organes de la publicité ; comment ce langage est compris et traduit par les disciples ; et à quel degré ces doctrines d'athéisme sont propagées et descendent des sommets de la société dans les masses populaires.

(1) 25 octobre 1866.
(2) Préface des *Apôtres*, 13 avril 1866.
(3) *Revue médicale*, 15 février 1866.

Les trois foyers ardents d'athéisme, les trois écoles auxquelles on peut ramener toutes les autres, sont en France : l'école positiviste, l'école panthéiste et l'école matérialiste. Je les appelle des écoles d'athéisme parce que, avec quelques nuances dans leurs formules, elles s'accordent toutes à nier le Dieu vivant, distinct du monde, le Dieu personnel, le Dieu créateur, le Dieu que l'humanité a toujours adoré. Voici mes preuves, et les textes : je demande à mes lecteurs de les lire courageusement jusqu'au bout.

Quant aux écrivains dont je cite les textes, si, malgré tous mes soins, je ne les avais pas bien compris, si j'avais exagéré leurs paroles, si, à mon insu, je leur faisais dire ce qu'ils n'ont pas voulu dire, qu'ils me détrompent : j'accepte, je sollicite toutes les rectifications : on ne pourra pas me faire un plus grand plaisir ici qu'en me montrant que je me suis trompé.

1° *Le Positivisme.*

Cette école, dont je ne veux parler qu'au point de vue qui m'occupe, l'athéisme, professe, malgré ses étranges protestations, la plus complète négation de Dieu.

En théorie, elle rejette Dieu absolument ; elle le déclare une fiction, une hypothèse, c'est-à-dire une pure supposition, sans certitude, ni réalité ;

Une hypothèse, soit théologique, soit métaphysique, comme ils disent : car les positivistes repoussent la philosophie rationnelle comme la Religion, tout dogme philosophique comme tout dogme religieux ;

Une hypothèse inutile, qui n'explique rien, ni l'origine du monde, ni celle de l'homme ;

Une hypothèse impossible, que la science contredit et détruit.

Pour eux Dieu n'est pas seulement en dehors de la science,

l est antipathique et contradictoire à la science; l'idée de Dieu ne correspond à rien d'existant : Dieu n'existe pas.

En conséquence, ils introduisent l'athéisme, et, par suite, le matérialisme le plus absolu, dans toutes les sciences humaines, et après avoir ainsi fait l'éducation et l'esprit humain athées, ils veulent faire la société tout entière athée, en détruisant toutes les religions, pour substituer au culte de Dieu le culte, disons mieux, l'idolâtrie de l'Humanité : l'Humanité qui est, selon eux, LE GRAND ÊTRE, LA SUPRÊME EXISTENCE, LE SEUL OBJET DU CULTE.

Tel est le dogme nouveau qu'ils apportent au monde, et qui doit servir de base à une réorganisation complète de la société.

Le fondateur de cette école, en ce qu'elle a de neuf, car l'athéisme et le matérialisme sont bien vieux, c'est M. Auguste Comte, ancien répétiteur et examinateur à l'École polytechnique, mort il y a quelques années seulement. Les disciples du positivisme l'avouent hautement pour leur chef. « Nous sommes « disciples d'Auguste Comte, nous le proclamons aussi haut « que possible. C'est à lui que nous rapportons ce que nous « sommes, si nous sommes quelque chose; ce que nous pou- « vons, si nous pouvons quelque chose (1). »

« Auguste Comte est le chef de cette doctrine (2). »

« Il n'y a qu'un positivisme, celui d'Auguste Comte (3). »

« Quiconque a des prétentions à la philosophie, doit absolu- « ment connaître au moins l'essence et l'esprit de l'œuvre « fondée par Auguste Comte (4). »

Or, l'œuvre fondée par M. A. Comte, le positivisme, se résout dans le plus radical athéisme, et dans le plus complet matérialisme. Malgré l'étrange obscurité de la langue qu'il s'est faite dans les nombreux écrits qu'il a publiés et que son école traduit et réédite chaque jour, cela du moins est parfaitement clair.

Au mois d'octobre 1851, il y eut au Palais-Royal une grande

(1) *Paroles de philosophie positive*, p. 57.
(2) M. le docteur Bourdet, p. VII. Paris, 1863.
(3) *Lettre* de M. le docteur Robinet à M. Frédéric Morin, 24 sept. 1866.
(4) *La libre Pensée*, 11 novembre 1866.

réunion positiviste, où M. Comte exposa, pendant cinq heures, la doctrine de son école. Quelle fut sa grande formule ?

« Au nom du passé et de l'avenir, » il déclara exclus irrévocablement de la direction des affaires, comme ARRIÉRÉS ET PERTURBATEURS, tous ceux qui croient en Dieu, *catholiques, protestants, déistes.*

Quant au Dieu du passé, M. Comte reconnaît « qu'il a « rendu des *services provisoires.* » Mais c'est fini : L'HUMA- « NITÉ *se substitue à* DIEU. »

« L'HUMANITÉ *doit seule réparer* L'IMPUISSANCE DE DIEU. »

Voici cette formule : Je cite les paroles mêmes de M. Comte.

« Au nom du passé et de l'avenir, *les serviteurs* théori- « ques et les serviteurs pratiques *de l'Humanité* viennent « prendre DIGNEMENT la direction générale des affaires ter- « restres, en excluant irrévocablement de la suprématie poli- « tique *tous les divers* esclaves de Dieu, *catholiques, protes-* « *tants,* ou DÉISTES, comme ARRIÉRÉS ET PERTURBATEURS. »

Cette formule est si capitale dans le système, qu'elle a été rééditée en tête du *Catéchisme positiviste,* traduit en anglais par MM. Congrève et Bridges, dans une *Étude de philosophie positive,* et en tête du *Système de politique positive.*

Et ces jours-ci même un disciple de M. Comte la répétait en ces termes :

« L'IDÉE DE DIEU est devenue aujourd'hui AUSSI ANARCHI- « QUE QUE RÉTROGRADE (1). »

Un autre, après avoir présenté L'IDÉE DE DIEU comme déjà BIEN ÉBRANLÉE, ajoute : « Cela ne suffit pas, il faut lui porter « LES DERNIERS COUPS (2). »

Les derniers coups ayant été portés, *extincto Deo,* il faut le remplacer.

Dans un des derniers ouvrages du maître, celui qui couronne l'œuvre par « la construction décisive de la religion posi-

(1) *Étude de philosophie positive,* p. 183.
(2) M. A. Naquet, *Revue encyclopédique de la méthode,* p. 52.

« tive (1), « dans l'*Appel aux conservateurs* je lis ces paroles :

« Le positivisme a définitivement construit *la religion de* « *l'Humanité*, seule capable de consacrer et de régler l'ordre « et le progrès compromis par *le téologisme épuisé* (2). »

« En un mot : L'HUMANITÉ *se substitue définitivement à* « DIEU, sans oublier jamais *ses services provisoires* (3). »

« L'HUMANITÉ doit seule réparer l'impuissance de DIEU (4). »

Il faut donc laisser le culte de Dieu pour adopter le culte de l'Humanité.

Mais qu'est-ce que cette Humanité? C'est « *le Grand-Être.* » Et qu'est-ce que le *Grand-Être?* « Le Grand-Être est l'en- « semble des êtres passés, présents, futurs. » Non pas de tous les êtres passés, présents, futurs, car il n'entre dans la composition du Grand-Être que les humains ; et encore pas tous, mais seulement ceux « qui concourent *librement* à perfection- « ner l'Être universel. » Ceux-là, on les nomme « des êtres « convergents. » Et le positivisme définit l'Humanité « l'en- « semble continu des êtres convergents. »

Voilà ceux dont le culte sera substitué au culte de Dieu. Mais ce culte sera toute leur immortalité, car l'homme n'a pas d'âme.

Ainsi, bien qu'il n'y ait pas de Dieu dans la doctrine positiviste, il y aura cependant une religion, la religion de l'Humanité. Il y aura « le culte individuel de l'Humanité, d'après « l'INTIME ADORATION DE SES MEILLEURS REPRÉSENTANTS (5) ; « et le culte public de l'Humanité, exigeant pour ses déve- « loppements des temples (6); » le fondateur du positivisme va même jusqu'à réclamer l'église Sainte-Geneviève pour y

(1) Sixième *circulaire annuelle* adressée par l'auteur du *Système de philosophie positive*, et du *Système de politique positive*, à chaque coopérateur du libre subside institué pour le *sacerdoce de l'Humanité*, Paris, 15 moïse 67 — 15 janvier 1855.

(2) Préf., p. XIII.

(3) *Catéchisme positiviste*

(4) *Appel*, p. 30.

(5) *Appel aux conservateurs*, p. 41.

(6) *Ibid.*, pag. 118.

introniser cette religion : « aucun scrupule, dit-il, ne peut « empêcher de consacrer le Panthéon à sa vraie destina- « tion (1). »

En résumé, c'est l'adoration de l'homme substituée à l'adoration de Dieu. L'apothéose antique imaginée par la bassesse romaine est renouvelée par le positivisme. Des hommes san-

(1) *Appel aux conservateurs*, p. 119. — Si l'on veut voir du reste quel sera, dans sa réalisation, ce culte de l'humanité, et, comme disent les positivistes, « la solennelle idéalisation dn grand Être, » on peut consulter le calendrier positiviste (4e édition).

Voici un extrait de ce calendrier.

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ.

LIENS fondamentaux.	1er mois.	L'*Humanité*.	Fêtes hebdomadaires de l'Union	Occidentale. Nationale. Provinciale. Communale.
	2e mois.	Le *Mariage*.		
	3e mois.	La *Paternité*.		
	4e mois.	La *Filiation*.		
	5e mois.	La *Fraternité*.		
	6e mois.	La *Domesticité*.		
ETATS préparatoires.	7e mois.	LE FÉTICHISME.		
	8e mois.	Le *Polythéisme*.		
	9e mois.	Le *Monothéisme*.		
FONCTIONS normales.	10e mois.	La *Femme*, ou la vie affective.	Fêtes hebdomadaires.	La Mère. La Sœur. L'Épouse. La Fille.
	11e mois.	Le *Sacerdoce*, ou la vie contemplative.		
	12e mois.	Le *Prolétariat*, ou la vie active		
	13e mois.	L'*Industrie*, ou le pouvoir pratique.	Fêtes hebdomadaires.	Banque. Commerce. Fabrication. Agriculture.

Les jours de la semaine, dans la religion positiviste, seront ainsi nommés :

Lundi	Maridi.
Mardi	Patridi.
Mercredi	Filidi.
Jeudi	Fratridi.
Vendredi	Domidi.
Samedi	Matridi.
Dimanche	Humanidi.

Je me borne à ce fragment : je fais grâce aux lecteurs des modèles, des êtres adorés.

guinaires et voluptueux, tels que César, Auguste, Adrien il n'y manque qu'Antinoüs... puis Cromwel, Louis XI; Boccace, Rabelais, l'Arioste, ont place dans ce Panthéon.

Est-ce impiété? Est-ce folie? C'est l'une et l'autre.

C'est l'impiété punie par la folie.

Quelques personnes s'imagineront peut-être que de telles indignités sont rendues inoffensives par leur absurdité même, et ne sauraient devenir contagieuses. Qu'elles se détrompent.

On m'avait dit aussi, lorsque j'ai publié mon *Avertissement aux Pères de famille*, que je m'exagérais le péril, que de si abominables doctrines étaient mortes en naissant, qu'elles ne feraient point de progrès... Eh bien! non, elles marchent, elles avancent, elles gagnent chaque jour du terrain parmi les ouvriers et dans la jeunesse.

Depuis que mon Avertissement a paru, ces jours-ci même, je lisais, dans une lettre du disciple et exécuteur testamentaire de M. Comte, M. le docteur Robinet, médecin de Paris, lettre adressée à un rédacteur de l'*Avenir national* et de la *Morale indépendante*, M. Morin, et ainsi datée, conformément au calendrier positiviste, « Paris, 17 Shakespeare, 78 (24 septembre « 1866), » je lisais, dis-je, dans cettre lettre, les détails instructifs que voici : « Depuis la mort d'Auguste Comte, le positivisme continue à se développer non-seulement en Europe, en *France*, et en *Angleterre*, mais aussi en *Amérique*, dans l'Amérique du Nord et dans l'Amérique du Sud, tant *par la propagation de sa doctrine*, que *par le maintien de ses institutions* (1). »

Et en France de nombreux écrits paraissent chaque jour, publiés dans des librairies célèbres par des hommes qui ne sont

(1) M. le docteur Robinet cite à l'appui de son dire une partie des nombréuses « publications *politiques* et *sociales* faites en 1856 et 1866, par « MM. Congrève, Magnin, Bridges, Hutton, Harrisson, Beesly, Parber, Cookson, etc., et qui sont toutes des applications de la doctrine positiviste ; » « et aussi les écrits de MM. Edger et Hale, sur la *philosophie*, la *politique* et « la *religion* positivistes, et ceux de M. Brandaô, dans l'Amérique du Sud. » *Journal de Belfort*, 3 novembre 1866.

pas sans culture d'esprit, et où l'athéisme caché sous l'enveloppe de la doctrine positiviste, est hautemeut professée au nom de la science ; et voilà pourquoi je suis obligé de revenir tristement sur toutes ces choses.

J'ai sous les yeux un volume d'éducation, publié il y a trois ans par un disciple fervent de M. Auguste Comte, un médecin de Paris, M. le docteur Bourdet, et qui, dès sa première page, déclare nettement que l'athéisme, qu'il qualifie de régime scientifique, remplace aujourd'hui la croyance en Dieu, qu'il appelle le régime théologique.

Et l'athéïsme enivre tellement ce disciple de M. Comte, qu'il s'imagine que les hommes une fois délivrés de la croyance en Dieu, et de ses *caprices autocratiques*, seront délivrés par là même de ce que M. Bourdet appelle *les dernières résistances de la fatalité cosmique.*

« Le régime scientifique, essentiellement antagoniste du « régime théologique, va remplacer ce dernier... L'*hypothèse* « que Laplace dédaigne (l'*existence de Dieu*), ne peut pren- « dre place dans les résultats encyclopédiques dus AU RÉ- « GIME NOUVEAU : elle sera encore quelque temps le *partage* et « le *refuge* des *gens* TIMORÉS, RÉTROGRADES OU IGNORANTS (1). »

On ne l'a pas oublié d'ailleurs : celui que la plupart des positivistes regardent aujourd'hui comme leur chef, et que M. le docteur Bourdet appelle « un interprète de la doctrine autorisé par le savoir et l'habileté (2), » a exprimé l'athéisme de la doctrine positiviste, dans des textes, s'il est possible, plus formels encore :

« L'idée *d'un être théologique quelconque*... c'est, comme « le disait Laplace, *une hypothèse* désormais *inutile* (3). »

« Si, par une satisfaction purement individuelle, on retenait « l'idée d'un être théologique quelconque, *multiple ou unique*, « il n'en faudrait pas moins aussitôt le concevoir *réduit*

(1) P. V, VI.
(2) P. VII.
(3) *Conservation*, *Révolution*, *Positivisme*, p. 298.

« *à la nullité* et à un office *nominal et surérogatoire* (1). »

Puisque Dieu n'existe plus et ne servirait à rien, il ne faut donc plus parler de Dieu, ni dans les sciences, ni même dans l'éducation de la jeunesse, et M. Bourdet écrit un livre d'*éducation positive*, précisément parce que « la *philosophie nou-* « *velle* se propose de *remplacer* la pédagogie fondée sur les « *abstractions théologiques ou métaphysiques* » (Dieu, et l'âme), « par une éducation basée sur des principes positifs et « concrets (2), » c'est-à-dire en langage français, par une éducation athée, et matérialiste ; car M. Bourdet repousse l'hypothèse de l'âme comme l'hypothèse de Dieu : et à quel dégré matérialiste, on peut le voir à la page 93, que je n'ose citer.

Cet athéisme toutefois et ce matérialisme n'empêchent pas l'auteur de parler religion, comme M. Comte ; parce que, « comme on le disait bien avant la systématisation biologique, « l'homme est *un animal adorateur* (3). »

L'éducation positiviste donnera donc au jeune homme une religion ; on lui apprendra à adorer, non pas Dieu, mais l'Humanité. « Le dogme positif, en dépit de son nom, appelle un culte, « et ce culte qu'il désigne pour nous captiver et enchaîner nos « aspirations, *c'est l'Humanité !* (4) « ce Dieu là même, dont M. Guéroult disait un jour assez finement aux positivistes : « Je « le connais trop bien, pour avoir envie de l'adorer. »

Ce Dieu toutefois, les positivistes font tout ce qu'ils peuvent pour établir sa divinité et son culte ; il faut redire leurs paroles :

« Le dogme nouveau nous révèle *une grande et suprême* « *existence*, L'HUMANITÉ (5).

« Le dogme nouveau *élimine positivement* toutes les vo- « lontés surnaturelles, connues sous le nom de *Dieu*... et de « *Providence* (6). »

(1) *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 297.
(2) P. VII.
(3) *Ibid.*, p. 84.
(4) *Ibid.*, p. 350.
(5) *Conserv*, *Révol.*, *Posit.*, p. XXXI.
(6) *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. XXVI.

« L'*humanité* devient SA PROVIDENCE A ELLE-MÊME, après « avoir longuement souffert pour avoir trop longtemps compté « sur d'autres *providences imaginaires* (1). »

« Il ne nous reste qu'à retirer les derniers voiles, et à prendre « déterminément l'HUMANITÉ pour idéal de nos pensées, pour « OBJET de nos fêtes (2). »

« Poëtes, elle vous demandera des chants ; peintres et sculp-« teurs, elle vous demandera des toiles et des marbres ; archi-« tectes, elle vous demandera des TEMPLES (3) : » — entre autres le Panthéon.

En même temps que le livre de M. Bourdet se publiait à Paris, une revue positiviste, appelée la *Revue du Progrès*, qui professait l'athéisme avee une juvénile audace, s'écriait : « La « théodicée et une vaine spéculation qui n'a plus qu'un intérêt « historique... L'âme est une chimère, et son immortalité un « non-sens (4).

Cette revue, me dit-on, a cessé de paraître ; mais les doctrines subsistent ; j'ai le devoir de la citer.

Tout récemment, l'*Étude de philosophie positive*, dont j'ai déjà rappelé le mot : l'*idée de Dieu est aussi anarchique que rétrograde*, allait jusqu'à dire que l'on peut regarder « comme « autant d'ennemis publics » tout Dieu quelconque, « jus-« qu'au Dieu de Rousseau. » — Et ailleurs l'auteur ajoute : « Les idées dites *religieuses*, *sous quelque forme qu'elles se « produisent*, sont des *causes permanentes* de DIVISION DANS « LA FAMILLE, et de DÉSORDRE DANS L'ÉTAT (5). »

J'ai le regret d'ajouter que cette *Étude* est précédée d'une préface complétement approbative sur le fond des doctrines par le chef actuel du positivisme.

Un autre dit sans hésitation que l'argument connu de Vol-

(1) *Dictionnaire des Sciences médicales*, art. *Mort*.
(2) *Conserv.*, *Révol.*, *Positiv.*, p. 127.
(3) *Ibid.*, p. 284.
(4) janvier 1864, pp. 409 et 412.
(5) P. 181.

taire en faveur de l'existence de Dieu, est « une vieille niaiserie » que Voltaire « rabâcha toute sa vie (1). »

Après de telles déclarations, si une chose doit surprendre, c'est la prétention des positivistes à ne vouloir pas être accusé d'athéisme.

Écoutons-les exposer cette prétention :

« La philosophie positive ne nie rien et n'affirme rien sur les « causes premières et finales. Nous ne savons RIEN sur la cause « de l'univers. » Pas même si cette cause existe. — « Ce qu'on « en *raconte* ou *imagine* est idée, *conjecture*, manière de voir... « la philosophie positive ne s'occupe ni *des commencements*, si « l'univers a des commencements, ni de ce qui arrive aux « êtres vivants, après leur mort (2). »

Ces messieurs ne veulent pas s'avouer athées, par cette étrange raison que l'athéisme pose la question de Dieu, et qu'à cause de cela, disent-ils, « l'athée n'est pas un esprit « véritablement émancipé. C'est encore à sa manière un théo- « logien (3). »

L'athée théologien ! l'union de ces deux mots est-elle assez étrange? Mais le positivisme veut en vain mettre ici de son côté de frivoles apparences ; entre sa doctrine qui supprime la question de Dieu, et celle de l'athée qui la résout négativement, il n'y a aucune différence pour la raison et la croyance humaine.

Mais, quand vous ne feriez que mutiler ainsi et abaisser l'esprit humain, en lui enlevant le trésor de sa croyance en Dieu, en lui défendant d'aborder ces grandes et fondamentales questions d'origine et de fin qui, pour notre honneur, solliciteront à jamais l'esprit de l'homme, ne feriez-vous pas déjà l'œuvre la plus désastreuse, et ne serait-ce pas l'athéisme pratique le plus complet, sur la ruine de toute religion, même naturelle? Car, il s'est aisé, « il est honteux, dit M. de Rémusat, de « se complaire à ne pas même savoir qu'on ne sait pas, et de

(1) *Revue encyclopédique*. Mai 1866. p. 88.
(2) *Paroles de Philosophie positive*, p. 31.
3) *Ibid.*, p. 30, 31.

« se détourner de toute réflexion sur le premier intérêt de « l'humanité (1). »

Mais il y a plus que cela ; et par une contradiction formelle, dans laquelle vous ne pouviez pas ne pas tomber, vous avez des négations très-positives sur l'origine et la fin des choses, sur Dieu, l'âme, et l'immortalité de l'âme.

Voici un homme qui, assurément, n'est pas des nôtres, un violent ennemi du Christianisme, mais qui, du moins, croit en Dieu, M. Patrice Larroque, qui vous le dit comme nous :

« Les écrivains de l'école actuelle qui s'appelle *positiviste*, « disent *qu'ils n'affirment et ne nient rien* sur les dogmes indé- « montrables et sans objets, sur de pures chimères, et qu'ils « ne leur font *même pas l'honneur de s'en occuper*. Parler en « ces termes de Dieu, de l'âme humaine et de ses destinées, ce « ne serait pas seulement ne pas s'en occuper, ce serait évidem- « ment en nier la réalité de la façon la plus expresse (2). »

Et, en effet, quand les positivistes disent :

« Les sciences se montrent de plus en plus *contradictoires* « et *incompatibles* aux conceptions du *surnaturalisme* » (3) ; c'est-à-dire à l'idée de Dieu. « Les sciences ont défait toute « théologie » et toute métaphysique : n'est-ce pas là une négation formelle de Dieu (4) ?

Quand je dis : cet homme est mort, j'affirme bien qu'il n'est plus vivant. Vous affirmez les sciences, et vous ajoutez : la science est *contradictoire* et *incompatible* avec l'idée de Dieu. Vous niez donc positivement l'idée de Dieu.

(1) *Philosophie religieuse*, p. 101.

(2) *La libre conscience*, octobre 1866.

(3) *Conservation*, etc., p. 297.

(4) Et encore : « La philosophie positive met hors la cause *les théologies* « qui supposent une action surnaturelle, » c'est-à-dire un Dieu, — » et *les* « *métaphysiques*, » c'est-à-dire la philosophie spiritualiste qui aboutit à la même conclusion. — « L'esprit positif a successivement fermé toutes les issues « à l'esprit théologique et métaphysique. » (*Ibid.*, p. 61.)

« Le régime théologique qui fut le régime initial de l'humanité touche à sa « fin. » (*Ibid.*, p. 184.)

« La société passe, pour ses dogmes, ses mœurs et ses institutions, sous

Quand vous dites encore : « les êtres théologiques, *tenus*, « est vrai *pour réels*, par le fait *n'ont d'existence que dans* « *l'esprit* ; » « les *idéalisations* théologiques ne furent ja- « mais que *fictives* (1) ; »

Que faites-vous, dans tous ces textes et dans mille autres, que nier Dieu, aussi positivement qu'on le peut faire : n'est-ce pas là une doctrine, et très-formelle, sur l'origine et la fin des choses?

Ne recourez donc plus à ce vain subterfuge qui ne peut en imposer à personne. Ne dites plus : la philosophie positive ne nie rien et n'affirme rien sur Dieu, l'âme et la vie future.

Ne dites plus : « Nous permettons de croire là-dessus ce « qu'on voudra. » Et comment feriez-vous pour le défendre? Mais il s'agit de ce que la logique de votre doctrine permet. Or, si vous dites vrai, elle défend absolument de croire à Dieu.

Dites, comme ce jeune homme au congrès de Liége : « l'athéisme est une affirmation. » Dites, comme cet auteur dont vous recommandez le livre, que l'idée de Dieu est *anarchique;* et comme cet autre, *qu'il faut lui porter les derniers coups*. En un mot, déclarez-vous ce que vous êtes, des athées, et sur votre drapeau inscrivez le vrai nom de votre doctrine, l'athéisme.

2° *Le panthéisme.*

La seconde école d'athéisme, le panthéisme, ne proscrit pas le nom, mais elle nie absolument le dogme de Dieu. « Dieu, « providence, âme, immortalité, autant de bons vieux mots, « dit-il, un peu lourds peut-être, que la philosophie inter- « prétera dans des sens de plus en plus raffinés (2). »

« les lois de l'immanence (*Paroles de Philosophie positive*, p. 34); » l'immanence, c'est-à-dire de la doctrine qui explique le monde sans Dieu; l'athéisme.

(1) *Conservation*, *Révolution*, *Positivisme*, p. XXVIII, 286.

(2) M. Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 419.

Or, cette interprétation raffinée, c'est que Dieu n'est pas ; c'est que le Dieu vivant, personnel, distinct des choses, créateur de l'homme et du monde, le Dieu que l'humanité adore, ce Dieu n'existe pas.

Nulle ambiguité de parole, nulle explication sophistique, ne sont capables d'ôter leur signification à des textes tels que ceux-ci :

« Les sciences supposent qu'IL N'Y A PAS d'*être libre*, ***supé-***
« ***rieur à l'homme***, auquel on puisse attribuer une part appré-
« ciable dans la ***conduite morale*** pas plus que dans la ***conduite***
« ***matérielle*** de l'univers (1). »

M. Renan a écrit ailleurs : « Pour moi, je pense qu'*il n'est*
« *pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle de*
« *l'homme*... (2). »

Là-dessus un journaliste, M. Guéroult, qui devient de jour en jour moins suspect, posa à M. Renan, avec bon sens et précision, l'objection suivante :

« Cher Monsieur... il faut bien appeler les choses par leur
« nom. S'il n'y a pas d'être libre supérieur à l'homme, IL N'Y A
« PAS DE DIEU, IL N'Y EN A PAS D'AUTRE QUE L'HOMME (3). »

M. Renan osa dire dans sa réponse à M. Guéroult :

« Toutes les difficultés que le DÉISME VULGAIRE attribue à
« Dieu N'ONT JAMAIS EXISTÉ sans un cerveau. *Il n'y a jamais*
« *eu de prévoyance, de perception des objets extérieurs*, DE
« CONSCIENCE ENFIN, SANS UN SYSTÈME NERVEUX (4). »

Alors, de deux choses l'une : ou Dieu n'est pas, ou c'est un Dieu matériel, ou, à tout le moins, uni à la matière ; à moins que ces messieurs n'admettent un Dieu sans *prévoyance, ni perception, ni conscience de lui-même.*

Il y a si bien l'athéisme dans ces paroles, que je les retrouve presque identiquement dans un poëme franchement athée et

(1) M. Renan, *Explications à mes collègues*, p. 24.
(2) *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860, p. 374.
(3) *Opinion nationale*, 23 août 1862.
(4) *Opinion nationale*, 4 sept. 1862.

matérialiste, dont je reparlerai tout à l'heure, et qui dit exactement comme M. Renan:

Sans forme extérieure
Point de volonté libre, et sans corps point d'esprit.

Et, en effet, le Dieu, dont le panthéisme consent encore à prononcer le nom par égard pour « les simples, » ne mérite en aucune façon ce nom auguste; car ce n'est pas le Dieu vivant, le Dieu créateur : l'homme et le monde n'ont pas été faits par lui : ils se sont faits d'eux-mêmes.

Ce Dieu du panthéisme n'existe pas en dehors de l'homme et du monde ; il n'en est pas distinct.

En dehors de l'humanité, il n'est qu'une abstraction ; il n'a de réalité que dans le monde et l'humanité.

Qu'est-ce donc que ce Dieu? C'est tout ce qu'on voudra ; tout ce qui est : la pierre et la plante, l'animal et l'homme, vous, moi, le monde entier; TOUT, tout et rien!

Ce Dieu n'est pas créateur : « Un certain jour, en vertu des « lois naturelles qui jusque-là avaient présidé au développe- « ment des choses, sans intervention extérieure, l'être pensant « est apparu (1). » — Comme un champignon!

Et comment ce Dieu serait-il créateur, puisque « la vie a « son point de départ » non pas en lui, mais « dans la force « et le mouvement, *et sa dernière résultante dans l'huma- « nité* (2). »

Dieu n'a donc pas fait l'homme, l'homme n'est pas le fils de Dieu. C'est un animal comme un autre; l'origine de l'homme, c'est simplement : ce *phénomène étrange* en vertu duquel une « espèce animale (l'humanité) prit sur les autres une supério- « rité décisive (3). » Ainsi l'humanité n'est qu'une espèce animale, qui, par un *phénomène étrange*, sans que Dieu y soit

(1) *Études d'histoires religieuses*, p. 217.
(2) *Ibid.*
(3) *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1863.

pour rien, prit sur les autres espèces animales une supériorité décisive! L'homme n'est qu'un animal perfectionné.

Et, en effet, je viens de lire dans une revue, fondée il y a un mois à peine, sous ce titre : *la libre Pensée*, que l'homme n'est qu'un *singe perfectionné;* et que « l'explication » qui nous donne cette noble origine, est « *la plus simple*, celle qui « est appuyée par le plus grand nombre d'observations (1). »

Et le poëte matérialiste et athée, dont je rapprochais tout à l'heure les vers de la prose de M. Renan, dit dans la même revue :

Si les bêtes parlaient, l'homme aurait des égaux.

Selon ces messieurs : l'*être vivant* est le terme ultime de « *l'évolution des éléments matériels*... un agrégat de fibres et « de cellules absorbant et sécrétant, c'est-à-dire vivant (2). » Voilà l'homme : de Dieu, Père de l'homme, d'âme immortelle, il n'en est plus question.

Et il est bien clair que le Dieu qu'a toujours adoré l'humanité, ne pouvant être *un agrégat de fibres absorbant et sécrétant, c'est-à-dire vivant*, ce Dieu ne vit pas !

De même que le Dieu du panthéisme n'a pas créé le monde, il ne le gouverne pas.

« Aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche de « l'humanité. Cette marche est la *résultante immédiate* de la « liberté qui est dans l'homme ET DE LA FATALITÉ *qui est* « *dans la nature* (3). » Ainsi point de Providence. Voilà Dieu réduit, comme disent les positivistes, « à la nullité, et à un « office purement nominal et surérogatoire ; à n'être plus « qu'une hypothèse inutile (4). »

Et c'est dans ce sens que M. Renan disait :

(1) *La libre Pensée*, 1 novembre 1866.
(2) *La libre Pensée*, 21 octobre 1868.
(3) *Opinion nationale*, 4 septembre 1862.
(4) *Conservation*, *Révolution*, *Positivisme*, p. 297, 298.

« Les sciences supposent qu'il n'y a pas d'être libre, supé-
« rieur à l'homme, auquel on puisse attribuer une part appré-
« ciable dans la conduite morale pas plus que dans la conduite
« matérielle de l'univers (1). »

Ce Dieu des panthéistes, qui n'a pas fait l'homme ni le monde, qui par conséquent ne les gouverne pas, que dis-je? qui ne perçoit pas, qui ne prévoit pas, *n'ayant pas de système nerveux*, qui même ne vit pas, puisque la dernière résultante de la vie, c'est l'humanité, et puisque d'ailleurs l'*être vivant n'est qu'un agrégat de fibres et de cellules, absorbant et sécrétant*, ce Dieu-là, s'il est quelque chose, n'est pas distinct des choses : si vous le distinguez des choses, c'est une pure abstraction ; il n'est pas.

Qu'est-ce donc alors que Dieu, puisque le panthéisme parle de Dieu ? « C'est la catégorie de l'idéal (2). »

Ne dites pas qu'il est parfait ; le panthéisme vous répond :
« La perfection absolue, à serrer rigoureusement les choses,
« serait le néant (3). »

Ne dites pas qu'il est infini ; le panthéisme vous répond :
« L'infini n'existe que quand il revêt une forme finie (4). »

« Qui sait si l'infini réel est aussi vaste qu'on le suppose (5)? »

Ne dites pas que ce Dieu existe en dehors de l'humanité, le panthéisme vous répond qu'il n'a de réalité que dans l'humanité : « L'absolu de la justice et de la raison, envisagé hors de
« l'humanité, n'est qu'une abstraction ; envisagé dans l'huma-
« nité, il est une réalité (6). »

Il vous dit encore :

(1) M. Renan, *Explication à mes collègues*, p. 24.

(2) C'est « *le résumé* transcendant de *nos besoins supra-sensibles*, la *caté-*
« *gorie de l'idéal*, c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal,
« comme l'espace et le temps sont les catégories des corps, c'est-à-dire les
« formes sous lesquelles nous concevons les corps. » (M. Renan, *Liberté de penser*, t. VI, p. 348.

(3) M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1860.

(4) Le même, *ibid.*, 15 janvier 1860, p. 384.

(5) Le même, *ibid*, p. 384.

(6) *Ibid*, p. 385.

« Philosopher, » ce n'est pas connaître Dieu : « c'est con-
« naître l'univers. L'univers se compose de deux mondes, le
« monde physique et le monde moral, la nature et l'humanité.
« L'étude de la nature et de l'humanité est donc TOUTE la phi-
« losophie. » Et Dieu n'entre pour rien dans ce cadre (1).

Ne dites pas que ce Dieu *est;* le panthéisme vous répond qu'il n'est pas, qu'il se fait tous les jours, QU'IL DEVIENT, qu'il n'est que l'*universel devenir :*

« La vraie théologie, » ce n'est pas la science de Dieu;
« c'est la science de la nature et de l'humanité, la science de
« l'*universel devenir* (2). »

Cette idée d'un Dieu *qui devient*, *qui se fait tous* les jours, qui n'est que l'*universel devenir*, est fondamentale dans le panthéisme, et décisive sur le point qui nous occupe, à savoir, que le panthéisme n'est qu'une forme de l'athéisme. Cette idée, M. Renan la développe dans une page prodigieuse, où il expose ceci : que c'est la science qui un jour *complétera* Dieu. « *Dieu*
« *alors sera complet.* » Il ne l'est pas encore aujourd'hui !
« Dieu alors sera complet, si l'on fait du mot Dieu le synonyme
« de la totale existence ; » comme le fait effectivement M. Renan.
« En ce sens, DIEU SERA, PLUTÔT QU'IL N'EST. Il est *in fieri*,
« il est EN VOIE DE SE FAIRE. » Ce qui n'empêche pas M. Renan de dire que Dieu « envisagé d'une autre sorte, » comme « le lieu de l'idéal, » est « sans progrès, ni devenir (3) ! »

Jamais le mot de saint Paul sur ces pauvres esprits fut-il plus vrai : « *Evanuerunt in cogitationibus suis :* ils se sont évanouis dans leurs pensées. »

Qu'est-ce donc enfin que cet étrange Dieu du panthéisme, qui n'est pas, qui devient, qui se fait ; qui n'est que relatif et n'a rien d'absolu, rien d'infini, ni de parfait ; qui n'est qu'une forme de nos conceptions, qui n'a rien de réel en dehors de l'humanité, qui n'est pas distinct des choses ; qu'est-ce que ce ieu ? Nous l'avons dit : C'est le *grand tout*, la substance des

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1860, p. 378.
(2) M. Renan, *ibid*, p. 385.
(3) *Revue des Deux-Mondes*, 1863, t. XLI. pp. 772-73.

choses, mais nullement distinct des choses, inséparable de l'humanité et de la nature, si inséparable que, la nature et l'humanité n'étant pas, ce Dieu ne serait pas.

« En dehors de la nature et de l'homme, y a-t-il donc quelque « chose, me demandez-vous? Il y a... » Que va-t-il répondre ? Dieu? Non : « Il y a TOUT. La nature n'est qu'une apparence, « l'homme n'est qu'un phénomène (1). »

C'est crûment la formule matérialiste et athée que nous verrons tout à l'heure : « Il n'y a qu'un être unique, indivisible, « dont tous les êtres sont membres. »

Voilà ce que c'est que le panthéisme. Le panthéisme au fond n'est donc qu'une nuance de l'athéisme. « Ce n'est pas là, écri- « vait Fénelon, une secte de philosophes, mais de menteurs. » Je me bornerai à dire : c'est l'athéisme, moins la franchise.

C'est, du reste, ce que ne craignent pas de dire, plus francs que leur maître, les disciples de l'écrivain panthéiste :

La *libre Pensée* se moque, et justement,

De ce tendre esprit fort, qui par de faux liens,
Aux erreurs qu'il détruit obstinément s'attache,
Et substitue à Dieu le sentiment divin (2).

Et la *Revue du Progrès* reprochait durement à M. Renan de « reculer devant les qualificatious d'athée et de matérialiste, » et de « vouloir à tout prix les *éluder* par des *phrases évasives*, « par des *contradictions*, qui lui font des ennemis parmi les « libres penseurs (3). »

Si donc le panthéisme avait de la sincérité, il se dirait matérialiste et athée, puisqu'il l'est.

3° *Le Matérialisme.*

Le troisième grand foyer d'athéisme, c'est l'école qui s'ap-

(1) M. Renan, *Opinion Nationale*, 4 septembre 1862.
(2) *Libre Pensée*, 4 novembre 1866, p. 23.
(3) Décembre 1863, p. 288.

pelle franchement matérialiste, et qui préfère ce nom à celui de positiviste, comme plus clair et plus juste :

« Nous ne sommes pas positivistes, dans la complète accep-« tion de ce mot. Mais cette qualification ne saurait nous déplaire.

« Positivisme, matérialisme, sont deux formes de la vraie « méthode scientifique... Nous préférons la dénomination de « matérialistes à celle de positivistes, qui ne correspond qu'à « un système et à une époque (1). »

« Il ne faut pas, dit de son côté l'auteur de l'*Etude de philo-« sophie positive*, citée par nous plus haut, que l'on s'effa-« rouche si, dès le début, nous nous déclarons *franchement* « *matérialiste* (2). »

Et en effet, le même écrivain formule un peu plus loin son matérialisme en ces termes : « *Il n'y a de réel que les corps* (3). »

Au reste, les rapports les plus intimes existent entre ces deux écoles et l'école du panthéisme : les négations sont au fond absolument les mêmes, quant au Dieu distinct du monde, nous l'avons vu ; et quant à l'âme et à l'immortalité de l'âme, nous allons le voir.

Le matérialisme, comme le positivisme dont il n'est qu'une nuance, et comme le panthéisme, nie Dieu, le Dieu personnel, le Dieu créateur, le Dieu providence. Il traite Dieu d'hypothèse, — d'hypothèse impliquant contradiction, puisque, selon le matérialisme, il ne peut y avoir de substances immatérielles ; et il explique l'homme et le monde sans Dieu, par le développement nécessaire et fatal des lois naturelles, par la vertu des propriétés élémentaires des choses : il n'existe dans ce système qu'un être unique, dont chaque chose est une partie, et cet être unique, c'est le monde, l'univers, « la matière éter-« nelle et sans cause (4). »

La philosophie doit renoncer absolument à chercher une

(1) La *Revue encyclopédique* citée par la *libre Pensée*, 11 novembre.
(2) p. 25.
(3) P. 123.
(4) *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 17f.

autre explication à l'existence du monde et de l'homme que le monde et l'homme lui-même :

« La cause ne diffère pas de l'effet, dit M. Taine; les puis-
« sances génératrices ne sont que les propriétés élémentaires
« des choses; la force active par laquelle nous figurons la na-
« ture, n'est que la nécessité logique... Par là nous tenons
« la puissante formule qui, établissant la liaison invincible et
« la *production spontanée* des êtres, pose dans la nature le
« ressort de la nature (1)... Et par cette hiérarchie de néces-
« sités, le monde forme *un être unique, indivisible, dont tous*
« *les êtres sont membres*... Au suprême sommet des choses...
« se prononce l'axiome éternel, et le retentissement prolongé
« de cette formule créatrice compose par ses ondulations iné-
« puisables l'immensité de l'univers (2). »

Sans discuter ce passage absolument dénué de sens, il faut bien dire au moins que, s'il n'existe qu'*un être unique, indivisible, dont tous les êtres sont membres*, il est clair qu'il n'y a pas de Dieu, de Dieu distinct du monde, personnel, créateur.

Tous ces messieurs ont représenté ce qu'ils appellent le *régime théologique*, c'est-à-dire la croyance en Dieu, comme l'état initial, comme l'enfance de l'humanité, et le régime où l'on ne croit plus en Dieu, comme l'âge adulte de l'humanité : *La libre Pensée*, cette jeune revue qui s'avoue si franchement matérialiste, dit de même :

« Partout l'humanité a rêvé avant de penser. Après tout,
« mieux vaut encore créer DES CHIMÈRES que de ne rien créer.

« Mais aujourd'hui la science a grandi. Déjà nombre d'esprits
« hardis ont répudié à toujours vos entités métaphysiques (le
« Dieu de Platon, le nôtre). Dépouillant *la réalité* DES ORI-
« PEAUX qui la cachent à vos yeux, ils acceptent hardiment
« l'existence telle qu'elle est... sans regretter *un passé divin qui*
« *n'exista jamais*, sans aspirer à un futur océan de félicités.
« Ils se considèrent simplement comme les moins imparfaits
« *des êtres organisés*. »

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1861.
(2) M. Taine, *Philosophes français*, p. 304.

Voilà donc Dieu, l'âme, l'immortalité de l'âme, traités d'*oripeaux* vieillis et usés. L'article se termine par ces paroles : « O entités méthaphysiques, bulles de savon diaprées, dont « s'amuse *un moment* l'intelligence humaine dans son enfance, « et que plus tard elle s'étonne d'avoir aimées (1) ! »

Le troisième numéro de cette Revue chante la ruine, dans les esprits contemporains, de la croyance à Dieu et à l'âme, toujours, bien entendu, sous le nom d'hypothèses métaphysiques : « C'est pour le penseur un bien intéressant et encourageant spectacle, que de voir incessamment, à chaque jour, à « chaque heure, grandir et monter le flot scientifique, décroî« tre et s'évanouir les *hypothèses métaphysiques* (2). »

Suit un poëme, intitulé, comme celui de Lucrèce, *de Naturârerum.* Le poëte de l'ancien athéisme y est célébré pompeusement :

Moi... j'évoquerai Lucrèce...
Dégageons l'horizon, dissipons les chimères... (3).

Et l'athée moderne bafoue, comme de raison, jusqu'au déisme de Rousseau et de Robespierre :

O vicaire onctueux, bon savoyard Rousseau,
Qui toi-même instruisis Robespierre au berceau
A cueillir des bouquets POUR UN ÊTRE SUPRÊME (4).

Il se moque aussi du panthéisme onctueux de M. Renan, lequel, après avoir supprimé Dieu, chante au *divin* des hymnes mystiques.

Toute idée de Dieu étant ainsi résolûment répudiée, vient alors, exposée sans détours et sans voiles, la doctrine de l'athéisme et du matérialisme :

TOUT est MATIÈRE, force, organisme, action.

(1) *La libre pensée*, 21 octobre 1866, p. 4.
(2) *La libre pensée*, 4 novembre 1866, p. 19.
(3) *Ibid.*, p. 23.
Ibid.

Et la matière et la force, que sont-elles?

> L'une et l'autre est sans fin et sans commencement,...
> Vous êtes votre cause. AUCUN DIEU NE VOUS FIT.
> Votre coexistence à l'univers suffit.

Plus loin l'auteur salue le soleil comme

> Le créateur de notre humble univers,

Qui

> Du limon nourricier FIT JAILLIR NOS ANCÊTRES.

Et, immédiatement après ces vers, vient un article sous le titre : l'*Homme, singe perfectionné.* L'auteur de l'article déclare, comme nous l'avons dit, que l'explication qui fait de l'homme un singe perfectionné est « la plus simple, celle qui « est appuyée par le plus grand nombre d'observations. »

L'*Opinon nationale* et le *Siècle* ont naturellement souhaité la bienvenue à leurs nouveaux confrères de *la libre Pensée.* Voici dans quels termes s'exprime le *Siècle :*

« Nous recevons le premier numéro d'un journal hebdoma-« daire sous ce titre : *La Libre Pensée.* Nous souhaitons la « bienvenue à ce nouvel organe DE DOCTRINES QUI NOUS SONT « CHÈRES (1). »

Et je lisais ce matin même dans l'*Avenir national* (2) :

L'opinion de M. Vogt, « que nous pourrions bien n'être « que le fruit de modifications successives opérées sur des « ancêtres beaucoup moins parfaits que nous, et MÊME VOISINS « DES GRANDS SINGES, cette opinion *gagne tous les jours son* « *terrain.* » L'auteur de l'article ajoutait que « nos cher-« cheurs sont en chasse, nos paléontologistes furètent, » pour « trouver l'HOMME SIMIEN ; » l'animal qui, selon eux, a dû opérer la transition entre le singe et l'homme (3).

(1) Le *Siècle*, cité par la *Revue matérialiste et athée.*
(2) 27 novembre 1866.
(3) *Ibid.*

La *Revue du Progrès* avait précédé la *Libre Pensée* dans cette voie de la franche négation de Dieu, au nom du matérialisme. C'est ce qu'on rencontre à chaque page de cette revue.

Nous avons vu déjà comment elle malmenait sur ce point ce qui lui semble l'hypocrisie du panthéisme.

Ailleurs, nous lisons des phrases comme celle-ci : « Dans « l'éternelle immensité de la nature, il n'y a pas un seul « atome d'espace qui soit vide de matière. *La matière rem-* « *plit l'infini.* Dans cette plénitude, où y aurait-il place pour « l'immatérialité des âmes ? » à plus forte raison pour l'immatérialité de Dieu (1).

Rien sans doute n'est plus contradictoire dans les termes que de réclamer un espace matériel pour des êtres immatériels par définition : mais telle est la force philosophique de ces messieurs.

Ailleurs, je lis :

« Il y a plus de soixante ans qu'il ne devrait plus être ques- « tion de toutes ces *entités de raison* qui constituent la philo- « sophie scholastique, et de tous ces mythes sacrés qui peuplent « les cerveaux de nos femmes et de nos enfants (2), » *Entités de raison*, c'est-à-dire dans le langage dédaigneux de ces étranges philosophes, Dieu et l'âme humaine.

Voilà donc Dieu absolument supprimé par le matérialisme, comme par le positivisme et par le panthéisme.

D'autres matérialistes s'expriment ainsi :

« Le mot matérialisme implique l'*exclusion du divin ;* et « *c'est pourquoi* nous y tenons, n'en voyant pas de meilleur. »

« *Dieu, banni du domaine de la science, s'est réfugié dans la* « *métaphysique.* Des hommes *qui se disent philosophes* ont « conservé *cette hypothèse !...* L'idée de Dieu sera déjà bien « ébranlée... *il faut encore lui porter les derniers coups*, « en montrant *combien peu* CETTE VIEILLE HYPOTHÈSE est en « harmonie avec *la science moderne* (3). »

(1) Juin 1863, p. 296.
(2) Décembre 1863, p. 231.
(3) M. Naquet, *de la Méthode*, p. 52.

Tous ces textes sont d'hier.

Ces doctrines qui chassent Dieu de la nature le chassent aussi de l'histoire. Car évidemment, il ne peut pas plus gouverner l'homme que la nature. Que sera donc l'histoire? Le matérialisme, parlant clair, dit que l'histoire n'est au fond que *de la mécanique*. Et cette philosophie athée de l'histoire est aussi celle du positivisme et du panthéisme : Je rapproche les écoles, et les formules de ces messieurs, pour montrer l'identité foncière des doctrines.

Le Matérialisme.—« Dans les grands courants historiques... « il n'y a, *comme partout, que* DES PROBLÈMES DE MÉCANIQUE (1). »

Et « lorsque nous avons considéré la race, le milieu, le mo- « ment, c'est-à-dire le *ressort* du dedans, la *pression* du dehors, « et l'*impulsion* déjà acquise, nous avons épuisé non-seulement « *toutes les causes réelles*, mais encore *toutes les causes possi-* « *bles* du mouvement (2). »

Ainsi, nulle intervention providentielle possible dans l'histoire : l'histoire se réduit à des *problèmes de mécanique.*

Le Positivisme. — « Rien dans le monde ne pouvant être « effectivement soustrait à la *chaîne* des lois universelles, l'his- « toire n'est qu'un cas particulier, bien que le plus complexe « de ce vaste enchaînement.....

« Il faut admettre sans restriction que l'évolution graduelle « du genre humain... est un phénomène naturel et aussi sou- « mis à ses lois propres que l'est l'*évolution du chêne* depuis « le gland jusqu'au moment où il couvre le sol environnant de « son vaste ombrage (3).

« L'histoire est un ensemble de faits qui se succèdent dans « *un ordre nécessaire*, par *enchaînement inévitable*, par *une* « *évolution logique*, par *une genèse indispensable* (4). »

(1) M. Taine, *Histoire de la littérature anglaise, ibid.*, XXXI.

(2) *Ibid.*, XXXIII.

(3) *Nouvelle exégèse de Shakespeare*, Revue des Deux-Mondes, 15 novembre 1860.

(4) M. le docteur Bourdet, p. 199 et 200.

Encore la mécanique du matérialisme.

Le Panthéisme. — « Le problème de la cause suprême se « résout en poèmes, non en lois ; ou, s'il faut parler ici de lois, « ce sont celles de la physique, de l'astronomie, de l'*histoire*, « qui SEULES sont *les lois de l'être*, et ont *une pleine réalité.* » « Tout ce qui s'est passé dans le *monde des phénomènes* a été « le développement régulier *des lois de l'être*, qui ne consti- « tuent qu'un *seul ordre de gouvernement qui est la nature*(1). »

Toujours la mécanique du matérialisme, et l'histoire athée.

Les rapports ne sont pas moins évidents, et cela devait être, entre les doctrines de ces trois écoles, sur la nature même de l'homme et sur la fin des choses, sur l'âme et l'immortalité de l'âme.

Ecoutons encore les chefs, nous verrons ensuite comment les disciples comprennent et répètent les choses :

Je commence par le *Dictionnaire des sciences médicales*, ce manuel classique des jeunes étudiants en médecine, et je choisis quelques définitions entre mille. Il est indispensable de les mettre de nouveau sous les yeux du public :

« Il faut réserver le nom d'âme à l'ensemble des facultés *du* « *système nerveux central*, en sa totalité.

« Le mot d'âme exprime, considéré anatomiquement, l'*en-* « *semble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière*, et « considéré physiologiquement, l'ensemble des fonctions de la « *sensibilité encéphalique*...

« La pensée est inhérente *à la substance cérébrale* tant que « celle-ci se nourrit, *comme la contractilité aux muscles, l'é-* « *lasticité aux cartilages, et aux ligaments jaunes.*

« La *supposition* d'esprits, dans les doctrines spiritualistes, « c'est-à-dire d'*êtres immatériels*, liés ou non liés à la ma- « tière (Dieu et l'âme), est *une hypothèse*, dont l'office com- « mence à être pleinement rempli par la conception positive « du monde et de l'homme (2). »

(1) M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1860. — *Liberté de penser*, t. III, p. 465.

(2) *Dictionnaire des sciences médicales*, articles *Ame*, *Esprit*, *Idée*, *Vie*.

L'auteur de ces définitions matérialistes les répétait toutes équivalemment, quand il disait, il y a peu de jours, dans cette préface mise par lui en tête de l'*Étude de Philosophie positive* si franchement athée et matérialiste : « L'âme est l'ensemble « des fonctions morales et intellectuelles dévolues au cerveau. » (p. XIX.)

« L'âme est une fonction du système nerveux... » (p. XX.)

C'est-à-dire, selon la remarque de la *Revue médicale* (1), « que le mot *âme*, dans la définition positiviste et matérialiste, « signifie tout juste qu'il n'y a plus d'âme dans l'homme, plus « d'âme du tout.

« Une idée est le produit d'une combinaison analogue à « celle de l'acide formique; la pensée dépend du phosphore « contenu dans la substance cérébrale; la vertu, le dévoûment et « le courage, sont des courants d'électricité organiques, etc. » Voilà, selon la *Revue médicale*, le dernier fond de la doctrine (2). Et c'est ce que M. Taine exprimait avec précision, lorsqu'il disait : « Le vice et la vertu sont des produits, comme « le sucre et le vitriol (3). »

Ce matérialisme abject, je le retrouve dans nombre d'articles les grands journaux ou des grandes revues.

Je lisais au mois d'août dernier : « *Les manifestations intel-* « *lectuelles* sont *à la substance nerveuse* ce qu'est *la pesan-* « *teur à toute matière* (4). »

« La science postérieure (à Descartes et à Leibnitz) a reconnu que, puisqu'*il n'existe aucune différence anatomique absolue entre le cerveau de l'homme et le cerveau des bêtes* et non plus aucune différence fonctionnelle absolue par rapport aux facultés, les phénomènes sont de même ordre, et « qu'une *psychologie qui nie ce fait, une philosophie qui se* « *fonde sur cette psychologie*, SONT AVORTÉES (5). »

(1) 15 février 1866, p. 134.
(2) *Ibid.*
(3) *Histoire de la littérature anglaise, introduction*, p. XV.
(4) *Philosophie positive*, 15 août 1866.
(5) *Ibid.*

Donc, chez l'homme, point d'âme, substance immatérielle distincte du corps. La matière, rien que la matière et ses opérations, ou, comme ils disent, « sa résultante. »

M. Renan va jusqu'à dire : « La matière est une condition « nécessaire de la pensée. » — Et « l'ancienne hypothèse de « deux substances pour former l'homme, » c'est-à-dire la doctrine que l'homme est un être composé d'une âme et d'un corps, ils la rejettent, et ils ne voient dans l'âme « qu'une ré- « sultante (1). »

A cet enseignement du manuel classique médical, des grands journaux et des grandes revues, ajoutons celui des grandes chaires de faculté et des livres.

Le matérialisme moderne, dit la *Revue médicale*, a dans sa méthode d'enseignement et selon le tempérament des professeurs, deux manières de procéder à l'égard de l'intelligence humaine;

« Si le professeur est très-absolu, il enseigne nettement le plus franc matérialisme, et si le professeur est prudent ou habile, il le dissimule sous des mots transparents : ce qui faisait dire à un matérialiste allemand, M. Moleschott, qui ne comprend pas les réserves de nos compatriotes : « Ou vous igno- « rez la doctrine matérialiste, ou vous n'avez point le courage « d'avouer la dernière conséquence, sans crainte comme sans « égards (2). »

Mais voici un médecin matérialiste, cité par la *Revue médicale*, et qui, lui du moins, ne dissimule rien :

« La loi de transformation universelle des diverses espèces « de mouvement nous montre ce qu'il faut penser de *la vieille* « *hypothèse de l'âme humaine* (3). »

Et je lisais ce matin encore (4) dans l'*Avenir national*, que

(1) M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, t. XIV.
(2) *Revue médicale*, février 1866.
(3) *Revue médicale*, avril 1866.
(4) 27 novembre 1866.

L'ÂME à laquelle croyait le docteur Stahl, l'âme, principe supérieur et immatériel, s'en est allée « AU GARDE-MEUBLE « DES VIEILLES IDÉES; et le méritait bien. » En effet : « C'est « vraiment bien la peine, » ajoutait le journal, avec une étonnante logique, « que toutes choses en notre corps soient ré- « glées par un principe d'essence supérieure et presque divine, « pour voir des maladies se développer, des plaies se cicatriser « de travers. »

Quant à la doctrine qui élimine l'âme, et « qui consiste à ne « voir dans les phénomènes de la vie que la mise en jeu de « forces purement naturelles, » c'est-à-dire purement physiques ou chimiques, l'*Avenir national* déclare que « ainsi pensent « aujourd'hui MM. Robin, Berthelot, Claude Bernard, et, avec « eux, *plusieurs générations de disciples.* »

On n'a pas oublié, du reste, ce professeur de médecine à la faculté de Montpellier, lequel enseignait qu'il n'y a pas de différence entre l'homme et l'animal. « L'intelligence est un phé- « nomène cérébral; la preuve, c'est qu'elle est en raison di- « recte de la masse encéphalique... On n'admet la supériorité « intellectuelle de l'homme sur l'animal, que parce que l'on « compare les extrêmes; mais en se tenant dans la moyenne on « arrive à une conclusion différente. Ainsi un *orang-outang* « est plus intelligent qu'un naturel du Van-Diemen (1). »

Le *Dictionnaire des Sciences médicales* est absolument du même avis :

« La raison n'est pas l'apanage exclusif de l'homme... Les « animaux mammifères ont un cerveau fondamentalement dis- « posé comme celui de l'homme, » et il y a « *passage* entre les « deux raisons : » *la raison humaine* et *la raison animale.* (*Art. Raison*) (2).

(1) *La Gazette du Midi, citée par l'Union.*

(2) Et encore : « La *sociabilité* est un résultat de l'organisation... de telles et « telles ESPÈCES D'ANIMAUX, DE L'HOMME EN PARTICULIER, selon le degré et le « développement de *leurs instincts altruistes.* » (*Art. Sociabilité.*)

Et même :

« Beaucoup d'animaux nous surpassent en énergie, en circonspection, en « persévérance, et peut-être même par l'ensemble de ces qualités. »

En conséquence de ces belles découvertes de la science, voici comment l'homme est défini — comme s'il n'y avait en lui que l'animalité pure — « L'homme est un ANIMAL MAMMIFÈRE, de « l'ordre des primates (classe de singes), famille des bimanes, « caractérisé taxinomiquement par une peau à duvet ou à poils « rares, etc. (1). »

Laissons parler maintenant les disciples et les victimes de cet enseignement.

La *Libre Pensée* « répudie hautement TOUTE HYPOTHÈSE « admettant une *espèce d'âme ;* » elle se moque du divin Platon qui, avec son idée de Dieu et de l'âme, « a égaré l'humanité « par de grands mots et de creuses rêveries. »

« *Il n'y a*, dit-elle nettement, *qu'une matière toujours on-« doyante ;* » et elle définit l'être vivant, l'homme par conséquent : « Un agrégat de fibres et de cellules *absorbant et sé-« crétant, c'est-à-dire vivant* (2). »

La *Revue du Progrès* ne voilait pas davantage son matérialisme, et ce qu'il y a de remarquable ici, c'est la docilité d'écho de ces pauvres disciples du matérialisme : ils ne se donnent pas la peine de changer les paroles des maîtres, ils les répètent mot à mot.

« Il est sûr que les animaux peuvent être comparés à l'homme « sous le rapport intellectuel, disait la *Revue du Progrès*. Cer-« tains singes sont même plus intelligents que certains hommes; « l'ORANG-OUTANG par exemple a l'entendement plus déve-« loppé qu'un naturel de Van-Diémen. »

On le voit, c'est mot à mot la leçon apprise à la Faculté de médecine de Montpellier.

M. Renan a écrit cette phrase : « Ce n'est pas d'un raison-« nement, mais de l'ensemble des sciences que sort ce grand « résultat, il n'y a pas de surnaturel. » (C'est-à-dire d'être au-dessus de la nature, de Dieu par conséquent.)

La *Revue du Progrès* répète pour son compte la même phrase : « Ce n'est pas d'un raisonnement particulier, ni d'une

(1) *Dictionnaire des sciences médicales*, art. Homme.

(2) *La libre Pensée*, 21 octobre 1866.

« exposition limitée, mais bien de tout l'ensemble des sciences « naturelles que ressort ce grand résultat : l'AME EST UNE « CHIMÈRE ET SON IMMORTALITÉ UN NON-SENS (1). »

On le voit, ils ne peuvent répéter plus docilement la leçon apprise.

Ils continuent :

« L'HOMME EST UN ANIMAL *ne différant pas* ESSENTIELLE- « MENT *des autres.* » Même quand il est, selon l'expression de M. le docteur Bourdet : « un animal adorateur. »

« Tout esprit sérieux qui voudra réfléchir comprendra que « l'existence d'*une entité immatérielle, distincte du corps, est* « *une pure fiction*, c'est-à-dire se convaincra qu'*il n'y a pas* « *d'âme.*

« C'est un matérialisme qui dépasse toute attente, va répéter « en soupirant Mgr l'Évêque d'Orléans.

« Soit, mais ce n'en est pas moins un résultat incontestable, « si incontestable que quiconque voudrait le récuser *ferait* « *preuve* D'UNE ABERRATION D'ESPRIT SANS NOM. (2)

Il faut voir après tout cela avec quel dédain les doctrines spiritualistes de l'Université, sont traitées par ces messieurs :

Je lis dans l'*Etude de philosophie positive :* « La *douane* « *universitaire, digne héritière présomptive du jésuitisme...*, a, « par sa psychologie, énervé, efféminé et étiolé les intelligences « françaises, en se substituant jésuitiquement à la mâle philo- « sophie des Tracy et des Cabanis ; elle a organisé UNE VÉRI- « TABLE PROSTITUTION INTELLECTUELLE..., (3).

« L'éclectisme es tune décrépitude... il a abouti à MM. Victor « Cousin et Jules Simon. »

Nous verrons de plus, quand nous parlerons du péril social, quel sort cette école réserve à l'Université.

Telles sont les négations de Dieu, de l'âme, de la vie future,

(1) *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 161, Janvier 1864.
(2) *Ibid.*, novembre 1863.
(3) *Etude de philosophie positive.*

que ces messieurs appellent : « La foi nouvelle, qui doit régé-
« nérer le monde (1). »

Comment supporter après cela la sophistique de M. Renan, osant dire : « Le matérialisme est un non-sens. L'athéisme est « une erreur de grammaire. Le matérialiste voit l'esprit à sa « manière. L'athée est un esprit timide qui recule devant les « formules élevées. (2) »

Non : si comme le disent les francs matérialistes, » il n'y a « pas d'âme ; » ou si, comme l'affirment les matérialistes recouverts de panthéisme, « l'âme n'est qu'une résultante de l'orga- « nisme, » par une conséquence nécessaire, l'âme périt avec l'organisme.

La *Revue du Progrès* le dit nettement : « L'âme étant re- « connue fictive, l'immortalité de l'âme doit l'être du même « coup (3). »

Il est donc clair que, quand matérialistes, positivistes, panthéistes, parlent de l'immortalité de l'âme, cela doit s'entendre non de l'immortalité de la personne humaine, mais simplement, selon les paroles de M. Renan, d'une immortalité idéale de l'homme dans ses œuvres, et dans le souvenir de ses semblables.

« Le sage sera immortel, *car ses œuvres* vivront... Les œu- « vres échappent seules à la caducité universelle... L'homme « méchant, sot ou frivole, mourra *tout entier*. » — « Je ne « vois pas de raison pour qu'un papou soit immortel (4). »

Et si cette doctrine paraît désolante, écoutez la réponse : « A cela, disent les positivistes, nul remède (5). »

« Ceux-là, reprennent les panthéistes, ceux-là seuls arrivent « à trouver le secret de la vie, qui savent étouffer leur tris- « tesse intérieure, et se passer d'espérances (6). » Et encore

(1) *Revue du progrès*, novembre 1863, p. 159.
(2) *Revue des Deux-Mondes*.
(3) *Revue du Progrès*, novembre 1863, 169.
(4) *Préface de Job*, p. xci. — *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860.
(5) *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 303.
(6) M. Renan, *le livre de Job*, p. LXXXVI.

« Si la vérité est triste, nous aurons pour consolation de l'avoir « trouvée selon les règles (1). »

Et les matérialistes : « Sans doute la vie future est une es- « pérance qui console l'humanité depuis des siècles, un dogme « enseigné par beaucoup de religions, et cru par un nombre « immense d'individus. Mais tout cela nous importe peu, à « *nous Philosophes* (2). »

J'ai entendu dire que la préface de la *Vie de Jésus* commençant par ces mots : « Te souviens-tu du sein de Dieu où tu reposes, » etc., avait fait pleurer plus d'une femme sensible. Mais comment, en lisant le livre, n'ont-elles pas vu à quel degré le romancier panthéiste, par ces phrases sentimentales et autres, se moque d'elles et de tout le monde? Car enfin si, parvenues à la page où l'auteur dit : « Qui sait si le dernier terme du pro- « grès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la con- « science absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil « de tout ce qui a vécu (3) ? » elles avaient compris la théorie enveloppée dans ces paroles, à coup sûr elles auraient vu que cette préface n'est autre chose qu'une moquerie. Si en effet la conscience de l'individu ne doit se réveiller, supposé qu'elle se réveille, que dans des millions de siècles, lorsque la conscience absolue de l'univers se réveillera elle-même, la conscience de l'individu mort et celle de l'univers dorment donc jusque-là : comment alors un individu mort peut-il aujourd'hui se souvenir, et se souvenir au sein de Dieu, qui lui-même, selon l'auteur, n'est pas fait encore, et n'a pas la conscience complète de lui-même! La phrase sentimentale de M. Renan n'a donc pas d'autre sens, d'après ses doctrines, que celui-ci : Te souviens-tu — toi qui ne peux pas te souvenir — et au sein de Dieu qui n'est pas encore? — N'est-ce pas là une trop impertinente et amère dérision?

Que de fois, si on serrait ainsi de près la phraséologie

(1) Le même, *Discours d'ouverture*
(2) La *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 169.
(3) *Vie de Jésus*, p. 288

creuse de cet ecrivain, on arriverait à voir qu'il se moque presque toujours de lui-même et des autres!

Je dois ajouter que ces doctrines sur la fin des choses ne sont pas les seules qui aient cours aujourd'hui en France, parmi les esprits : Les vieilles erreurs de la métempsychose et des existences successives, erreurs qu'on aurait pu croire à jamais évanouies, sont remises en circulation, comme on peut le voir notamment par le livre de M. Jean Reynaud, *Ciel et Terre*, par celui de M. Enfantin, publié récemment, *la Vie éternelle*, et par les discours très-instructifs prononcés sur certaines tombes, lesquels on peut lire de temps à autre dans les colonnes de l'*Opinion nationale* et du *Siècle*.

Il est encore une autre espèce de métempsychose, et les matérialistes l'exposaient récemment ainsi :

« *La matière* est impérissable, la mort n'est qu'une forme de « la vie. Quand *le corps* se disjoint et *se dissout dans le Grand* « *Tout*, chacun de *ses atomes*, dont la cohésion formait l'exis- « tence, s'unit par l'affinité aux atomes de même nature dis- « persés par la mort, cette chimiste de la vie. » Par l'affinité ou l'amour, les atomes bons se réagrégent à de bons atomes; les atomes mauvais à de plus mauvais encore (1). Et c'est là ce qui constitue la loi du progrès pour l'humanité !

Telles sont donc les doctrines qui ont cours aujourd'hui parmi nous, non pas timidement, obscurément : non, cela est propagé hautement et marche tête levée ; et c'est le second fait qu'il importe de mettre maintenant dans une pleine lumière.

II

LA PROPAGANDE.

Cette propagande est ardente et puissante :

Je prête l'oreille aux bruits de la presse, j'écoute les écrivains en renom et en crédit, et j'affirme que ces funestes écoles

(1) *Revue du Progrès*, novembre 1863, p. 121

disposent d'une immense publicité : elles parlent dans les livres, dans les journaux, dans les revues, même dans des chaires publiques; elles gagnent chaque jour du terrain parmi les hommes adonnés exclusivement aux sciences positives, parmi la jeunesse et les ouvriers; en un mot, je suis forcé d'avouer qu'il se fait dans notre pays, dans le sens de l'athéisme, un effort d'impiété, dont les progrès incessants peuvent aller à des limites qu'on ne saurait dire; car ce mouvement semble partir de haut et cetainement il va loin.

Ces écoles en effet ont une tactique : elles ne comptent dans leur sein ni un savant ni un philosophe, dignes de ce nom, tous les grands scrutateurs de la nature humaine ou physique les ont désavouées avec indignation; elles ne peuvent pas invoquer en leur faveur une seule des grandes expérimentations scientifiques de notre temps, elles ont toujours et partout été vaincues : n'importe, elles se donnent comme le résultat de tout le travail scientifique moderne; elles le répètent, et c'est par de tels mots qu'elles abusent les ignorants et la jeunesse légère, et tendent à leur faire croire que *les sciences*, à force de *progresser*, ont fini par découvrir et démontrer qu'il n'y a ni Dieu, ni âme; et je vois en ce moment les défenseurs de la philosophie spiritualiste occupés à combattre des ouvrages publiés par de prétendus docteurs, qui travaillent à rendre la science athée.

Certes, nul plus que moi ne rend hommage à la science contemporaine. J'admire cette puissance donnée à l'esprit humain, de ravir à la nature ses secrets, et d'appliquer immédiatement les conquêtes de la science, en mille fécondes industries. Mais la science qui se retourne contre son auteur, qui se pénètre d'athéisme, qui s'enivre d'elle-même au point de vouloir expliquer le monde sans Dieu, et qui dit à Dieu : Retire-toi, tu embarrasses l'esprit humain, tu n'es qu'une hypothèse inutile; j'en ai horreur, et je m'écrie : O hommes de la vraie science et de la vraie philosophie, sauvez la science contemporaine de cette dégradante et fatale apostasie.

Car ce mouvement, je l'ai dit, va loin; la puissance de diffu-

sion de ces doctrines surpasse de beaucoup celle dont elles pouvaient disposer au XVIII[e] siècle.

Il est aujourd'hui un fait capital, dont on n'est pas assez frappé, parce qu'il résulte de faits isolés et successifs; mais il importe de le constater, afin de se rendre bien compte de la situation où nous sommes et de voir où nous marchons.

Pour des motifs politiques que je ne veux, ni ne dois discuter ici, depuis dix ans, de nombreux journaux qui défendaient la religion ont été supprimés en France, dans nos diverses provinces. Et tous ceux, très-nombreux, qui ont été autorisés depuis ce temps, tous, à part quelques très-rares exceptions, sont hautement des journaux antichrétiens. De telle sorte qu'en fait, aujourd'hui, dans l'état actuel de la presse, la religion et l'impiété se trouvent en présence et en lutte dans les positions que voici: quelques défenseurs isolés restent çà et là sur la brèche, sans qu'on leur permette de recruter aucun auxiliaire nouveau; tandis que la grande masse des journaux et des revues attaque, avec un concert et une audace qui vont toujours croissant, non-seulement le Pape, mais Jésus-Christ, l'Évangile, l'Église tout entière, son Clergé, ses Ordres religieux, tout son Enseignement; avec les calomnies les plus odieuses; et cela partout, chaque jour, tous les matins, dans tous les ateliers, les restaurants, les cafés, les cabarets, les gares de chemin de fer: c'est là un des aspects de la situation présente.

En voici un second : c'est que ce sont les revues et les journaux les plus répandus, le *Siècle*, les *Débats*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national*, le *Temps*, l'*Indépendance belge*, qui prêtent tour à tour leurs tribunes retentissantes aux doctrines de l'athéisme, du matérialisme, du panthéisme, et de l'antichristianisme.

La *Revue des Deux-Mondes* s'est fait ici, depuis quelques années surtout, un rôle à part. Je ne sais s'il est un seul de ses numéros qui ne contienne une attaque, voilée ou violente, mais toujours profonde et perfide, contre la religion, et si les docteurs du panthéisme et du matérialisme ont quelque part une tribune qui leur soit plus facilement ouverte, pour les aider

à pénétrer là où ni leurs personnes ni leurs doctrines ne parviendraient à s'introduire : cela, toutefois, je le reconnais, avec un mélange, singulièrement fait pour tromper les dupes, d'articles agréables et d'une tenue élégante. Aussi, mon étonnement est grand que les familles chrétiennes ne ferment pas rigoureusement leur porte à cette revue, tant qu'elle persistera dans une telle voie.

Il y a plus : dans ces derniers temps, des organes spéciaux ont été fondés pour propager ces tristes doctrines athées ou antichrétiennes, tels que la *Revue germanique*, la *Morale indépendante*, le *Courrier français*, la *libre Conscience*, l'*Alliance religieuse universelle*, la *libre Pensée*, et cette jeune *Revue du Progrès* dont l'accent avait quelque chose de si âpre et de si ardent; puis des bibliothèques détestables, et d'autres publications encore. J'ai dû me procurer et étudier ces diverses publications : ç'a été une longue et douloureuse étude.

La libre Pensée, que j'ai citée bien des fois déjà, a été fondée il y a un mois, à peine, dans le but hautement avoué de propager l'athéisme et le matérialisme.

Cette revue ne fera pas de politique ; mais toutes les croyances chères au monde, toutes les doctrines qui ont toujours été l'appui des âmes et la base des sociétés, elle les attaquera à son aise, sans relâche ; et bien qu'elle s'adresse spécialement à la jeunesse des écoles, elle s'efforcera par une propagande ardente de mettre ses doctrines d'athéisme et de matérialisme *à la portée de tous*, c'est son expression. J'ai sous les yeux la liste de ses rédacteurs : ils sont une trentaine. Il y a des jeunes gens parmi eux ; et j'ai la douleur d'y rencontrer un nom porté par un savant illustre et respecté, ennemi de la science athée, mais dont le fils, hélas ! n'a pas marché jusqu'ici sur les traces de son père.

Ces messieurs m'ont écrit et m'ont demandé « un petit ana « thème pour le prospectus et les rédacteurs de la *libre Pensée*. » Ils peuvent être tranquilles à cet égard : je n'éprouve pour eux, et surtout pour leurs dupes, qu'un sentiment, celui

d'une immense compasion : quant à leurs doctrines, je n'ai voulu qu'une chose, les *exposer*.

Ce n'est pas tout, et la presse de province, fidèle écho de la presse parisienne, répète à l'infini, distribue en menue monnaie, et met à la portée de tous les esprits, les impiétés venues de plus haut : *la Gironde, le Courrier du Gers, le Progrès de Lyon*, et bien d'autres encore (1).

Aussi, dans les nombreux articles publiés contre ma lettre, il ne m'a pas été difficile de reconnaître de quelle école, de quelle espèce d'athéisme venaient les objections : les uns m'attaquaient au nom du positivisme, les autres au nom du panthéisme, d'autres au nom du matérialisme : concert auquel se mariait parfaitement la voix de ce déisme, que le plus logicien des révolutionnaires contemporains, M. Proudhon, a si bien défini : « Un pied-à-terre nécessaire pour tous ceux qui aban- « donnent la religion de leurs pères. » Déisme poli envers le Christianisme, qu'il nie implicitement par ses théories erronées sur la Providence et sur la prière ; et déisme inconséquent, qui fera toujours, en politique comme en philosophie, les affaires de l'athéisme.

Ceux qui en sont là, les docteurs clairvoyants de l'athéisme les appellent leurs auxiliaires : « Notre force, disent-ils et avec « raison, n'est pas en nous. Outre les auxiliaires avoués qui sont « en petit nombre, nous avons *les auxiliaires latents et invo- « lontaires* qui sont *en grand nombre* (2). Nous rencontrons une « multitude d'esprits tout préparés, et nous avons, si je puis « ainsi parler, *des intelligences dans la place* (3). »

(1) *La libre Pensée* cite avec une joyeuse ironie le fait récent, qui est significatif en effet : « Les doctrines corruptrices sont partout professées, im- « primées, publiées. Nous lisons dans le *Journal de Saint-Jean-d'Angely* du « 21 octobre un article que nous recommandons à nos lecteurs. » Et l'article le mérite ; on y lit : » La vraie science doit négliger ces spéculations impos- « sibles (Dieu, l'âme et la vie future). Laissons là les théologies ; elles tour- « nent dans un cercle étroit, » etc.

(2) *Paroles de Philosophie positive*, p. 54.

(3) *Conservation*, p. 55.

Et tandis que, de la sorte, pour la partie lettrée et cultivée de la nation, les mauvaises doctrines circulent, sous toutes les formes, par les livres, par les revues scientifiques, et produisent d'incalculables ravages dans les esprits, elles passent, de ces livres, de ces revues, de ces grands journaux, dans d'innombrables publications de tous genres et de tous formats, almanachs, chansons populaires, romans à 4 et 5 sous, composés et colportés exprès pour le peuple (1). Et il ne manque pas d'ailleurs, on le sait, dans les petites villes, et quelquefois dans les bourgs, de ces cabinets dits de lecture, où l'on trouve à bon marché les plus immoraux comme les plus irréligieux écrits; et presque partout aussi se rencontrent aujourd'hui de ces philosophes de cabaret, formés par le *Siècle*, l'*Avenir national* et l'*Opinion nationale* qui, le verre d'une main, le journal de l'autre, endoctrinent autour d'eux les simples, et savent leur traduire, dans un langage trop bien entendu, les arguments de l'impiété savante.

Non, je n'avais pas tort de citer, dans la lettre qu'on a tant attaquée, comme un signe des progrès de l'athéisme contemporain, deux de ses invasions à mes yeux les plus redoutables, une invasion dans la jeunesse, et une invasion dans les masses.

J'ai sous les yeux en ce moment, sortant de la même officine, trois ou quatre *bibliothèques* composées exprès pour le peuple, par une société de PROFESSEURS et de PUBLICISTES, comme dit le libraire : ce sont de petits volumes à 60 et 25 centimes; cela s'appelle *Bibliothèque utile*, *Bibliothèque nationale*, *Ecole mutuelle*. Or, les bibliothèques rééditent les plus immorales productions du XVIIIe siècle, telles que : les *Romans* et *Contes* de Diderot, y compris le plus infâme de tous : se trouvent là aussi la *Vie éternelle* du P. Enfantin, et autres écrits saint-simoniens ; avec des volumes nouveaux sur l'histoire ou

(1) Un rapport officiel de la Commission de colportage au Ministre de l'intérieur, constatait expressément que, « sur neuf millions de livres vendus au public des villes, villages et campagnes, par la voie du colportage, les huit neuvièmes de ces livres, c'est-à-dire HUIT MILLIONS, étaient, avant 1862, plus ou moins des *livres immoraux*. » Où cela en est-il aujourd'hui?

sur la religion, dans lesquels le Christianisme est présenté sous les couleurs les plus odieuses, et où les passions irréligieuses les plus violentes sont soufflées au peuple ; on y retrouve les expressions d'*hommes noirs*, de *parti-prêtre*, et autres, comme aux plus mauvais jours.

Des journaux applaudissent à ces publications, et ces jours derniers encore l'*Opinion Nationale* se félicitait de voir la *presse philosophique à très-bon marché* « à l'étalage des libraires et jusque dans les kiosques (1). »

Ces bibliothèques, ainsi que les organes de la presse philosophique à très-bon marché, *la Morale indépendante*, *la libre Pensée*, *la libre Conscience*, sont pour le peuple, et, comme dit *l'Opinion nationale*, pour *la foule*, pour *les simples*.

Pour montrer l'invasion active de ces doctrines dans les masses, j'ai déjà cité les paroles suivantes et très-significatives du *journal des Économistes* (2) : « Il était à croire que la doc-« trine positiviste n'avait pas franchi le petit cercle d'adeptes « dont le chef était entouré, qu'elle avait tout au plus agi sur « cette classe de demi-savants que tourmentent les idées fixes; « qu'on juge de ma surprise, » — c'est un membre de l'Institut qui parle ainsi, — « lorsqu'un jour, demandant dans une « visite à un ouvrier si les principes religieux étaient le fait do-« minant dans sa fabrique, j'entendis ce mot sortir de sa bou-« che : Nous, Monsieur, nous sommes positivistes. »

Mais si l'on veut voir quels efforts de propagande sont faits en même temps dans de plus hautes régions, que l'on compte, dans les catalogues de certaine librairie, le grand nombre d'ouvrages matérialistes et athées publiés par un seul libraire.

Même avant le congrès de Liége, quelques jours après mon *Avertissement à la Jeunesse*, j'avais lu dans la *Revue du Progrès*, les paroles que voici :

« Il fallait la voir, cette jeunesse, il fallait l'entendre ré-

(1) *Opinion nationale*, 26 novembre 1866.
(2) Mai 1858, p. 209.

« pondre par d'immenses acclamations à M. Renan... Alors
« peut-être vous seriez-vous rendu compte du souffle profond
« qui l'agite et la pousse... Vous auriez peut-être compris
« qu'il ne s'agit pas ici des obscurs débats de tel système
« philosophique, mais de l'élaboration d'une nouvelle foi (1). »

Depuis, ces doctrines ont marché, et pas seulement en France, comme nous l'avons vu tout à l'heure dans la lettre de M. le docteur Robinet.

J'en avais cité pour preuves deux faits, considérables à mes yeux comme symptômes : les manifestations impies du congrès de Liége, les déclarations du congrès de Genève.

On m'a répondu : Les étudiants de Liége n'étaient que des étourdis; les ouvriers de Genève que des délégués.

— Des étourdis, en effet, qui disaient tout haut ce que d'autres disent tout bas.

— Des délégués, sans doute, mais derrière lesquels il y a ceux qu'ils représentent.

Certes, je savais bien que ces doctrines d'athéisme sont loin d'avoir infecté toute notre jeunesse, et cette généreuse jeunesse française, comme plusieurs me l'ont écrit, le prouverait au besoin. Je sais aussi que nos ouvriers, Dieu merci, ne sont pas tous des athées.

Mais derrière eux, je le répète, il y a les maîtres en athéisme, les chefs d'écoles, les écrivains renommés, accrédités, décorés, et les journaux qui continuent ardemment leur œuvre.

Et surtout, il y a, ce qu'il faut bien voir ici, l'état des esprits, qui a rendu ces congrès possibles.

A une autre époque, dans un autre état des âmes, sans un long travail préparatoire de dissolution des croyances, l'explosion de Liége n'eût pas été possible : rien de pareil n'avait encore été dit, avec un tel cynisme, depuis le XVIIIe siècle.

Ces jeunes gens, dans leur exaltation et dans leur franchise, ont tout proclamé, et les conséquences que les habiles n'avouent pas, ils les ont tirées hautement, et se sont montrés décidés,

(1) Juin 1863, p. 349.

l'occasion donnée, à les faire passer résolûment dans les faits. Tout ce qui s'est dit là sans doute est monstrueux, et les abonnés du *Siècle* eux-mêmes s'en sont émus. Mais, d'où venaient les doctrines qui ont fait là explosion? Qui donc a formé ces jeunes gens? Quels livres, quels journaux, quelles revues lisent-ils? Qui leur a servi chaque jour une telle pâture? Est-il besoin de le dire? Qui nous les a préparés pour les catastrophes politiques à venir? Dans dix ans, peut-être, ces hommes-là gouverneront. Le congrès de Liége et les articles de certains journaux révèlent les Saint-Just, les Hébert, les Chaumette, les Carrier futurs d'une nouvelle révolution démocratique et sociale. Les hommes les plus effroyables de 93 n'étaient pas autre chose que de jeunes hommes, disciples pratiques de l'athéisme et du matérialisme le plus éhonté, arrivés aux affaires, et donnant avec l'ardeur de leur âge et la fureur de eurs passions, les fruits naturels de leurs doctrines et de leur corruption (1).

Le *Siècle* et d'autres journaux m'ont dit que ces jeunes gens ont été désavoués; *à tort ou à raison*, ajoutent les *Débats*. Et qu'importe, Messieurs, que vous désavouiez leur langage, si vous approuvez leur doctrine? Qu'importe, dirai-je à M. le directeur du *Siècle*, que vous répudiiez ces jeunes gens et leur athéisme, en paroles, quand vous pensez comme eux; quand le lendemain même du jour où vous me répondez cela, *Dieu*, dans votre journal, est traité d'hypothèse? d'hypothèse admettant parfaitement des hypothèses contraires?

Quoi! quand vous imprimez, quand vous faites lire dans tous les cabarets de France de telles choses, vous n'attentez pas à la

(1) La plupart des grands scélérats révolutionnaires étaient de tout jeunes hommes. Quand Saint-Just arriva à la Convention, dont il ne tarda pas à devenir président, il avait à peine vingt-quatre ans. Robespierre n'en avait que trente, quand il arriva à la Constituante; il n'en avait que trente-cinq quand il monta sur l'échafaud. Danton était du même âge. Tallien avait un an de moins que Saint-Just. Babeuf avait vingt-cinq ans en 89. Voilà les hommes sous lesquels la France trembla si longtemps, et qui firent tomber tant de têtes.

Et on dit des jeunes gens de Liége: Ce sont des enfants!

foi du peuple, vous ne travaillez pas pour l'athéisme! Faut-il dire ici ma pensée tout entière? Je suis moins révolté de l'athéisme qui se nomme, que de l'athéisme qui se cache, de cet athéisme cauteleux, qui ne s'avoue pas, et ne s'en étale pas moins, sans cesse sous des formules trompeuses, contre lesquelles les abonnés sont sans défense, dans le *Siècle*, les *Débats*, la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national* et consorts. Je le répète, c'est vous autres, élégants littérateurs, qui, fidèles à la méthode de l'athée Lucrèce, dorez les bords de la coupe pour mieux faire avaler le poison.

Et quant au congrès de Genève, si un honorable membre de de l'Académie des sciences morales et politiques a été à bon droit étonné et effrayé de recueillir, dans une fabrique, de la bouche d'un ouvrier, la preuve du chemin que font ces idées et des profondeurs où elles pénètrent, comment moi ne le serais-je pas de retrouver non-seulement les idées, mais le langage même des écoles et des écrivains athées chez des ouvriers, dans un congrès international, et de voir ces ouvriers égarés essayant de résoudre sans Dieu, sans la religion et contre la religion, les vastes questions qu'ils agitent?

Dieu n'est qu'une hypothèse inutile. Ne dites plus : formule de savant qui ne sera jamais populaire. Vous le voyez, la formule scientifique est descendue dans les masses.

Mais ici encore, ce ne sont pas tant les ouvriers qui sont coupables que leurs docteurs. Ah! l'ouvrier laissé à lui-même, à ses naturels instincts, est, d'ordinaire, bon, honnête, religieux, digne de tous les respects et de toutes les sympathies : portant avec courage le poids du jour et de la chaleur, gagnant honorablement à la sueur de son front le pain de sa famille ; sobre, frugal, tempérant; bon époux et bon père; heureux même et content dans sa rude vie, quand il se sent honnête. Mais, pour ne pas fléchir sous le lourd fardeau qu'il porte, pour illuminer d'espérances son travail et ses douleurs, ah! lui surtout, il a besoin de Dieu. Et vous le lui ravissez! Et vous croyez que, quand il aura renié Dieu, il sera plus homme, plus vertueux, plus heureux! qu'i verra plus clair dans ces difficiles questions

sociales, où nous tous, qui l'aimons autant que vous et mieux que vous, nous sommes avec lui pour les résoudre par les voies régulières, pacifiques et honnêtes ! Vous qui le trompez si indignement, c'est vous que j'accuse !

III

LES HOMMES D'ACTION.

Ces doctrines marchent donc, elles avancent, et nul ne peut dire où elles s'arrêteront.

Car, pendant que les écrivains écrivent, il y a des hommes d'action qui vont au fait, qui sont à l'œuvre et qui s'organisent pour mettre en pratique les théories. J'ai cité à ce sujet les francs-maçons de la loge l'*Avenir*. J'aurais pu en citer bien d'autres, soit en France, soit hors de France. La Société des *Affranchis* et celle des *Solidaires* de Belgique se proposent le même but, écarter la religion du lit des mourants, et encore ces Sociétés sont-elles trouvées trop timides ; en voici une autre, celle des *libres penseurs*, dont j'ai sous les yeux les statuts, qui va bien plus loin. Ces statuts sont précédés d'une série de propositions prétendues démontrées, commençant par une proposition sur l'évidence de l'axiome, et finissant par celle-ci :

Quatorzième proposition.

DIEU N'EST PAS.

« Dieu ne peut être : ni créateur, ni régulateur, ni bon,
« ni juste, ni puissant.

« Donc, puisqu'il n'a aucun attribut, IL N'EST PAS.

« PAS PLUS QU'UNE PIERRE *qui n'aurait ni volume, ni*
« *forme, ni pesanteur, ni propriétés d'aucune espèce.* »

Suit le *préambule* des statuts, qui s'exprime ainsi :

« Si nous avons jugé nécessaire de fonder une nouvelle « Société à côté de celles qui ont déjà fait TANT DE BIEN, « c'est que les Sociétés des *Affranchis* et des *Solidaires* ne « repoussent le prêtre qu'au lit de mort ; il nous a paru lo- « gique de le repousser, non-seulement à la mort, mais en- « core et surtout dans la famille, *où le clergé de* TOUTES LES « ÉGLISES ne s'insinue que pour voler nos femmes et nos en- « fants. »

Et par suite, moi-même, à propos des enfants de mes pauvres diocésains inondés, que j'ai adoptés, pour les nourrir et pour les envoyer à l'école, j'ai été accusé de les enlever à leurs familles, et j'ai lu dans l'*Avenir national* (1) un article où l'on détournait leurs parents de me les confier.

Le but avoué de cette Société, c'est d'entraîner les hommes du peuple dans *le sentier des libres penseurs absolus*, et ils ajoutent que « *la majorité du peuple les eût suivis depuis longtemps, si quelqu'un l'eût aidé à y faire les premiers pas.* »

Et tout récemment, une autre Société, se proclamant internationale, se fondait en Allemagne sur les mêmes principes et dans le même but : c'est la Société *Agis comme tu penses.* Les membres de cette Société S'ENGAGENT à ne *jamais* recevoir aucun sacrement d'AUCUNE religion ; ils repoussent toute bénédiction religieuse à la naissance de leurs enfants, toute consécration religieuse à leur mariage, toute prière à leur mort, et, par un acte qui a pour titre : *Ceci est mon testament*, ils constituent un ou plusieurs membres de la Société pour les représenter après leur mort, et empêcher leur famille d'appeler sur leur tombe les bénédictions de la religion.

L'Allemagne, je dois le faire remarquer, a été le premier et grand foyer de cet affreux mouvement d'impiété.

C'est une triste, mais enfin c'est une patriotique consolation

(1) *Avenir national*, 16 octobre.

de dire ici que ces systèmes de matérialisme, de positivisme et de panthéisme, sont des importations étrangères. De même que la politique allemande envahit aujourd'hui un certain nombre de prussiens-français, les aberrations des rêveurs impies d'outre-Rhin ont fait invasion en France, et elles ont trouvé parmi nous, pour les propager, des vulgarisateurs.

C'est d'abord l'hégélianisme, dont M. Renan n'a fait que traduire les formules. La gauche hégélienne, comme on l'appela, aboutit exactement, comme nos positivistes français, au Dieu-Humanité ; il y eut même des hégéliens qui allèrent jusqu'à cette incroyable formule d'athéisme : « Chacun est à soi-« même son Dieu : *Quisque sibi Deus* (1). »

Puis, la spéculation hégélienne ayant été décréditée en Allemagne par ses propres excès, on vit surgir le complet matérialisme des Buchner, Virchow, Carl Vogt, Maleschott et autres dont les ouvrages sont traduits immédiatement par nos matérialistes français.

C'est M. Carl Vogt qui fait de l'homme un singe perfectionné (2).

M. Virchow a écrit : « Vivre n'est qu'une forme particulière « de la mécanique. »

« Point de force sans matière, » dit le docteur Buchner : même de force éternelle et créatrice. « La toute-puissance créa-« trice, c'est l'affinité de la matière. »

« Une force qui ne serait pas unie à la matière, qui planerait « sur la matière, serait une idée absolument vide (3). »

Mais, parmi eux, il en est un surtout qui n'écrit pas seulement pour les physiologistes ; mais qui s'est donné la tâche spéciale de propager l'athéisme et le matérialisme parmi la jeunesse et le peuple d'Allemagne ; il est passé en Italie, et le gouvernement italien s'est empressé de l'appeler à Turin, et de lui confier une chaire à l'Université de cette ancienne capitale :

(1) Voyez M. Janet, le *Matérialisme contemporain*, p. 5, 6.
(2) *Leçons sur l'Homme.*
(3) *Force et matière.*

c'est M. Moleschott ; et voici ce que ce professeur officiel enseigne à la jeunesse italienne :

« La volonté est l'expression nécessaire d'un état de cerveau « produit par des influences extérieures, IL N'Y A PAS DE VO- « LONTÉ LIBRE. » — « Le langage et le style, les bonnes actions « et les crimes, sont des conséquences NÉCESSAIRE, en propor- « tion directe avec des causes INÉUCTAALLES, tout comme la ré- « volution du globe. » — « Un crime est le résultat logique, « direct et INÉVITABLE, de la passion qui anime. » — « SANS « PHOSPHORE POINT DE PENSÉE. » — « La pensée est un mou- « vement de la matière. » — « LA CONSCIENCE EST AUSSI UNE « PROPRIÉTÉ DE LA MATIÈRE (1). »

Parmi les idées de M. Moleschott, il en est une qui mérite particulièrement d'être connue. Il veut abolir les cimetières chrétiens et le culte des morts. Des ossements humains, il veut faire un engrais, pour utiliser le sulfate de chaux qu'ils contiennent. Et c'est là de plus, selon lui, le moyen de mettre en circulation des pensées et de créer des hommes.

« Quel n'était pas le prix de cette poussière que les anciens « déposaient dans des urnes cinéraires au fond des tombeaux; « elle contenait la matière qui donne aux plantes *le pouvoir de* « *créer les hommes !...*

« Il suffirait d'échanger un lieu de sépulture contre un autre « *après qu'il aurait servi un an*, on aurait ainsi au bout de six « ou dix ans un champ des plus fertiles, qui *créerait des hom-* « *mes*, en même temps qu'il augmenterait la quantité des cé- « réales (2). »

Voilà les doctrines que le professeur de l'Université de Turin entreprend de mettre « à la portée du peuple . »

Je comprends qu'avec de telles doctrines professées à Turin la présence du Pape à Rome soit gênante.

Et voilà les hommes que toute une école d'écrivains français exalte, et dont elle dit : « Leurs noms sont tout un programme. »

(1) *La Circulation de la vie*, t. II.
(2) La *Circulation de la vie*, t. Iet II.

« Comme les noms du baron d'Holbach, de La Mettrie, de « Cabanis, grands hommes indignement calomniés. »

J'ai dit que ces doctrines athées et matérialistes se propagent aujourd'hui d'*un bout de l'Italie à l'autre.* On vient de le voir pour Turin.

A Naples, c'est M. Taine qui nous donne ces détails : « Il y a « à l'Université soixante professeurs, dont l'érudition et la di- « rection sont allemandes : on lit Hégel. M. Véra, son inter- « prète le plus zélé et le plus accrédité, a une chaire. » Les étudiants sont grands admirateurs de M. Renan ; ils le trouvent seulement trop « timide. »

Nonobstant l'exagération dont on peut suspecter ce récit intéressé, on voit combien, à la faveur de la guerre faite au Pape, l'irréligion travaille la jeunesse italienne.

Et c'est pendant que de telles choses se font à Turin, et à Naples, que Garibaldi prêche aux étudiants de Pavie la nécessité « d'extirper de l'Italie le chancre de la papauté, » et d'écraser « le vampire sacerdotal (1). »

Et voilà les fruits que porte en Italie cette guerre faite au Pape. On croit, et avec raison, que le meilleur moyen de servir la politique révolutionnaire, c'est, comme ils disent, *de déchristianiser* l'Italie.

Voilà comment l'athéisme et le matérialisme s'enseignent, se propagent, s'organisent, et se pratiquent aujourd'hui.

Mais ce n'est pas tout, et je dois signaler une autre genre d'athéisme, séduisant et redoutable, parce qu'il est dissimulé sous un nom pompeux, dont on fait aujourd'hui contre la religion, et toute religion, comme un drapeau.

Toutefois, avant d'aborder ce dernier débat, et prendre défi —

(1) On m'a accusé d'avoir mal parlé de Garibaldi. Mais, en vérité, je ne crois guère m'être trompé. Est-ce que le général Garibaldi n'est pas en activité dans une armée régulière? Si l'un de nos généraux en France tenait de tels discours, on crierait au scandale, et le ministre sévirait. On ne touche pas à Garibaldi, soit parce qu'on ne le prend pas au sérieux ; soit parce qu'on le craint. Qu'ai-je dit de plus ? M. Rouher ne pensait-il pas un peu comme moi quand il le nommait devant le Sénat « le héros éphémère de Caprera ? (19 mars 1865).

nitivement congé des tristes écoles dont j'ai dû exposer les aberrations, je ne puis m'empêcher de le dire avec un douloureux sentiment :

Dieu, Père de l'homme, chassé de la pensée et du cœur de ses enfants; cette noble créature humaine, spirituelle et immortelle, sur laquelle le Créateur a mis sa ressemblance et comme un rayon divin, abaissée dans la matière et ravalée jusqu'à l'animalité ; et au lieu de nos immortelles espérances, toute la personnalité de l'homme engloutie à jamais dans le tombeau !

Voilà donc les doctrines qu'on ose opposer à la foi des siècles et des plus grands génies de l'humanité ! Voilà ce qu'on veut substituer au Christianisme...

Mais quels sont donc les hommes qui viennent ici se mettre en scène, se poser en maîtres, en chefs de la pensée, de la science, en révélateurs, parlant comme s'ils étaient seuls la critique, la science, l'histoire, l'avenir, et jetant l'insulte à toute l'humanité qui les a précédés ? si on n'a jamais parlé de soi avec plus d'assurance ni élevé plus haut une voix magistrale, jamais aussi on n'a affiché un plus superbe dédain pour ce qui n'est pas.

On dirait, à les entendre, qu'il n'y a en dehors d'eux ni savants, ni historiens, ni critiques, ni philosophes, et qu'à moins d'être aujourd'hui, comme eux, panthéistes, matérialistes, athées, on ne peut plus compter en France.

« La métaphysique de Platon, Descartes, Malebranche, « Bossuet, Fénelon, Leibnitz, Clarke, ne peut plus faire illu« sion qu'aux esprits novices ; on ne la prend plus au sé« rieux... » disent-ils. « La critique est née d'hier. »

« Bossuet n'avait d'autre philosophie que celle de ses vieux « cahiers de Sorbonne... Descartes et Pascal ont fourni les « rouages rouillés de la logique de Port-Royal... qu'Arnauld « construisit un jour par défi pour un enfant... L'histoire, « la critique étaient inconnues à Bossuet, à Montesquieu. » Voilà comment ces messieurs traitent les anciens. Quant aux contemporains, « M. Royer-Collard ne fit que creuser de toute « sa force au milieu de la route un mauvais trou... La philo-

« sophie de M. Cousin n'est qu'une décrépitude... et n'a fait « qu'organiser une prostitution intellectuelle... M. Guizot n'est « qu'un ministre littérateur et emphatique... M. Thiers et nos « autres hommes d'État ne sont que *des taupes*. »

Tel est leur langage sur les hommes, et quant au fond des doctrines, ils tranchent toujours et ne raisonnent jamais.

Ils disent sans cesse, la science, la science; et moi je réponds, quelle science?

C'est vraiment chez ces messieurs comme une espèce d'enivrement scientifique. Cela va quelquefois jusqu'au délire. J'ai sous les yeux une page que je ne puis réellement appeler d'un autre nom. Elle est de l'homme qui a écrit : « Nulle limite ne « peut être tracée à l'esprit humain... Rien n'est au-dessus « de l'homme, » M. Renan. Ce littérateur, après avoir exposé la marche des sciences naturelles, en arrive, infatué par ce qu'il vient de dire, jusqu'à croire qu'il pourra se trouver un jour « un chimiste prédestiné qui transformera TOUTE CHOSE; « un biologiste omniscient qui se rendra enfin maître du secret « de la vie, » et de plus en plus enivré, il s'écrie : « Qui sait, en « un mot, si la science infinie n'amènera pas le pouvoir in- « fini! » Oui, le pouvoir infini; car le pouvoir du savant futur omniscient peut aller jusqu'à nous ressusciter : « Nous pouvons « affirmer que la résurrection finale se fera par la science (1). » En vérité, si on avait besoin d'être confirmé dans la foi, on le serait par le spectacle de telles aberrations.

Laissons ces rêves, et allons aux réalités. Qu'est-ce que la géométrie, la physique, la chimie, l'anatomie, etc., leur fournissent d'arguments pour leur athéisme? Pas un. Tout se réduit à cette affirmation : la science a jugé, la science a prononcé, la science condamne, bien que dans ce qu'ils allèguent, il n'y ait pas l'ombre d'un argument scientifique. Y a-t-il, chez aucun d'eux, une théorie un peu complète, une déduction logique un peu sérieuse? Il y a : *sic volo, sic jubeo*. C'est ce que veut la critique, et la critique c'est moi! La plupart, savants de troi-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1863, t. XLVII.

sième ou quatrième ordre, ou bien gens, on dirait intentionnellement superficiels, et se moquant de leur propre pensée, comme M. Renan ; ou gens, à force de vouloir systématiser, devenant fous, comme M. Auguste Comte, qui, en creusant son idée, a fini par se fêler le cerveau.

A regarder de près les choses et au fond, qu'y a-t-il? Rien que des négations : négation de Dieu, négation de l'âme, négation de la vie future, négation de la raison et de ses plus hautes puissances ; toujours des négations. Voilà ce qui leur appartient en propre ; rien de plus. Leur dogme nouveau n'est qu'un leurre. Tout le reste, tout le côté positif des sciences naturelles appartient aux savants spiritualistes. De quel droit dites-vous : la science, c'est nous? Est-ce que Copernic, Galilée, Képler, Newton, Descartes, Leibnitz, Pascal, Bacon lui-même, ces créateurs de la science moderne ; est-ce que Euler, Linnée, Volta, Herschel ; est-ce que, de notre temps, Cuvier, Ampère, Cauchy, Biot, est-ce que ces grands esprits étaient des athées? Qu'êtes-vous devant eux ? A peine des pygmées.

Les savants de premier ordre parmi vous, où sont-ils? Qu'ils se lèvent ! Je vois bien d'honorables rapporteurs, manipulateurs, vulgarisateurs, d'ingénieux expérimentateurs ; mais des inventeurs, des génies, des philosophes, j'en cherche, je n'en vois pas. Ceux-là, ils croient en Dieu.

Je ne vois qu'une chose égalant vos prétentions à être la science, c'est votre pauvreté philosophique. Tout ce qui vous a précédés appartient, selon vous, « à l'enfance de l'humanité. » Mais dites-nous donc, grands contempteurs du passé, quelle force nouvelle vous apportez à l'esprit humain? Aucune. Vous ne faites que le mutiler dans sa faculté la plus noble, cette raison intuitive, ce sens du divin qui est en nous ; et parce que vous demeurez comme pris et emprisonnés dans la matière, vous ne voulez pas qu'on s'élève au delà. Riches de vos seules négations, pharisiens d'une nouvelle espèce, vous fermez la porte du monde supérieur, du royaume céleste. Votre doctrine n'est

qu'une halte dans la matière, et cette halte, vous la nommez le progrès. Non, c'est abaissement, et si vous deviez l'emporter, ce serait la barbarie.

II

LA MORALE INDÉPENDANTE

La négation de Dieu, l'athéisme, ne se produit pas de nos jours sous la forme seulement du positivisme, du panthéisme et du matérialisme : la libre pensée appelait la libre morale; et par un progrès inévitable, cette négation de Dieu devait passer du champ de la théorie dans celui de la pratique : c'est ce qui se fait aujourd'hui sous le nom de la morale indépendante.

C'est-à-dire qu'après avoir établi l'athéisme théorique, on veut en faire la règle des mœurs et de la vie.

Dans la réponse qu'il m'a adressée, M. Havin a parlé dans les termes qu'on sait de la morale indépendante :

« L'indépendance de la morale, sa séparation complète, ra-
« dicale, de TOUS *les dogmes religieux*, est un fait accompli,
« ne vous en déplaise, Monseigneur.

« La direction morale des sociétés modernes n'appartient
« plus à AUCUNE Église. Il faut bien que vous en preniez votre
« parti. »

Quelques jours après, le *Siècle* parlait encore de « l'indépen-
« dance de la morale, » et il disait que « son existence est
« aussi dégagée de tout lien avec les religions ou la métaphy-
« sique, que peuvent l'être *la mécanique ou la chimie*. »

On a fait trop de bruit, en ces derniers temps, de cette prétendue morale indépendante, et elle se rattache trop intimement aux erreurs sur Dieu que je viens de flétrir, pour

que je n'en traite pas ici. La question, certes, en vaut la peine : car la morale indépendante est devenue le terrain sur lequel les athées, de quelque nuance qu'ils soient, se sont donné rendez-vous.

1° Qu'est-ce que la morale indépendante ?

2° Pourquoi se sépare-t-elle de la religion ?

Je répondrai d'abord à ces deux questions.

Puis, ces deux questions examinées, j'établirai que :

3° L'indépendance de la morale, c'est l'athéisme pratique ;

4° L'indépendance de la morale, c'est la variabilité de la morale ;

5° L'indépendance de la morale, c'est la corruption de la morale ;

6° L'indépendance de la morale, c'est une attaque à l'ordre social.

I

QU'EST-CE QUE LA MORALE INDÉPENDANTE ?

Il faut bénir Dieu, d'abord, de ce que, au milieu de ce débordement d'erreurs et de ce renversement d'idées dont nous sommes témoins, ce nom de *morale* est encore respecté.

Quelles qu'aient été, en fait de morale, les aberrations du paganisme antique, soit dans la théorie, — comme Platon malgré tout son beau génie ne l'a que trop fait voir, — soit dans la pratique, comme saint Paul le reproche si énergiquement aux philosophes de son temps, — Dieu n'a jamais voulu laisser sans témoignage la loi immortelle qu'il a gravée dans les consciences. Il a mis, comme dit Fénelon, une borne à la plus impudente folie des hommes. Il s'est trouvé là une barrière qu'ils n'ont pu franchir. Et à l'heure qu'il est, pour parler encore avec Fénelon, « les hommes, tout dépravés

« qu'ils sont, n'ont point encore osé donner le nom de vertu au « vice, et ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sin- « cères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns « des autres. »

Si ce centre immobile, si cette barrière dont parle ici Fénelon, étaient jamais renversés, nul ne peut dire ce que deviendrait l'humanité.

Aussi les athées déclarés, les matérialistes, les panthéistes, les fatalistes, ceux qui nient Dieu et l'âme, qui nient la liberté morale et la responsabilité humaine, qui nient la justice divine et la vie future, ceux-là même sont forcés de parler aussi de morale, sous peine de se mettre au ban de l'humanité.

Mais ils ont une ressource : ils veulent l'indépendance de la morale; ils la déclarent indépendante de tout dogme philosophique et religieux.

Et c'est sous cette accommodante formule que se rallient fraternellement aux athées de toutes les nuances, ceux qui, sans êtres athées, veulent comme ils disent, « en finir avec les « religions du passé » (*la libre Conscience*); et d'autres déistes, plus inoffensifs en apparence, que les moralistes indépendants ne repoussent pas, tout en les raillant sur « le petit « bout de théologie » qu'ils conservent.

Il faut donc, comme on a chassé Dieu de toute science, le chasser de toute conscience, et faire la morale athée.

Leur système à tous, c'est que Dieu n'est pour rien dans la morale ; qu'elle serait quand même Dieu ne serait pas; et bien que Dieu ne soit pas, disent les athées.

La morale indépendante se peut donc définir une morale qui a la prétention de ne relever en rien de Dieu, de l'existence de Dieu, de la croyance en Dieu ; qui s'affranchit de tout dogme, de toute croyance, de toute religion ; non-seulement de la religion positive et révélée, mais encore du déisme et de la religion naturelle elle-même. Ses partisans n'ont, comme tels, aucune espèce de religion, pas même la religion naturelle : ils ne connaissent, disent-ils, que la morale.

Voici leurs textes :

« La règle des mœurs ne doit pas dépendre des *hypothèses* « théologiques et métaphysiques. » — « La morale qui ne dé- « pend point de telle ou telle croyance ?... c'est ce qu'on ap- « pelle la morale indépendante (1). »

« Nous avons regardé la théorie qui rattachait la morale à « l'*idée théologique* ou *métaphysique* » à la philosophie ou à la religion, « non-seulement comme *fausse*, mais comme *pleine* « *de dangers* (2). »

« Le jeune homme n'apprendra pas la morale dite reli- « gieuse... l'instituteur positif n'invoquera pas ce dogme abs- « trait,... dont un ministre, homme de lettres (M. Guizot),... « dit avec une ridicule emphase, que c'est une chose grande « et sainte, devant laquelle l'esprit s'incline sans que le cœur « s'abaisse (3). »

« La morale est libre, indépendante de tout système religieux « ou social. » — « La morale n'a son existence que dans l'hu- « manité (4). »

« L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme la beauté « de ce qu'il aime (5). »

Et M. Havin, dans les paroles que nous citions tout à l'heure, définissait l'indépendance de la morale, « sa séparation com- « plète, radicale, de TOUS les dogmes religieux. »

La morale, la règle des mœurs, d'après ces messieurs, ne vient donc pas de Dieu.

L'homme n'a aucun besoin d'un être supérieur à lui, pour lui dicter des lois et lui imposer des devoirs.

Mais alors, d'où vient la morale ?

De l'homme, de l'homme seulement, et, pour les matérialistes, de son cerveau, de ses nerfs, de l'appareil de ses organes, car ils ne lui laissent pas autre chose ; et c'est là qu'elle trouve,

(1) M. Em. Deschanel, *Journal des Débats*, 23 avril 1866.
(2) *La Morale indépendante*, (4 novembre 1866.
(3) M. le docteur Bourdet, p. 83.
(4) *Revue du Progrès*, (novembre 1863, p. 181 et juin 370.
(5) M. Renan. *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1864.

en dehors de toute idée religieuse, de toute croyance en Dieu, *sa force obligatoire*, et sa *sanction*.

Sa force obligatoire : la loi de la volonté humaine, c'est, disent-ils, de faire le bien : cela suffit, Dieu n'a rien à y voir.

Sa sanction ! elle n'est autre que le respect de l'homme pour lui-même ; rien de plus. D'ailleurs, ni mérite, ni démérite, ni récompense, ni châtiment ; point de Dieu législateur et juge qui veille sur les actions de l'homme, pour les récompenser ou les punir, ni dans cette vie, ni dans l'autre.

C'est ainsi que positivistes, matérialistes, panthéistes, entendent l'indépendance de la morale.

Quant aux déistes inconséquents, qui, sans nier Dieu comme les athées, proclament, comme les athées, la morale « indé« pendante de tout dogme philosophique et religieux (1), » ils arrivent pratiquement à peu près aux mêmes conséquences : Enseigner la morale, sans faire intervenir jamais ni le nom, ni l'idée de Dieu ; n'être d'aucune religion, quelle qu'elle soit, ou tout au moins d'aucun culte.

Voilà ce que c'est que la morale indépendante.

II

POURQUOI LA MORALE INDÉPENDANTE SE SÉPARE-T-ELLE DE TOUTE RELIGION?

Pour plusieurs raisons :

D'abord, parce que ces messieurs ne veulent avoir aucune religion.

Ensuite parce que la religion, disent-ils, divise les hommes, et que la morale ne les divise pas ! « Les vérités morales peu-

(1) *Congrès de Berne*, 1863.

« vent seules faire cesser les divisions... et mettre fin au scep-
« ticisme (1). »

Il n'y aura plus de sceptiques, quand on ne croira plus à aucune religion.

La *libre Conscience* dit de son côté que, les *cultes* étant ce qui divise le plus, il faut renoncer à tous les cultes : « Si ce « ferment de haine venait à être extirpé, » non par la foi, mais par l'incrédulité, « l'union des esprits et des cœurs « dans le même idéal » se ferait (2).

Ces messieurs ont encore un autre motif : la religion, et aussi la philosophie, qui croit à la vie future, corrompent la morale, disent-ils, en lui assignant une origine et une sanction fausses, qui l'altèrent et la détruisent.

Et quelle est cette origine fausse assignée à la morale par la religion comme par la philosophie ? Dieu. La religion et la philosophie considèrent Dieu comme la règle immuable du bien, comme le législateur suprême de la conscience : voilà ce qui *compromet* la morale, *humilie et dégrade* l'homme :

« Assigner à la morale une origine surnaturelle, en faire
« un corollaire de la théologie (c'est-à-dire de la croyance en
« Dieu), c'est la compromettre et la diminuer (3). »

« L'ascétisme chrétien conçut le bien sous sa forme la plus
« mesquine. Le bien fut pour lui la réalisation de la volonté
« d'un être supérieur, une sorte de *sujétion humiliante pour*
« *la dignité humaine* (4). »

Et quelle est cette sanction fausse donnée par la philosophie et la religion à la morale? C'est la croyance à une autre vie. Cette sanction est fausse, parce qu'elle est intéressée : il n'y a plus là le bien pour le bien, comme dans la morale indépendante ; mais les récompenses ou les châtiments de la vie future : c'est une erreur, disent-ils, qui change la morale en calcul et la pervertit.

(1) *La Morale indépendante*, 4 novembre 1866
(2) Octobre 1866.
(3) Em. Deschanel, *Journal des Débats*. 23 avril 1866.
(4) M. Renan, *Liberté de penser*, t. IV, p. 136.

« La *croyance à une autre vie* peut mêler à la conduite de « la vie... une dose d'espoir ou de crainte, qui ôte à la mo-« rale le désintéressement (1). »

« Des croyances trop précises sur la destinée humaine « enlèveraient tout mérite moral (2). »

« Les questions d'origine et de fin sont aussi étrangères à « la morale qu'*à la géométrie et à la mécanique* (3). »

« Pour le chrétien, la vertu ne vaut que par ce qu'elle « rapporte, elle n'est qu'un objet de spéculation et de lucre... « Ce n'est pas par amour du bien, ce n'est pas par haine du « mal, que le chrétien pratique la vertu. Ses actes ne procèdent « pas de la vertu ; ils sont dans la légalité, non dans la mo-« ralité (4). »

Et à cet argument emprunté à d'autres, le même écrivain en ajoute un qui n'est qu'à lui. Il repousse la morale chrétienne pour ces deux autres raisons : que cette morale est l'œuvre arbitraire de Dieu ; et qu'elle *n'a pas été librement sanctionnée par l'homme*, ce qui eût été nécessaire pour que l'homme fût obligé envers Dieu.

Ce même écrivain, omettant de connaître le sens des mots dont il use, soutient en effet qu'il n'est pas possible que Dieu juge et punisse « une créature *qui* N'A PAS SANCTIONNÉ *la loi* « TOUT ARBITRAIRE qu'il a plu à ce Dieu de lui imposer. »

Et voilà pourquoi ces étranges philosophes déclarent que le dogme de l'existence de Dieu, ou, comme ils disent, la supposition de l'existence de Dieu, est « *incapable de produire une* « *morale naturelle* (5). »

Si l'on me demande mon impression sur tout cela, je dirai simplement que tous ces messieurs me font l'effet de bondir contre *la barrière éternelle* dont parlait tout à l'heure Fénelon.

(1) Em. Deschanel, *Journal des Débats*, 23 avril 1866.
(2) M. Renan, *Journal des Débats*, 9 juillet 1864.
(3) M. Deschanel, 23 avril 1866.
(4) M. Bouteville.
(5) M. Taine, *Philosophes français*, p. 274.

III

L'INDÉPENDANCE DE LA MORALE, C'EST L'ATHÉISME PRATIQUE.

Mais enfin que faut-il penser de cette morale indépendante, qui porte contre la morale chrétienne de si bizarres accusations?

Je réponds : Proclamer la morale indépendante de Dieu, c'est l'athéisme, l'athéisme pratique; pas autre chose.

Car, devant le bon sens du genre humain, si Dieu est, il est créateur; s'il est créateur, il est législateur suprême; et, s'il est législateur, il est juge : il est cela, ou il n'est pas.

Ces messieurs n'oublient qu'une chose: c'est le sens du mot Dieu. Dieu est la justice essentielle, éternelle, nécessaire, absolue.

Y a-t-il aujourd'hui un chrétien ou un déiste qui ne sache pas cela?

Est-ce là, oui ou non, le sens de ce grand mot dans le langage du genre humain? Si cela est, dire la morale indépendante de Dieu, c'est dire qu'elle est indépendante de la justice essentielle, éternelle, nécessaire, absolue.

C'est ne pas attacher de sens aux mots que l'on emploie.

Donc, il faut être athée, ou reconnaître que la morale, c'est-à-dire la règle de la vie humaine, ne peut pas être indépendante de Dieu, parce qu'elle ne peut pas être indépendante de la justice.

Est-ce à dire que la morale dépend de Dieu, comme le disait tout à l'heure ce sophiste, d'une façon *tout arbitraire?*

Il n'y a pas d'arbitraire en Dieu, dans le sens odieux et ridicule où il vous plaît de prendre ce mot, ni dans aucun

sens. Même dans les lois *positives divines*, il n'y a pas de fantaisie ni de caprice. Les lois positives divines, comme les lois positives humaines émanées d'un sage législateur, ne contredisent pas les lois naturelles, et n'ont pour but que d'en mieux assurer l'application. Toute morale dépend de Dieu, en ce sens qu'elle vient de lui, et retourne à lui.

Quoi ! vous voudrez que Dieu demeure étranger à la morale, indifférent au bien et au mal, c'est-à-dire qu'il n'ait aucun souci de l'âme humaine, du cœur humain, de la conscience humaine, de ce qui fait l'homme moral, de ce qui nous fait hommes, de ce qui fait notre dignité et notre honneur, notre liberté, notre responsabilité, notre vertu et l'ordre du monde !

Je le répète : la morale indépendante, c'est l'athéisme, ou c'est une contradiction. — Cela soit dit surtout pour ces hommes inconséquents, qui croient pouvoir concilier la morale indépendante avec le déisme absurde, lequel hélas ! n'est dans beaucoup de cas qu'*un athéisme déguisé*.

Vous répondez que la morale est une science. Eh ! sans doute. Et nous le disons comme vous : car il est élémentaire que ce qui est objet de croyance peut être aussi objet de science. Mais à quelle condition la morale sera-t-elle une science ? A la condition qu'on ne la mutilera pas, qu'on ne la séparera pas de son premier principe, et de sa racine, qui est Dieu. La morale indépendante de Dieu, la morale athée, est un corps sans tête, un arbre sans racines, un édifice sans fondement.

Tout homme qui proclame la morale indépendante de Dieu, doit nier Dieu, ou il est inconséquent. De même que tout homme qui nie Dieu et reste honnête homme est meilleur que ses principes.

Vainement dirait-on avec le *Siècle* : « L'homme qui n'est
« d'aucune religion *peut* être moral ; l'homme qui a une reli-
« gion *peut* ne l'être pas. »

Pur et bizarre paralogisme.

Eh ! sans doute, un homme peut être meilleur que ses principes, et c'est là, pour le dire en passant, un des bienfaits du

Christianisme, que, dans la société dont il a fait les mœurs, il conserve toujours quelque empire même dans la conscience de ceux qui l'oublient. Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas de la conduite de tel ou tel homme, mais de la morale en elle-même ; il ne s'agit pas des inconséquences de votre conduite ou de la mienne, mais des conséquences de votre doctrine. Je dis que, *logiquement*, c'est-à-dire sans se contredire et se nier, l'athéisme ne peut pas constituer une morale. Une morale indépendante de Dieu, une morale athée, ne se comprend pas et n'est pas. C'est une loi sans législateur. Un effet sans cause. Cela ne se comprend pas plus que le monde sans Dieu, ou qu'un ouvrage sans ouvrier.

C'est la conscience, dit-on, qui oblige. Eh ! sans doute, s'il y a une loi de la conscience et un Dieu qui a fait la conscience et sa loi ; si la conscience enfin est la voix de Dieu. Sinon, non.

L'erreur et le crime de la morale indépendante ne sont pas de proclamer la loi morale, mais de la séparer de Dieu, de sa racine essentielle, et de croire qu'elle subsistera par elle-même ; que l'athéisme ne la mutile pas, ne la ruine pas.

Certes, nous aussi, nous proclamons hautement cette loi intime, gravée par Dieu dans nos consciences.

N'est-ce pas saint Paul qui a dit : « Les peuples qui ne « connaissent pas la loi révélée ont la loi naturelle, et portent « en eux-mêmes la loi : *Ipsi sibi sunt lex.* » Mais saint Paul ne séparait pas la loi du législateur; il ajoutait : « Dieu rendra « à chacun selon ses œuvres. »

Et le prince des théologiens, saint Thomas, n'a-t-il pas défini la loi naturelle, une participation à la loi éternelle, de même qu'il définissait la raison, une participation à la raison divine? *Quædam participatio divini luminis.*

Il proclamait ainsi la loi morale, et, du même coup, la rattachait à sa vraie source qui est Dieu.

La loi morale est dans l'homme, Dieu l'y a mise ; mais elle n'est pas de l'homme, elle est de Dieu. Elle est naturelle, oui ; mais elle a son principe en Dieu, auteur de la nature

des êtres et de leurs rapports; en Dieu législateur, sa force obligatoire; en Dieu souverain juge, sa sanction dernière.

Ce qui n'empêche pas que Dieu n'ait attaché à certains crimes des conséquences pénales naturelles, et que la nature outragée ne se venge de celui qui l'outrage.

Certes, il n'est pas nécessaire d'avoir la sainteté et le génie de saint Paul, pour proclamer ces vérités d'éternel bon sens. M. Portalis et le premier Consul ne prétendaient pas autre chose, lorsqu'ils disaient : *Une morale sans dogme, c'est une justice sans tribunaux*. Il n'y a pas plus de morale sans religion, qu'il n'y a de religion sans morale : la religion, c'est l'ensemble des devoirs, comme l'ensemble des croyances. L'athéisme veut en vain séparer ce qui est inséparable.

Vous ne voulez pas d'une loi imposée par « une volonté « souveraine, principiante et causatrice (1), » comme vous dites dans votre langage. Vous déclarez la morale affranchie de Dieu; c'est là, dites-vous, « un fait accompli. »

Le *fait accompli* vous domine tellement, vous vous êtes tellement accoutumés à vous moquer, au nom du *fait accompli*, de tout droit, de toute autorité, de toute puissance, faible et écrasée, que vous osez porter le même langage dans les régions de la vérité éternelle, et en face de Dieu, comme s'il avait abdiqué entre vos mains.

Vous déclarez de même, et il faut voir de quel ton, ces grandes idées de Dieu, d'âme, d'immortalité de l'âme, « en « réalité *mortes*, à l'état de locutions, ne continuant plus à « avoir cours que sous la protection de la routine. » Cela est écrit dans le prospectus de ce journal dont le *Siècle*, tout en faisant une assez vaine réserve, a dit : « Ses doctrines nous « sont chères; sa profession de foi est la nôtre. »

Ainsi, parce qu'ils les ont niées, ces éternelles vérités, ils s'imaginent que c'est fini, et qu'elles ne subsistent plus !

Et que font à ces vérités immuables vos fragiles négations, écrivains d'un jour, qu'un flot amène, qu'un flot emporte, qui

(1) *La Morale indépendante*, 7 août 1865

parlez aujourd'hui et qui vous tairez demain : pareils à ces éphémères qu'on voit tournoyer comme une poussière dans un rayon de soleil, et qui le soir ne sont plus !

Il est une revue qui s'est constituée gravement l'organe officiel de la morale indépendante, dont elle a pris le nom, et qui, répète chaque semaine avec solennité ses vagues formules. Et parmi les étranges prétentions de cette revue, il en est une particulièrement singulière, celle de rester neutre, avec une morale athée, entre le déisme et l'athéisme, entre la foi à l'âme et à l'immortalité de l'âme, et la négation de ces grandes vérités.

« La morale indépendante, disent-ils, se garde de toucher « à l'une quelconque des croyances religieuses... Nous n'inter- « venons à aucun titre entre le déisme et l'athéisme, entre ceux « qui pensent que l'âme survit à la décomposition du corps, et « ceux qui n'en croient rien (1). »

Mais sur ces capitales questions, c'est oui ou non ; et par votre abstention déjà vous soufflez le doute dans les âmes et vous prêchez la vie athée.

Mais on ne peut se tenir dans une position illogique, et la *Morale indépendante*, pas plus que les moralistes indépendants du matérialisme, du positivisme et du panthéisme, ne s'y tient pas. Ce n'est pas seulement le doute et l'athéisme pratique qu'elle propage, c'est la réelle négation de Dieu. Car voici ce que je lis dans des pages que je trouve citées dans ce journal :

« Nous ne rejetons pas l'idée de Dieu, nous en prononçons « même souvent *le nom;* mais nous ne cherchons guère à sa- « voir *ce que ce nom veut dire;* nous nous arrêtons *à une idée* « *vague* de cause universelle, où *nous ne distinguons presque* « AUCUN DES ATTRIBUTS QUI CARACTÉRISENT LA PERSONNA- « LITÉ ET LA VIE (2). »

(1) *La Morale indépendante*, 6 août 1865.
(2) 11 novembre 1866.

Mais qu'est-ce qu'un Dieu dont on prononce *le nom*, sans savoir *ce que ce nom veut dire?* Qu'est-ce qu'un Dieu où l'on ne distingue AUCUN DES ATTRIBUTS QUI CARACTÉRISENT LA PERSONNALITÉ ET LA VIE ?

L'écrivain cité ajoute : « Nous ne sommes pas *athées*, mais « nous sommes un peu *panthéistes*, quoique *nous refusions* « *d'en convenir.* » L'aveu est remarquable. « Ce qu'il y a de « *certain*, c'est que *nous ne prions guère le Dieu* en qui nous « avons *la prétention de croire*, c'est que *nous ne nous in-* « *quiétons guère* de savoir *comment il faut agir* pour *lui* « *plaire* et pour *obtenir ses bonnes grâces* (1). »

Qu'est-ce que cela, sinon l'athéisme pratique? Est-ce là aussi votre pensée, Messieurs de la *morale indépendante?* Je le crains; car à chaque page vous niez la certitude de Dieu, de l'âme, et de l'immortalité de l'âme. Sur de telles questions, dites-vous, on ne sait rien, on ne peut rien savoir : ce sont là des « *hypothèses indémontrables, invérifiables, des spécula-* « *tions impossibles.* »

Que dis-je ! Ces dogmes ne sont pas seulement, selon *la Morale indépendante*, dénués de *toute certitude, invérifiables, indémontrables;* ils sont *ruinés*, définitivement ruinés par la science : ILS ONT FAIT LEUR TEMPS.

« Le criticisme d'une part, la science d'une autre, ont POUR « JAMAIS RUINÉ *le mysticisme* dans SA BASE. L'imagination sous « cette forme *a fait son temps* (2). »

Ils citent ces vers :

« Les Dieux désormais sont passés.
« Allons, relevez-vous, peuples; c'en est assez! »

Et ils appellent le poëme d'où ils les citent « un acte de « foi, une affirmation du nouveau monde, et une glorification « de la personne humaine (3). »

Exactement comme, selon la *libre Pensée*,

(1) *Ibid.* 11 novembre 1866.
(2) *Ibid.* 6 août 1865.
(3) *Ibid.*, 29 octobre 1865.

Les prêtres et les rois...
Embaumeurs conjurés de la terre endormie (1),

Sont morts.

Parler ainsi de Dieu, de la religion, de l'âme et de l'immortalité de l'âme, c'est « ne pas y toucher ! » Mais pensez-vous nous duper avec des mots ?Que disent de plus les francs athées ?

Quel est d'ailleurs le fond et la pratique du système ? Mettre absolument de côté, et dans la théorie, et dans la pratique, la religion, toute religion. Le moraliste indépendant ne s'occupera même pas des questions religieuses : elles sont « *hors science* (2). » Il ne sera d'aucun culte : car la religion n'oblige pas : c'est « une opinion *ad libitum* (3), » à laquelle on peut rester attaché par faiblesse, mais dont le progrès veut qu'on s'affranchisse, pour vivre et mourir sans culte et sans Dieu.

Comment ne voyez-vous pas que si la religion n'oblige pas, elle n'est pas ; que si elle n'est « qu'une opinion *ad libitum,* » elle n'est rien ? *Ne refusez donc pas d'en convenir ;* et rayez ce grand mot du vocabulaire des langues !

Tromperie encore que cette autre prétention, de constituer « une morale commune aux déistes et aux athées, aux spiri-« tualistes et aux matérialistes, acceptable également aux uns « et aux autres (4). »

Il est impossible de laisser passer de pareils sophismes.

Comment ne pas voir le contradiction qui est à la racine même d'une telle prétention ? Mais pour un spiritualiste, pour un homme qui croit en Dieu, les devoirs envers Dieu sont les premiers devoirs de la morale. Pour un matérialiste, pour un athée, ces devoirs n'existent pas ! La morale commune que vous rêvez pour les uns et les autres est donc, dès le point de départ, et sur un point capital, inacceptable aux uns et aux autres ; c'est une morale décapitée.

(1) *La Libre Pensée*, 11 novembre 1866.
(2) *La Morale indépendante*, 4 nov. 1866.
(3) *Ibid.*, 11 novembre 1866.
(4) *Ibid.*, 6 août 1865.

Non, la règle des mœurs ne se peut mutiler ainsi.

Et maintenant, quelle sanction ces indépendants ont-ils trouvée à la morale sans Dieu, à leur morale athée?

Une sanction illusoire manifestement, et à jamais insuffisante pour faire contre-poids aux deux grands et éternels ennemis de toute morale, l'intérêt et les passions.

L'intérêt est dans la nature; les passions aussi sont naturelles; surtout quand on professe, comme les partisans de la morale indépendante, que la nature humaine est sainte, et ne connaît nul mal en soi. Dans ce cas, pourquoi sacrifier un côté de la nature à l'autre? L'homme étant, hélas! ce qu'il est, espérez-vous faire parler la froide voix du devoir, d'un devoir abstrait, isolé de Dieu, plus haut que l'entraînante voix des intérêts et des passions! Comment cela se fera-t-il, s'il n'y a pas au-dessus de l'homme, au-dessus de l'intérêt et des passions, une autorité qui commande le sacrifice?

Vous parlez de dignité personnelle; vous dites: violer la loi, c'est déchoir; voilà la sanction de la loi!

Et qu'importe à l'égoïsme, et qu'importe à la passion, cette sanction que l'égoïsme et la passion peuvent braver?

Est-ce une sanction, que celle dont je puis, au gré de mes intérêts et selon les besoins du moment, fouler aux pieds la menace?

N'avons-nous pas vu des voleurs se faire devant les tribunaux une morale, en vertu de laquelle ils prétendaient avoir parfaitement le droit de voler, et volaient avec la tranquillité de conscience la plus parfaite?

Ne venez pas non plus nous dire ce que je ne saurais vraiment appeler qu'une indignité ou une niaiserie, à savoir que la croyance à l'immortalité de l'âme change la morale en « calcul » et la vertu en « lucre. » Qui ne sait que le chrétien fait le bien pour le bien, aime Dieu pour Dieu: voilà sa loi, et le précepte formel de la charité, que Jésus-Christ appelle le premier et le plus grand des commandements. La récompense éternelle, il est vrai, ne peut lui manquer, c'est justice;

a récompense est la conséquence du mérite : ces deux choses, a morale chrétienne les unit, parce que, loin de se détruire, elles sont inséparables ; c'est là, dans cette justice divine, que se concilient admirablement la loi morale du bien pour le bien, et la tendance invincible de la nature humaine au bonheur : et c'est ainsi que la morale chrétienne répond aux aspirations intéressées comme aux instincts les plus généeux de notre âme, et qu'elle est dans une complète harmonie avec la nature, parce qu'elle vient de Celui qui a fait l'homme, et qui l'a fait pour être heureux par le devoir.

Mais c'est ce dont ne veulent pas les athées.

IV

L'INDÉPENDANCE DE LA MORALE, C'EST LA VARIABILITÉ DE LA MORALE.

Et ne voyez-vous pas encore que votre morale indépendante, en séparant de Dieu la loi morale, la ruine radicalement, lui ôte son caractère de loi, parce qu'elle lui enlève sa fixité et son universalité, la rend *variable* et *corruptible?*

Variable : car, si elle ne vient pas de Dieu, de la raison, de la sainteté, de la justice absolue et éternelle, qui est Dieu, mais de l'homme, uniquement de l'homme : ou elle n'est qu'une pure abstraction, c'est-à-dire, rien ; ou, en définitive et dans la pratique, elle reste absolument soumise aux variations, aux défaillances de l'individu : le bien n'est plus rien de fixe et d'absolu, mais quelque chose d'essentiellement relatif, variable ; et cette morale se devra définir : *une morale libre que chacun se fait comme il l'entend.*

C'est-à-dire, qu'en somme, la distinction essentielle entre le bien et le mal est pratiquement anéantie.

Du reste, les aveux des moralistes prétendus *indépendants* sont décisifs sur ce point, et vont à la racine de tout.

« L'homme, dit l'un, FAIT la sainteté de ce qu'il croit,

« comme la beauté de ce qu'il aime (1). — Une belle pensée « vaut une belle action (2). »

Un autre : « L'intelligence humaine MODÈLE « à son gré » « l'idéal (3). »

Le même affirme que « dans l'intelligence humaine il n'y a « rien d'*absolu*, tout est relatif. »

Un troisième : « Il y a eu une morale pour chaque siècle, « chaque race et chaque ciel. » Et il *entend* par là que « le « modèle idéal VARIE selon les circonstances qui le FAÇON- « NENT (4). »

Et cela est logique et rigoureux, exactement déduit du système, à savoir que la loi morale vient de l'homme seulement, et ne se rattache à aucun principe, à aucune volonté supérieure à l'homme, éternelle, immuable, absolue.

Cela est logique dans le système, et cela ruine le système, de l'aveu même des adversaires.

Car le principe de la morale indépendante ayant été exposé en ces termes par un de ces messieurs : « La morale n'a rien « d'immuable et d'éternel ; c'est une création incessante et in- « cessamment variée de notre intelligence ; » que répond à cette déduction si logique de l'idée mère du système, un autre moraliste indépendant ? Le voici : « Ces paroles, trop claires, « hélas ! sont la négation sincère, mais absolue, de la morale... « La société ne durerait pas un siècle, orientée sur un idéal qui « varierait d'heure en heure, de peuple à peuple, de classe à « classe, presque d'individu à individu (5). »

Sans doute ! et c'est cela même qui vous condamne, vous qui ne voulez pas rattacher la morale à son premier principe, Dieu ; vous, partisans d'une morale dans laquelle, forcément, par suite de cette mutilation, la loi morale est *variable*, chacun se fai-

(1) M. Renan, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1862, p. 938.
(2) Même revue, janvier 1860, p. 384.
(3) *Conservation*, p. 286.
(4) M. Taine, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1862.
(5) *La Morale indépendante*, 30 septembre 1866.

ant sa morale comme il l'entend, de même que chacun se fait, comme il l'entend, ses opinions.

Vous dites naïvement que les hommes ne se disputeront plus sur le terrain de la morale? Mais n'êtes-vous pas vous-mêmes une preuve qu'il y a des systèmes en morale, comme en tout le reste? Est-ce qu'il n'y a pas la morale de l'intérêt, la morale du plaisir? la morale de l'habileté et de la force? la morale de vos faits accomplis?

La morale ne confine-t-elle pas par cent endroits à la politique? Quelle sera la morale politique, la morale sociale? Y en aura-t-il une, oui ou non? soit pour les princes, soit pour les peuples?

Il n'est rien vraiment de plus ridicule et de plus vain que cette prétention de la morale indépendante à faire, comme ils disent tous, cesser les divisions et le scepticisme, à faire « l'unité spirituelle et cordiale du genre humain (1), » l'unité dans la vertu sur la terre. La vérité est que, dès qu'on descend des hauteurs de l'axiome aux applications pratiques, on se divise sur les questions de morale les plus importantes, les plus délicates, comme sur toutes les autres questions.

Séparons, dites-vous, la morale de la religion, parce que la religion divise et que la morale unit.

Et vous êtes forcés vous-mêmes d'écrire :

« Il y a eu au XVIIIe siècle TROIS GRANDES ÉCOLES DE MORALISTES. Ces trois écoles ont ÉNERGIQUEMENT LUTTÉ L'UNE CONTRE L'AUTRE (2). »

Ce n'est pas tout : vous démontrez vous-mêmes que ces luttes étaient nécessaires. « Le champ de la *raison* est MOINS ARDU que le champ de la *conscience*, et c'est ce qui fera que les progrès de *celle-ci* seront *plus lents*, LES ERREURS PLUS FACILES (3). »

Il n'y a pas absurdité qui n'ait été soutenue par quelque

(1) Le *Journal des Débats*, 23 avril 1863.
(2) *La Morale indépendante*, 9 septembre 1866.
(3) *La Morale indépendante*, 30 septembre 1866.

philosophe, dit Cicéron. Voilà la faiblesse de l'esprit humain; voilà l'histoire. Vous le savez, vous avouez que les questions de morale sont plus difficiles, *plus ardues* encore que les questions spéculatives; que les erreurs y sont *plus faciles*, les progrès plus lents; et vous venez nous dire que la morale indépendante fera l'accord des intelligences et l'unité spirituelle et cordiale de l'humanité! N'est-ce pas dérisoire?

Mais voici bien mieux : « L'adhésion la plus formelle à l'in- « dépendance de la morale, » n'empêche pas celui qui vous donne cette adhésion, de tomber, selon vous, dans « *la néga-* « *tion sincère, mais absolue, de la loi morale.* » Voici, en effet, un moraliste indépendant qui n'admet pas, lui, votre prétention de constituer une morale universelle, et qui vous écrit :

« Nous sommes d'accord sur l'indépendance de la morale..
« Quant à *la constitution de la science morale,...*
« Je suis en désaccord avec vous *sur la base* que vous voulez assigner « à la morale...
« Une morale fondée sur cette base, *trop étroite à mes yeux*, sera né- « cessairement une morale incomplète, et qui ne pourra comprendre « qu'une aristocratie intellectuelle...
« Je ne vois pas *comment pourrait se réaliser cette unité à laquelle* « *vous aspirez..*
« Les termes de *bien* et de *mal*, de *juste* et d'*injuste*, il n'y en a « guère de plus vagues et qui puissent être pris dans des acceptions « plus diverses..
« Ces mots bien et mal, en qui se résume toute la morale, sont sus- « ceptibles des sens les plus différents;.. *leur sens peut varier du* « *blanc au noir*, en suivant les nuances possibles de développement « moral et intellectuel.
« Le mot morale lui-même n'est pas moins indécis... *il y a autant de* « *morales que de systèmes moraux, autant que de moralités particu-* « *culières..*
« Par conséquent, je ne crois pas à l'unité morale que vous espérez « pour tous les hommes (1)... »

(1) *La Morale indépendante*, 26 août 1866. Du reste, le correspondant de *la Morale indépendante* n'est pas le seul à penser ainsi. M. le docteur Bourdet dit dans le même sens : « Nous ne croyons pas à une morale dont les prin- « cipes seraient, comme on dit, gravés au fond de toutes les consciences. » Et il se moque de « la prétendue morale que certains philosophes natu-

Voilà ce qu'on vous écrit, et rien n'est plus vrai que tout cela, si la morale ne vient pas de Dieu, et si c'est l'homme qui se la crée, comme ses opinions;

Et vous, avec non moins de raison, vous appelez cela « la « négation sincère, mais absolue, de la loi morale; » et vous ajoutez, effrayés : « Malgré l'adhésion formelle donnée par « M. Véron à l'indépendance de la morale, je me demande, « *avec quelque effroi*, si notre accord va bien loin (1). »

Quoi! vous êtes effrayés vous-mêmes de vos désaccords sur la base, sur la conception même de la morale; vous déclarez que l'adhésion donnée à l'indépendance de la morale n'empêche pas un homme *sincère* de tomber immédiatement dans *la négation absolue de la loi morale;* et vous voulez nous faire croire que vous vous entendrez parfaitement entre vous et avec tout le monde, quand il s'agira de descendre des formules générales, d'entrer dans les détails de la morale, et de déterminer précisément les devoirs de la vie privée et de la vie sociale? Mais c'est une pitié.

La morale indépendante, dites-vous, en écartant les questions de Dieu et de l'âme, fera cesser le sceptiscime.

Étrange manière en vérité, dirai-je d'abord, de faisse cesser le scepticisme, que de supprimer les croyances!

Comme si l'homme, d'ailleurs, pouvait à son gré supprimer les questions que posent invinciblement l'esprit et le cœur humains; comme si tous les efforts pour emprisonner la raison dans la matière, pouvaient jamais prévaloir contre cette profonde et sublime inquiétude, qui est à la fois le tourment et l'honneur de l'âme humaine, selon ces belles paroles de saint Augustin, citées récemment au Corps législatif par M. Jules Favre : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec resquiescat in te.*

Vous ne voulez plus, dirai-je ensuite, des questions d'origine

« ralistes prétendent univoque et identique dans tous les cœurs humains!... » P 101, 102.

(1 *La Morale indépendante,* 30 septembre 1866.

et de fin; mais si vous ne savez rien sur l'origine et sur la fin de l'homme, c'est-à-dire sur le point de départ et sur le point d'arrivée, comment espérez-vous connaître le chemin qui conduit au terme?

Vous dites que la morale indépendante vous mettra tous d'accord !

Et comment pouvez-vous espérer qu'on s'entendra au moyen de la morale indépendante, quand vous nous présentez, vous-mêmes, le spectacle des plus flagrantes contradictions, sur tout, et sur la morale comme sur le reste?

Mais commencez donc par vous entendre sur quelque chose qui ne soit pas une négation.

Sur les plus fondamentales questions, sur la conception même du monde, sur le relatif, sur l'absolu, sur Dieu, sur l'âme, sur la vie future, je vous entends vous faire mutuellement les adjurations les plus solennelles, mais les plus contradictoires :

La libre Conscience s'écrie : Athées, matérialistes, « vous « reculez, loin d'aller en avant, et les ennemis du progrès n'ont « qu'à vous laisser faire. Ce n'est pas en procédant de la sorte « qu'on en finit avec les religions du passé, dont le déisme ra- « tionaliste peut seul avoir raison (1). »

Mais, dit la *Morale indépendante:* « Ce vague déisme sans « forme, qu'on appelle religion naturelle,... qui, s'il veut se « définir d'une manière sérieuse, ne peut aboutir qu'au catholi- « cisme,... et alors *nous voilà tournant dans le cercle* (2). »

La libre Conscience continue: Si vous niez Dieu et l'âme, « vous venez en aide aux religions du passé. » Vous leur fournissez « un sophisme, mis en honneur par Bossuet: « Voyez, disent-elles, où l'on aboutit quand on a cessé d'être « chrétien; on finit par ne plus croire ni à Dieu ni à « l'âme (3). »

(1) Octobre 1866.
(2) 19 août 1866.
(3) *La libre Conscience*, n° 1er, octobre 1866.

Et *la libre Pensée* répond à *la libre Conscience :* Eh quoi! vous voulez retenir « l'humanité à l'état d'enfance! » Non, non, « répudiez hautement toute hypothèse admettant *une* « *espèce d'âme;* » pour « en finir avec les religions du passé, » il n'y a qu'un moyen, le nôtre : « affranchir l'esprit humain « des hypothèses et des superstitions (1). »

Et vous venez nous dire, Messieurs de *la libre Pensée*, de *la libre Conscience*, et autres, que la morale indépendante vous mettera d'accord et fera « l'union des esprits et des cœurs: » — « l'unité spirituelle et cordiale du genre humain!.»

Mais, vous vous moquez!

Vous dites que vous laissez chacun libre d'être à sa guise matérialiste ou spiritualiste, déiste ou athée, que cela ne fait rien à la morale : « *Matérialisme*, spiritualisme, théologisme « quelconque, question d'origine et de fin, sont, à nos yeux, « *hors morale*, comme elle sont *hors science* (2). »

Et on vous répond avec raison : « *Le matérialisme* n'est « bon à rien qu'à ôter à la vie humaine tout sérieux et toute « valeur.. et qu'à donner raison à ces hommes, les plus mépri- « sables de tous, qui font consister l'habileté à exploiter le « plus sûrement possible les misères physiques et les défail- « lances morales de leurs semblables. » (M. Larroque).

Voilà comment votre commun drapeau de la morale indépendante vous met tous d'accord les uns avec les autres.

Je pourrais pousser bien plus loin ces contradictions : c'est assez.

Ainsi donc, ces hommes qui rejettent la religion pour arriver à l'unité des intelligences commencent par ne s'entendre sur rien; et ils prétendent, avec leur principe individuel suivi d'inévitables divisions, arriver à réunir tous les esprits et tous les cœurs!

Ah! ce besoin d'union, d'unité, de foi universelle, c'est un noble besoin de l'âme ; aussi, n'est-ce pas une chimère, et Dieu

(1) *La libre Pensée*, n° 1er, octobre 1866.
(2) *La Morale indépendante*, 6 novembre 1866.

qui ne nous l'a pas donné pour nous tromper, a pris soin de le réaliser lui-même. Elle existe, elle existe cette unité. Il y a une doctrine sur la terre qui rassemble dans un lien commun, dans l'unité admirable d'une société vivante et universelle, toutes les âmes, tous les cœurs qui adhèrent à son symbole, dans tous temps, à tous les degrés de la civilisation. C'est l'Eglise catholique : une, et seule UNE sur la terre, parce qu'elle a, seule, un principe d'unité. Et vous la repoussez ! Aussi errez-vous à toutes les fluctuations du doute et de la négation, étalant la contradiction sur les points les plus fondamentaux, au moment même où vous vous vantez de faire l'unité des âmes.

V

L'INDÉPENDANCE DE LA MORALE, C'EST LA CORRUPTION DE LA MORALE.

La morale indépendante est donc une morale *variable*, mais, de plus, *corruptible.*

Le fait est là, évident, irrécusable.

L'écrivain que je citais tout à l'heure, qui déclare la religion *incapable de produire une morale*, qui parle d'une morale « pour chaque siècle, chaque race et chaque ciel, » ce même écrivain proclame que *le vice et la vertu sont des produits, comme le vitriol et le sucre.*

Et il a raison de conclure ainsi, puisque l'*homme*, selon cet écrivain, n'est lui-même qu'*un produit*, comme toute chose.

Lisez, et dites-moi ce que vous pensez de la morale que va déduire de ce principe le moraliste indépendant que je cite :

« L'homme est un produit comme toute chose, et *à ce titre*, « *il a raison d'être comme il est.* Son imperfection innée est « dans l'ordre, *comme l'avortement* constant *d'une étamine*

« *dans une plante.* » Cela étant, « *le vice est un produit.* « Et ce qui nous semblait le *renversement d'une loi* est *l'accomplissement d'une loi. La raison e la vertu humaines ont* « *pour matériaux les instincts et les images animales... comme* « *les matières organiques ont pour éléments les substances* « *minérales.* Quoi d'étonnant si la *vertu* ou la *raison humaine....* comme la *matière organique*, parfois *défaille* ou « se décompose? » Puis, après avoir parlé des *forces maîtresses*, des *lois indestructibles* qui CONTRAIGNENT, l'auteur ajoute : « Qui est-ce qui s'indignera contre la géométrie : surtout « qui est ce qui s'indignera contre *une géométrie vivante* (1)? »

Puis, il faut voir bientôt après l'application de ce principe *à l'adultère*, et comment le moraliste indépendant bafoue ceux qui seraient tentés d'avoir une pensée de blâme; lui, il s'égaie et plaisante.

Le même demande ailleurs, à propos d'un passage de lord Byron sur les amours d'Haydée, comment on peut *refuser de reconnaître le divin, non-seulement dans la conscience et dans l'action, mais* DANS LA JOUISSANCE! « Qui a lu les amours « d'Haydée, s'écrie-t-il, et a eu d'autre pensée que *de l'envier* « et de la plaindre? Qui est-ce qui peut, en présence de la « magnifique nature, qui leur sourit et les accueille, imaginer « pour eux AUTRE CHOSE que LA SENSATION TOUTE PUISSANTE « qui les unit (2)!... »

Voilà donc les jeunes gens bien avertis que *la jouissance* est divine *comme la conscience;* qu'en de certains moments, il n'y a pas à imaginer pour eux *autre chose que la sensation toute-puissante* qui les entraîne, et que, dans de tels cas, on ne peut avoir d'autre pensée que de *les envier* et de les plaindre, puisqu'ils sont sous l'empire de *lois indestructibles* qui les *contraignent*, lois absolument innocentes, après tout, l'homme ayant *raison d'être comme il est*, et étant *une géométrie vivante!*

(1) M. Taine, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1862.
(2) *Ibid.*

Vous qui réclamez la direction morale des âmes, prêchez cette morale à la jeunesse, elle se chargera de l'appliquer !

C'est dans la même inspiration que l'auteur de *Lucrezia* écrivait : « Quand tu verras deux époux, excellents l'un pour « lautre, s'aimer d'une manière paisible, tendre et fidèle, dis « que c'est de l'amitié ; mais quand tu te sentiras, toi, noble « et honnête homme, violemment épris d'une misérable cour« tisane, sois certain que ce sera de l'amour, ET N'EN ROUGIS « PAS ! »

Et n'est-ce pas dans le même sens que, dans un autre roman, je vois les deux principes que voici : « Un sentiment *accepté* « *en nous-mêmes* devient aussitôt *un devoir.* » — « Mon « amour ne peut être qu'une religion. »

Je le répète : Prêchez à la jeunesse cette morale, et par les journaux de toute sorte, faites-la descendre dans le peuple : et vous verrez ce que deviendront les mœurs d'un pays.

Ah ! laissez-moi vous le dire : Je me sens ici révolté par votre morale, autant que par vos blasphèmes contre Dieu !

Cette jeunesse française que vous abreuvez de ces corruptions, elle ne cessera jamais de nous être chère. On donnerait mille vies comme une goutte d'eau pour la sauver. Et voilà pourquoi, quand vous vous attaquez à elle, dans vos livres et dans vos chaires, je me sens blessé au cœur, et je ne puis m'empêcher de pousser des cris !

M. Taine, du reste, et l'auteur de *Lucrezia* ne sont pas les premiers à entendre ainsi la morale indépendante. Une école n'avait-elle pas essayé avant eux de se livrer à « la recherche « hardie et sainte de *la loi morale nouvelle* ? » Et qu'elle était cette morale nouvelle ? *La réhabilitation de la chair*, comme ils le disaient eux-mêmes : « Il s'agit entre nous de *morale*, de *la réhabilitation de la chair* sous le *point de vue moral.* » (Paroles du P. Enfantin.)

Et leur réhabilitation de la chair allait jusqu'à ceci. L'un disait : Le divorce doit être *glorifié* et *sanctifié*, « et pour« quoi ? Parce que les *êtres aux affections vives et passagères*

« ont tout autant de droits que les êtres aux affections pro-
« fondes, et durables. »

Qu'on ne me dise pas que toutes ces doctrines-là sont mortes, Non, elles sont vivantes ; la morale indépendante relève leur drapeau en relevant leur principe ; et qu'on veuille bien remarquer ceci et me dire s'il n'y a pas là un symptôme significatif de l'état des esprits : les ouvrages où ces doctrines sont enseignées, se réimpriment à l'heure qu'il est, et la *Vie éternelle* du P. Enfantin fait partie d'une bibliothèque, dite *Bibliothèque* UTILE, dont j'ai déjà parlé : feront-ils aussi partie, demanderai-je, de ces bibliothèques populaires, que M. Havin, me dit-on, propage avec ardeur (1)? Et si M. Havin devient un jour ministre de l'instruction publique, feront-ils partie des bibliothèques des écoles?

Comment osez-vous proclamer la morale indépendante des doctrines, quand il est si manifeste que les doctrines influent, et si décisivement, sur la morale?

Vous ne donnez pas à l'homme Dieu pour auteur ; mais vous lui donnez la matière : vous parlez en effet de « la formation « lente de l'humanité, ce phénomène étrange en vertu duquel « *une espèce animale* (l'humanité) prit sur *les autres* une supé« riorité décisive » (M. Renan.)

(1) Il existe, du reste, sur la manière dont certains partisans de la morale indépendante, entendent former des bibliothèques populaires des aveux précieux. Au congrès de Berne, où cette question de la morale indépendante fut si orageusement discutée, des orateurs prétendirent que, la voix du peuple étant la voix de Dieu, il n'y avait aucun inconvénient à lui donner en pâture toute la mauvaise littérature du XVIIIe siècle, si cela lui convenait. Un membre, M. Marguerin, ayant avancé que les hommes de cœur qui s'associent pour instruire le peuple doivent lui fournir un aliment intellectuel sain et bienfaisant, et qu'il est de leur devoir strict d'écarter des bibliothèques formées par leurs soins les livres dangereux : « Ah! lui fut-il répondu, vous voulez tenir « le peuple en lisières. Non : les ouvriers ne veulent plus de lisières. Que l'ou« vrier choisisse lui-même ses lectures sans tuteur! » Un autre membre ayant déclaré qu'il fallait refaire au plus tôt pour le peuple l'histoire de la révolution française, et lui signaler sans ménagement tous les crimes commis au nom du prétendu salut public, au lieu d'en faire une immortelle apologie, de vives réclamations se firent entendre.

Croire que l'homme n'est qu'une espèce animale, est-ce qu'une telle doctrine est sans influence sur la morale?

Vous avez une doctrine sur l'âme : vous niez l'âme, vous lui substituez l'organisme, vous regardez l'âme comme la résultante de l'organisme. Est-ce qu'une telle doctrine est sans influence sur la morale?

Vous avez une doctrine sur la vie future : vous la niez! Est-ce que la négation de la vie future, l'opinion que tout finit pour nous avec le corps, est sans influence sur la morale? Est-ce qu'il n'y a pas au bout de ces négations des conclusions pratiques? «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons : » *Manducemus, et bibamus, cras enim moriemur*. Que de gens en resteront à ces conséquences!

Vous parlez de la conscience : « Conscience! conscience! « dites-vous avec Rousseau : auguste instinct, voix immor- « telle! »

Et voilà des moralistes indépendants qui vous répondent :

« L'analyse ne trouve dans cet auguste instinct et cette voix « immortelle qu'un mécanisme très-simple, qu'elle démonte « comme un ressort (1). »

« La conscience est une propriété de la matière » (M. Moleschot).

Et, dans ce mécanisme matériel, « la forme machinale de « chaque pièce est toujours là, prête à entraîner chaque pièce « hors de son office propre, et à troubler tout le concert. *Il n'y « a point dans l'homme de puissance distincte et libre*. Lui- « même n'est qu'une série d'impulsions précipitées et di'magi- « nations fourmillantes (2). »

Voilà l'homme de la morale indépendante.

Et cet homme, en qui il n'y a point de puissance libre, qui n'est qu'une série d'impulsions précipitées, comment voulez-vous, quand la violence de la passion ou un grand intérêt l'entraînent, qu'il sacrifie l'intérêt ou la jouissance au devoir, *la jouissance aussi divine que la conscience?*

Ah! le ciel nous préserve de voir jamais régner votre morale!

(1) M. Taine, *Philosophes français au* XIX[e] *siècle*, p. 276.

(2) Encore M. Taine.

Le jour où elle viendrait s'asseoir au foyer des familles, entre le père et l'enfant, entre l'époux et l'épouse, serait le plus néfaste des jours dans les annales de l'humanité.

Pères de famille, qui que vous soyez, je vous le crie : une telle morale est plus qu'impuissante à protéger votre foyer, à garantir les mœurs de vos fils, la pudeur de vos filles, la fidélité de vos femmes, la probité de vos serviteurs, et votre propre vertu.

La vie humaine n'est donc pas protégée par la morale indépendante.

La société, l'est-elle davantage? Hélas! non.

VI

CETTE PRÉTENDUE MORALE ÉBRANLE LES BASES DE LA SOCIÉTÉ.

Avec la morale indépendante, les lois sociales manquent de fondement et d'autorité. Tout ce que cette morale objecte contre la loi émanée de Dieu retombe à plus forte raison, qui ne le sent? contre toute loi émanée des hommes. L'homme seul, évidemment, ne peut obliger l'homme.

L'Assemblée républicaine de 1848 comme l'Assemblée constituante de 89 l'avaient compris, quand elles proclamaient « en « présence et sous les auspices de Dieu, de l'Être suprême » l'une, la Constitution de 1848; l'autre, les Droits de l'homme et du citoyen : reconnaissant implicitement que la loi humaine dérive de la loi divine.

Si votre loi ne vient pas de plus haut que vous, on s'y soumettra, si on y est forcé; on la violera, quand on pourra. Je défie, si on supprime l'idée de Dieu, si les lois humaines ne puisent pas leur autorité à cette source, si on ne dit pas avec un poëte antique : « Dans ces lois immortelles, est un Dieu qui ne vieillit pas, » je défie de constituer les lois humaines sur une autre base que la force, et là se montre la vérité profonde de ce mot de Benjamin Constant, qu'il y a une *secrète solidarité entre le despotisme et le matérialisme.*

Ne voyez-vous pas qu'avec la morale indépendante, un antagonisme redoutable est établi entre l'individu, ses passions, ses intérêts, et la société? Les gens qui rêvent une ***nouvelle société***, où les penchants de la nature ne seront plus contrariés par les lois, ne rêvent-ils pas aussi une ***morale nouvelle?***

N'y en a-t-il pas parmi eux qui raisonnent, en partant du principe de la morale indépendante, avec la rigueur que voici ?

« Nous n'avons pas le droit de nier ni de proscrire *ce que la* « *nature a mis en nous*. Nous devons, au contraire, développer « TOUTES nos facultés, les affranchir, les déblayer de TOUS « préjugés. »

Et ce qu'ils veulent dire, *et disent expressément*, par ce que la nature a mis en nous, c'est ce que je ne puis me permettre d'exposer ici.

Mais les conséquences sociales qu'ils tirent de tout cela, c'est ***l'homme libre et la femme libre***, en dépit de la société :

« Le souvenir du bonheur est mélancolique... Je t'en veux, ô « société ! Je t'en veux profondément... Certes, sans toi, ce « bonheur n'eût pas cessé. Tu as voulu qu'il ne fût qu'inter- « mittent, et c'est pour cela que je t'en veux. »

« Qu'est-ce qui fait que la société actuelle nous mécontente « tellement ? C'est qu'on ne satisfait ni notre raison, ni notre « sentiment. C'est que l'homme n'est pas encore affranchi, « et que la femme est encore esclave (1). »

Les mêmes moralistes indépendants font à l'Église l'application suivante de leur morale :

« Ah ! prenez-y garde, Messieurs les cléricaux,... nous saurons « s'il le faut, vous confondre, nous saurons, si le lent travail « de la science ne suffit pas, inscrire sur nos étendards, *et* « *mettre à exécution* la grande pensée du siècle dernier : *écra-* « *sons l'infâme* (2). »

C'est au nom de cette morale indépendante qu'on ébranle la

(1) *La Revue du Progrès*, novembre 1863.
(2) *Ibid.*, janvier 1864.

famille : son indissolubilité par le divorce, et sa sainteté par l'adultère, nous l'avons vu, et qu'on ne craint pas de dire :
« Qu'en dehors et au-dessous du mariage peuvent subsister
« entre les deux sexes des unions encore respectables, ***légiti-***
« ***mées par la nature, sinon par la loi sociale.***

Que l'on « proteste, ***au nom des droits de l'amour,*** contre le préjugé chrétien, » qui condamne « la femme galante, la cour-
« tisane (1); » que dis-je ? que l'on préfère quelquefois la courtisane à l'épouse, comme « plus chaste et plus fidèle (2); et qu'enfin on ajoute : « Ce n'est pas à la nature à se plier aux règles
« souvent arbitraires ou erronées de la société civile, mais c'est
« à la société civile de se conformer aux lois de la nature (3). »

Et voilà un auteur et un livre que de grands journaux à Paris, à Lyon, ont célébré ! Un livre que la ***libre Pensée*** a nommé ***indispensable*** pour quiconque s'intéresse aux grandes questions morales et religieuses ; dont ***la Morale indépendante,*** d'accord avec la feuille matérialiste et athée, a dit de son côté :
« Voilà un livre dont nous conseillons la lecture à nos adver-
« saires comme à nos amis. »

Est-ce donc là cette morale indépendante, qui peut seule, comme parle le ***Journal des Débats,*** « fonder et assurer l'unité
« spirituelle et cordiale du genre humai? »

C'est encore au nom de la morale indépendante qu'on a dit :
« La propriété, c'est le vol; » c'est un droit de convention substitué au droit de nature ; et qu'on ébranle la société.

C'est au nom de la morale indépendante enfin qu'on a dit :
« Guerre à Dieu ! » c'est le tyran de la pensée, de la conscience, de la nature, de la vie. « Dieu c'est le mal ! »

> Le monde est son caprice, et l'homme son jouet...
> Notre révolte est due aux chaînes qu'il nous tisse.
> Le mal partout l'accuse : il ne se défend pas.
> C'est qu'à vouloir parler il serait par trop las (4) !

(1) M. Bouteville.
(2) M. Proudhon.
(3) M. Bouteville.
(4) *La Libre Pensée*, 11 nov. 1866.

Séparez la morale de la Religion, dans la société, dans la famille, dans l'école, voilà où vous arriverez.

Concluons : la morale vient de Dieu, ne se peut séparer de Dieu.

La morale indépendante de tout dogme, religieux et philosophique, n'est pas la morale, c'est l'athéisme, conséquent ou inconséquent, l'athéisme pratique.

Et ceux qui, croyant en Dieu, proclament cependant la morale indépendante de Dieu, et de tout dogme philosophique et religieux, subsistant par elle-même, parce qu'elle est, disent-ils, un principe, un idéal, ceux-là, ici comme partout, font les affaires de l'athéisme.

Mais c'est assez, et en laissant là, j'allais dire avec dégoût, cet athéisme, conséquent ou inconséquent, mais pratique, qui s'appelle la morale indépendante, je résume ce triste débat en adressant aux docteurs de cette morale un dernier mot :

Que prétendez-vous définitivement et qu'entendez-vous avec votre indépendance de la morale et de la conscience humaine?

Entendez-vous que le décalogue éternel est gravé dans vos cœurs comme sur des tables plus saintes encore que les tables de pierre de l'antique loi ?

Entendez-vous proclamer les Commandements de Dieu ?

Tu ne tueras point,
Tu ne déroberas point,
Tu ne mentiras point,
Tu ne porteras point de faux témoignages,
Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain :

Si c'est cette morale-là que vous déclarez immuable, universelle, indépendante, je l'admets : indépendante, non pas de Dieu, mais de nos faiblesses, de nos passions, de nos ignorances, de nos erreurs, de nos disputes : car, selon la grande parole de saint Augustin : *Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum ;*

En un mot, indépendante de l'homme et venant de Dieu ;

Si c'est cela, oh ! alors, nous sommes d'accord.

La ferme conscience qui, le regard invariablement fixé sur la loi, sur le devoir, ne fléchit pas et se tient toujours debout dans l'honneur et la vertu, voilà notre liberté de conscience, notre morale indépendante, à nous ;

Mais, si vous voulez nous dire que vous êtes *le plus noble des hommes*, lorsque vous êtes *violemment épris d'une misérable courtisane...* et que vous *n'avez pas à en rougir ;*

Que la fille de mauvaise vie est *préférable à la plus fidèle épouse ;*

Que la prostituée vaut *la sœur de charité ;*

Que la *jouissance* est DIVINE *comme la conscience ;*

Que le *vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol ;*

Qu'il y a *une morale pour chaque siècle*, et , *pour chaque race ;* et « *des mesures* différentes *pour la sincérié ;* »

Qu'il faut livrer l'indissolubilité du mariage et la sainteté de la famille aux entraînements *des êtres à affections vives et passagères ;*

Que *la propriété, c'est le vol !*

Que *Dieu, c'est le mal !*

Et qu'il faut enfin faire plier les lois arbitraires et erronées de *la société civile* aux caprices du cœur et des sens appelés par vous les *lois de la nature ;*

Oh ! alors, nous n'avons pas dans notre cœur assez d'horreur et dans nos paroles assez d'énergie pour repousser votre morale !

Et quand vous appelez cette morale-là *indépendante*, ce mot nous fait frémir, parce qu'il ne signifie plus autre chose que la suppression de tous les liens et de tous les freins.

Une telle morale, nous n'en voulons pas, ni au foyer domestique, ni dans les écoles où s'élève notre jeunesse, ni dans la société où nous vivons.

Et nous vous dirons, ou plutôt nous laisserons le divin Platon vous dire ce qu'il disait jadis aux corrupteurs de la morale dans Athènes :

« Retirez-vous, et ne venez pas nous dépraver !...

« Nous faisons une grande œuvre... nous cherchons, nous « tous qui voulons être vertueux, à représenter en nous-« mêmes, et dans le drame de la vie humaine, la loi divine et « la vertu...

« Ne comptez donc pas que nous vous laissions entrer chez « nous sans résistance, dresser votre tribune sur la place pu-« blique, adresser la parole à nos femmes, à nos enfants, à « tout le peuple, et leur débiter des maximes dissolvantes de « toute vertu. »

TROISIÈME PARTIE

LE PÉRIL SOCIAL

Où allons-nous, je le demande, où allons-nous, si tout ce travail d'impiété et d'immoralité continue? Je réponds avec une profonde conviction : Nous marchons à un cataclysme social.

Car toutes ces doctrines, qu'on le remarque bien, ont des conséquences sociales inévitables : les principes religieux et moraux, bon gré mal gré, sont la base des sociétés; qui les ébranle, ébranle tout.

Voilà ce qu'il est nécessaire de mettre maintenant en lumière.

J'examinerai donc ici les graves conséquences sociales des doctrines que je combats.

Je traiterai ensuite des préoccupations de l'heure présente.

I

CONSÉQUENCES SOCIALES DES DOCTRINES D'IMPIÉTÉ :

QUE CEUX QUI TRAVAILLENT A LA DISSOLUTION DES CROYANCES TRAVAILLENT A LA DÉMOLITION DE LA SOCIÉTÉ.

On dira que je suis ému, trop ému, en écrivant ces choses, mais qui ne le serait comme moi? Qui pourrait sans émotion

à l'heure où je parle, jeter un regard interrogateur vers le redoutable inconnu qui est devant nous, vers les événements qui tout à coup peuvent surgir, et dont nul ne saurait mesurer les incalculables conséquences?

Mais non : il y a des hommes qui ne voudraient rien voir, rien prévoir, et qui sont tranquilles.

Moi, je ne le suis pas ! Je le suis encore moins pour la société que pour l'Église, moins pour vous et vos enfants que pour moi-même.

Ah ! je ne puis me défendre de cette douloureuse réflexion : Combien notre nature est corrompue ! Il y a six mille ans que l'homme est sur la terre. Il y a dix-huit cents ans que l'Évangile est prêché. Dieu, l'âme, la vertu, le ciel, devraient être des vérités acquises, incontestées, le pain quotidien, le premier trésor de tous les hommes. Nullement, ce trésor, on nous le dispute encore ! Et que de funestes esprits viennent contester ces vérités premières à la face de notre vieille et légère société, et notre société, sans s'inquiéter un moment, sans se demander où ces docteurs d'impiété et d'immoralité la mènent, continue avec insouciance ses affaires et ses plaisirs, et, ce qui est plus triste, elle réserve à ces doutes impies l'attention et quelquefois la faveur, la célébrité qu'elle refuse si souvent à ceux qui ne lui parlent que le langage du bon sens, de la vertu et du respect !

Toujours las de la vérité ancienne, jamais attristé de l'erreur nouvelle, et ne prévoyant jamais les abîmes où il court, voilà l'homme ! Et il lui faut des coups de tonnerre, et quelquefois un siècle entier de douleurs effroyables, pour lui faire retrouver le bon sens et l'honnêteté perdue !

Il est donc nécessaire que je dise ici la raison de mes craintes, et que j'essaie de suivre, dans leurs conséquences, en achevant ce travail, les doctrines que je viens d'exposer.

Ces doctrines ne peuvent manquer d'avoir leurs contre-coups dans l'ordre social pour les raisons que voici :

1° Parce que telle est la nature même des choses et la logique des faits ;

2° Parce que tel est le but avoué des chefs ;

3° Parce que ces doctrines peuvent facilement devenir populaires ;

4° Et enfin par le fond même des questions sociales pendantes.

I

LA NATURE DES CHOSES ET LA LOGIQUE DES FAITS.

La libre pensée devait amener la libre morale ; la libre morale n'amènera-t-elle pas la libre action, l'action révolutionnaire ? Devant la libre pensée et la libre morale, il y a la résistance des lois et la société. Mais quand ce sera le peuple qu'on aura fait libre penseur et libre moraliste, n'attaquera-t-on pas bientôt les lois et la société elle-même, au nom de la libre pensée et de la libre morale ? Je le crains et je le crois.

Et je songe avec effroi au lendemain que nous préparent ces excès, comme on n'avait pas encore vus, de la libre pensée et de la libre morale, affranchies de toute croyance, de toute religion, de toute autorité, de tout ce qui avait fait jusqu'ici la sécurité de l'ordre social.

Car, s'il est une chose certaine, démontrée par l'irrécusable expérience de tous les temps, c'est ce qu'on a appelé la logique des faits : quand un principe a pris une fois possession des esprits, il ne tarde pas à developper ses conséquences. Il y a des logiciens timides qui restent en route, mais il y en a d'autres, en France surtout, pays d'action, qui vont résolûment jusqu'au bout : « Le peuple, disait un des hommes de 1848, M. Félix Pyat, dans un discours très-instructif, que je revoyais ces jours-ci, sur le *droit au travail,* « le peuple est un grand logicien « qui ne manque jamais de conclure. »

M. Pyat a raison dans son audacieuse franchise, et je la préfère mille fois à ce sophisme hypocrite, l'un des plus répugnants de la méprisable sophistique contemporaine.

« La qualité des doctrines, c'est M. Renan qui parle, importe « assez peu (1)... Le savant ne poursuit qu'un but spécula- « tif, de paisibles et inoffensives recherches (2)... le penseur « ne se croit qu'un bien faible droit à la direction des affaires « de sa planète; la pensée pure ne demande que le royaume « de l'air; semblables à de purs esprits, placés en dehors des « intérêts, des passions, des événements de leur époque, les « chefs de la pensée abstraite *ne se doutent pas qu'il y ait une « société humaine, ou du moins ils spéculent comme s'il n'y « en avait pas* (3). »

M. Taine continue: « Mais vous êtes mariés, leur dit Reid. « —Nous, pas du tout.—Mais, répond M. Royer-Collard, vous « établissez la révolution dans l'esprit des Français! — Nous « n'en savons rien. *Est-ce qu'il y a des Français* (4)? »

D'autres sont plus francs et disent sans détour :

« Un dogme nouveau amène un régime nouveau.

« Un nouvel état mental appelle un nouvel état social.

« La réforme mentale aura pour conséquence la réforme « matérielle; il en a été toujours ainsi.

« Une autre *éducation*, une autre *vie morale*, une autre « *société* sont en enfantement... La révolution n'est pas une pure « et simple insurrection de l'esprit contre les incompatibilités « théologiques (l'existence de Dieu) : elle a pour aboutissant « nécessaire *une régénération radicale* qui, changeant *les « conditions mentales*, changera parallèlement *toutes les con- « ditions matérielles* (5). »

Et il n'y a que quelques mois, je lisais, du même écrivain, les paroles que voici, et dont il est impossible de ne pas tenir compte :

« Une croyance, dit M. Mill, qui a gagné les esprits cultivés

(1) *Essais*, p. VII.
(2) *Etudes d'histoire religieuse*, p. XXI, XXIII.
(3) *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1858.
(4) *Philosophes français*, p. 36.
(5) *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. XXX, 111, 170. — *Paroles de Philosophie positive*, p. 22.

« d'une société, est sûre, ou plus tôt ou plus tard, à moins que « la force ne l'écrase, DE PARVENIR A LA MULTITUDE. *Cette opi-« nion*, qui a été celle de M. Comte, et qui est aussi la mienne, « *dissipe les illusions qu'on se fait quelquefois, quand on croit « que, sur le domaine historique, philosophique ou scientifique, « les recherches peuvent demeurer encloses dans les livres et « dans les écoles*. Non; quelque intention qu'on ait, *elles vont « inévitablement* PORTER COUP *à l'ancien ordre intellectuel*, « MORAL, SOCIAL. »

« Les partisans de cet ancien ordre ne s'y trompent pas, « et s'indignent des vaines protestations dont on se couvre. « Jamais la philosophie positive n'en a fait ni n'en fera, car « elle sait et professe, *qu'on ne peut pas avoir une conception « du monde différente de celles qui régnèrent et qui règnent « sans que* TOUT, *s'en ressentant*, SE MODIFIE ET SE TRANS-« FORME.

« C'est au bruit néfaste du canon que j'ai achevé ce travail « médité depuis plusieurs mois, et j'ai éprouvé un véritable « malaise à philosopher si impersonnellement, tandis que près « de nous le sang coulait à torrents. Certes, cette jonchée de « corps allemands sur le sol de la patrie allemande, excitant « une juste horreur et ne s'en faisant pas moins, témoigne « *combien l'ancien ordre* INTELLECTUEL, MORAL, SOCIAL, QU'ON « ATTAQUE, EST JUSTEMENT ATTAQUÉ (1). »

Voilà du moins qui est sincère.

Voilà la vérité! voilà la logique! D'ailleurs, le sophiste dont j'ai cité plus haut les paroles, et qui se fait un jeu moqueur de la contradiction et du paradoxe sur les questions les plus graves, M. Renan, a dit lui-même :

« La question de l'avenir de l'humanité est tout entière une « question de doctrine. La philosophie seule est compétente « pour la résoudre. La révolution réellement efficace, *celle qui « donnera la forme à l'avenir*, ce sera une révolution *religieuse*

(1) *La Philosophie positive*.

« *et morale.* Le rôle va de plus en plus passer aux hommes de « la pensée (1). »

Et M. Taine, cet autre sophiste cité plus haut, dit également de son côté :

« Dans cette conception du monde (la conception matéria- « liste), il y a *une morale*, *une politique*, *une religion* nou- « velles : et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher (2). »

Ainsi, par la nature et la logique même des choses, les doctrines ont fatalement leurs contre-coups dans l'ordre social.

Les idées subversives sont élaborées d'abord par les écrivains ; puis, bientôt elles descendent dans les masses, et quand elles ont fait leur chemin, et que leur diffusion est plus ou moins consommée, alors elles éclatent dans les faits et se traduisent en catastrophes.

« Il y a toujours de grands désordres, disait M. de Bonald, là « où il y a de grandes erreurs, et de grandes erreurs là où il y « a de grands désordres ; » de telle sorte que les erreurs sont tout à la fois une cause et un signe des perturbations sociales.

Quand donc on voit des doctrines détestables en possession d'une publicité immense et d'une propagande organisée, je dis, si on ne veut marcher les yeux fermés à l'abîme, qu'il y a lieu enfin de se demander : Où allons-nous?

Moi, je le sais, si cela dure ; et c'est parce que je le sais et le vois, que je pousse un cri, et voudrais réveiller et éclairer, s'il était possible, ceux qui sont dupes, et qui, sur le bord de tels abîmes, trouvent commode de ne rien entendre et de ne rien voir.

Certes, je ne fais injure à personne, parce que je tiens la presse aujourd'hui pour une puissance formidable : et je ne manque pas de respect envers ceux qui écrivent, enseignent et parlent dans notre pays, quand je les regarde comme très-responsables du bien ou du mal immense qu'ils peuvent faire,

(1) *Liberte de penser*, t. IV, p. 139.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1862.

et quand je leur rappelle que, parmi ceux qui les écoutent, il y a le peuple, et il y a un Dieu.

Que dire cependant de la légèreté et de l'assurance avec laquelle ils tranchent sans sourciller, d'un trait de plume, au courant de l'improvisation, les plus hauts et plus délicats problèmes? On a souvent flétri déjà la témérité avec laquelle certains jeunes écrivains, journalistes de la veille, arrivés au bureau de leur journal avec un si mince bagage d'études, s'improvisent hommes politiques, et immédiatement traitent avec un suprême dédain nos hommes d'État les plus expérimentés, et jouent pour ainsi dire, sans douter un seul instant d'eux-mêmes, sans se poser une seule minute la question de compétence, avec les plus difficiles et les plus graves questions: Rien ne les arrête; ils savent tout, et décident de tout, avec un ton d'infaillibilité qui n'appartient qu'à eux. Mais quand cette témérité se produit, comme nous en avons aujourd'hui le spectacle, dans les choses sacrées, sur les vérités les plus hautes et qui demandent le plus, comme disaient les anciens, une science blanchie par le temps, oh! alors la légèreté trop proverbiale de l'esprit français ne peut servir d'excuse; et au lieu de la déplorable confiance que tant de gens, serfs de leur journal, leur donnent, ces vains et criminels parleurs n'ont droit qu'à l'indignation et au mépris.

II

LE BUT AVOUÉ DES CHEFS.

Du reste, s'il y a aujourd'hui une chose évidente à quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, c'est que, de l'aveu même des chefs, la guerre acharnée qu'ils font, depuis dix ans surtout, à la religion, n'est qu'un préliminaire de celle qu'ils méditent contre l'ordre social.

L'auteur de l'article sur la *Philosophie positive*, dont je

viens de citer les paroles, écrivait encore, le 15 août dernier :
« L'ancien ordre intellectuel, *moral*, *social*, n'a pas *d'adver-*
« *saire plus déterminé*, plus effectif, *plus radical*, que la phi-
« losophie positive. »

Et il faut ajouter que le positivisme n'est pas seulement dans les livres. Il parle, il enseigne. Il a des chaires, des *cours publics* et *gratuits*, *tous les dimanches :* c'est ce que la *Morale indépendante* annonçait dans un de ses derniers numéros.

Je lisais, ces jours-ci même, cet autre aveu significatif dans une revue nouvelle :

« La société européenne traverse en ce moment une période
« de transition ; mais la *régénératien complète* ne s'effectuera
« que *par la rénovation religieuse.* » On a vu plus haut ce qu'ils entendent par rénovation religieuse et par religion de l'avenir.

Mais il faut écouter ici et regarder en face les aveux qui sont les mots d'ordre du parti ; en voici quelques-uns :

« Le dogme nouveau appelle un régime nouveau » disent-ils. — Mais quel régime ? Le Socialisme, dernier mot, selon eux de la révolution : « Clore la révolution occidentale est le but du SOCIALISME, et *ne se peut que par lui.* »

Et s'adressant au peuple, ils ajoutent : « Le peuple est direc-
« tement intéressé au triomphe de la philosophie positive ; ou,
« pour mieux dire, ce triomphe est le sien, C'EST TOUT UN (1). »

Et d'où vient la philosophie positive, le positivisme ? Du génie de la convention. « Le génie philosophique de la con-
« vention ne fut pas inférieur à son génie politique. Le positi-
« visme en est l'héritier direct... La convention, le seul gou-
« vernement vraiment progressif que nous ayons eu depuis
« soixante ans (2). »

Et, pour arriver à cette grande révolution sociale, la ruine de la religion est le préliminaire indispensable.

« Un nouveau *dogme*, un nouveau *culte* doivent surgir, *afin*
« *qu'une nouvelle société prenne la place de l'ancienne.* »

(1) *Conservation*, *Révolution*, *Positivisme.*
(2) *Ibid.*, XVII, XVIII, 151.

« Les réformes sociales ne peuvent être obtenues que par « l'extinction des croyances théologiques (1). »

« Il n'y a d'idée neuve et efficace que celle qui prétend rem- « placer la vieille doctrine théologique par une *doctrine sociale*. « Mais qui maintenant promet une doctrine, sinon LE SOCIA- « LISME (2)? »

Ainsi le socialisme, tous les progrès de la libre pensée athéée, et de la libre morale antichrétienne, accélèrent son avénement; ce n'est pas moi, ce sont les chefs mêmes du socialisme qui le disent avec l'orgueil d'un succès déjà assuré :

« Les choses marchent, et si l'on prend contre nous les posi- « tions officielles, en revanche, nous prenons les *positions* « *réelles*, à savoir les *convictions*, les *sentiments*, les *cons-* « *ciences*. Quel plus éclatant succès peut désirer le SOCIALISME, « que de gagner, avec une aussi prodigieuse rapidité, les esprits « et les cœurs? »

« Telle est la situation. Quelle qu'en soit l'issue, notre rôle « à *nous*, *socialistes*, est tout tracé : continuer NOTRE PROPA- « GANDE INFATIGABLE, en France et hors de France, par la pa- « role, par la presse, par l'exemple (3). »

Et M. le docteur Bourdet dit de même :

« Le symbole de l'amélioration nécessaire, sous le nom « de SOCIALISME, tient en éveil les peuples et les rois. Le « grand achèminement vers l'émancipation du prolétariat « est commencé, et se poursuivra, en dépit des terreurs in- « sensées (4). »

Les théoriciens de l'athéisme — positivistes, panthéistes, matérialistes, — et je dirai même, dans un sens, les déistes inconséquents qui les aident à insulter le Christianisme, sont donc, bon gré mal gré, les théoriciens du socialisme; ce sont

(1) *Ibid.*, p. 100.
(2) *Ibid.*, p. 198.
(3) *Ibid.*, p. 172 et 228.
(4) M. le docteur Bourdet, p. 351.

eux qui forment ces *convictions*, ces *sentiments*, ces *consciences* dont on nous parle.

L'athéisme, quel que soit son nom et sa nuance, donne la main au socialisme.

Au reste, l'Allemagne peut encore nous offrir ici d utiles leçons. « En *politique*, comme en *philosophie*, la jeune école hé-« gélienne professa les *doctrines les plus radicales*. 1848 ar-« riva : *l'extrême gauche hégélienne devint l'extrême gauche* « *révolutionnaire ;* L'ATHÉISME ET LE SOCIALISME SE DONNÈRENT « LA MAIN (1). »

La religion est si bien, aux yeux des coryphées du parti, l'obstacle au socialisme ; en attaquant la religion, ils ont si bien pour but et pour objectif, comme on dit aujourd'hui, la société, qu'avant tout ils veulent, une fois les maîtres, mettre la main sur l'éducation tout entière, et supprimer du même coup l'université et le clergé, absolument indignes d'en être chargés, attendu que l'un et l'autre perpétuent la foi en Dieu ; et, cette éducation de la jeunesse française, on la donnera à un pouvoir éducateur, créé spécialement à cet effet, et qui héritera de cet important ministère.

Il y a « nécessité de ne pas entretenir aux frais de l'État le « clergé et l'université, une éducation et une instruction qui « sont un obstacle direct à *toute réorganisation des croyances* « *et des mœurs* (2). »

Toujours le renversement des croyances comme préliminaire du renversement de la société.

« Supprimer le budget ecclésiastique, faire cet acte de saine « politique et de haute moralité, sans supprimer le budget « universitaire, ce serait manquer le but ; les deux suppressions « sont connexes (3). »

Et pourquoi renverser ainsi l'éducation donnée par l'Église et celle donnée par l'université? La raison en est simple :

(1) M. Janet, *le Matérialisme contemporain*, p. 7.
(2) *Conservation*, *Révolution*, *Positivisme*, p. 15.
(3) *Ibid.*

« Le régime mental auquel on soumet les générations ac-
« tuelles, régime à moitié théologique, à moitié métaphysique,
« régime aussi dangereux pour l'ordre que pour le progrès,
« est trop mauvais pour être soutenu par l'État, dès que l'État
« sera en des mains vigoureuses et intelligentes (1). »

Et quelles seront ces mains vigoureuses et intelligentes?
« Les prolétaires, que leur nombre, leur pauvreté, et leur
« dégagement de la plupart *des préjugés métaphysiques* appel-
« lent à ce rôle. Les prolétaires montent comme un flot gros-
« sissant. Les autres classes n'ont plus que des peurs ou des
« regrets ; eux seuls ont des aspirations et la fermeté du cœur.
« *Ceux qui ont entamé la révolution ne peuvent la finir : cette*
« *tâche est dévolue aux prolétaires* (2). »

Et en effet :

« Pour gouverner, aucun apprentissage n'est requis, et
« quelques-uns de ces prolétaires, qui gèrent avec tant de
« capacité les associations ouvrières, fourniraient dès à présent
« des instruments bien autrement sûrs que tous ceux qu'à
« notre dam nous prenons dans les hautes classes (3). »

Et pour faire arriver au pouvoir les prolétaires, le suffrage universel lui-même sera mis de côté comme suspect; on fera voter non la France, mais Paris.

« Pour que les prolétaires mettent directement la main au
« gouvernement, le suffrage universel doit être écarté, car il
« ôte à Paris la prépondérance que cette grande cité a eue sur
« la transmission du pouvoir... Le positivisme recherche où est
« la véritable action électorale dans nos grandes péripéties, et
« la trouve dans Paris qu'il propose d'investir de la fonction
« d'élire pour toute la France le pouvoir exécutif ; et sans doute

(1) *Ibid.*, p. XV.
« Puisque l'éducation a surtout besoin d'un but social et d'un sens moral
« que les traditions universitaires ou cléricales ne possèdent plus... l'éducation
« doit cesser d'appartenir au clergé ou à l'université, *tous deux caducs.* »
M. le docteur Bourdet, p. 334. — L'auteur de l'*Etude de Philosophie positive* est dans les mêmes pensées. C'est le but bien arrêté de ces messieurs.

(2) *Ibid.*, p. 157.

(3) *Ibid.*, p. XX, XXI.

« Paris appelé à cette grande fonction électorale ne tarderait « pas à confier l'autorité à des prolétaires (1) ; et le pouvoir « central » à un triumvirat.

Je veux espérer que ce ne sera pas Robespierre, Saint-Just et Couthon.

Voilà qui est clair.

Et voici qui ne l'est pas moins.

J'ai parlé des petits volumes à sept sous, à cinq sous, et de certaines bibliothèques populaires. J'ai sous les yeux un petit volume de la bibliothèque dite UTILE, intitulé : *Histoire populaire de la philosophie.* J'y lis que :

« ..... L'ÉVANGILE n'est que LE TESTAMENT D'UNE SOCIÉTÉ « AGONISANTE... »

— On reconnaît, dans tout cet écrit, les blasphèmes qu'on a lus dans la *Vie de Jésus*, de M. Renan, et dans les articles plus odieux encore publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Havet, professeur, dit-on, au Collége de France. —

Et après avoir présenté sous de tels traits l'Évangile au peuple, quand l'auteur de l'*Histoire populaire de la philosophie* arrive aux théories contemporaines destinées à remplacer cette religion du passé « par des transformations PLUS RADICALES ENCORE « que celles de 89, » il ajoute :

« Les masses intelligentes sont et se disent SOCIALISTES...

« Avec son admirable instinct, le peuple ne voit pas dans LE « SOCIALISME un parti, il y voit UNE RELIGION... » C'est le mot connu : « Le Socialisme est la religion des classes déshéri- « tées. »

L'auteur de l'*Histoire populaire de la philosophie* continue : « IL EST IMPOSSIBLE qu'*une grande révolution sociale* ne soit « en même temps *une grande révolution religieuse* (2). »

Et l'écrivain qui enseigne ainsi le peuple lui dit en lui dédiant son ouvrage :

« Les peuples, aujourd'hui... ne veulent plus de pasteurs...

(1) *Ibid.*, p. 22, 23.
(2) P. 88, 187, 188, 189.

Ils ont assez longtemps vécu du lait des fables et des sym les... « Suivez le conseil de notre Rabelais. Vous avez de onnes dents; cassez l'os que je vous présente pour en sucer a moelle. C'EST DE LA MOELLE DE LION; *qui en goûte*, DEVIENT NDOMPTABLE (1). »

Peut-être après cela comprendra-t-on la portée de ces roles de Leibnitz : « Il y a des hommes qui, se croyant léchargés de l'importune crainte d'une Providence surveil-ante, tournent leur esprit à séduire les autres; et s'ils sont ambitieux, ils seront capables *de mettre le feu aux quatre oins de la terre;* j'en ai connu de cette trempe.

« Je trouve même, ajoute Leibnitz, que des opinions appro-hantes s'insinuant peu à peu dans l'esprit des hommes du monde, qui règlent les autres, et dont dépendent les affaires, et *se glissant dans les livres à la mode*, DISPOSENT TOUTES HOSES A LA RÉVOLUTION GÉNÉRALE DONT L'EUROPE EST ME-NACÉE. »

Voilà des paroles que je prie le *Journal des Débats*, la *Revue s Deux-Mondes*, et autres, de méditer.

Que les hommes dont parle Leibnitz ne veuillent pas qu'on ie au feu et s'irritent contre ceux qui poussent le cri d'a-rme, je le conçois.

Mais ce que je ne comprends plus, ce sont les honnêtes gens i tiennent à conserver à tout prix leur quiétude et à ne apercevoir de l'incendie que quand la conflagration sera uni-rselle.

III

LES DOCTRINES MATÉRIALISTES ET ATHÉES PEUVENT FACILEMENT DEVENIR POPULAIRES.

Dira-t-on que ces théories d'impiété et d'immoralité sont op savantes pour être accessibles aux masses, et ne pourront mais devenir populaires?

(1) *Ibid.*, *Introduction*, p. 6.

Grande erreur que de le penser.

Ces théories ne sont pas du tout savantes, et rien ne devient plus aisément populaire que ce qui lâche la bride à toutes les passions.

Nous avons déjà cité des faits qui jettent une triste lumière sur ce point; et nous ne voyons d'ailleurs que trop tous les jours, nous qui touchons le peuple de près, combien, non-seulement par ses défauts, mais par ses qualités mêmes, le peuple donne des prises contre lui aux écrivains qui travaillent à le perdre.

Des hommes politiques ont pensé quelquefois qu'ils pouvaient, tout en s'affranchissant eux-mêmes de la foi religieuse, maintenir le peuple dans la religion : cette erreur ne peut plus tromper personne.

Le peuple comprend aujourd'hui que, s'il n'y a pas de religion pour les lettrés et pour les riches, il n'y en a point pour lui, et que, si la religion n'oblige pas tout le monde, elle n'oblige personne.

Et dans ce sens, la logique de M. Proudhon avait tout à fait raison : « *Il faut une religion au peuple.* Et pourquoi? Parce « qu'il faut que le peuple serve et apprenne par la religion à « être content de sa servitude. — Voilà, ajoutait le rude logi- « cien, tout le secret de ce charabia académique. »

Non : si la croyance à Dieu, à l'âme, à l'immortalité de l'âme, si la religion n'est qu'un instrument de police, personne n'en voudra.

Mais, grâce à Dieu, elle est autre chose. La religion est la première sauvegarde des sociétés, parce qu'elle est, pour les riches et pour les savants comme pour le peuple et pour les pauvres, la première des vérités et le premier des devoirs.

Qu'on ne se fasse donc plus d'illusion. Tout se tient dans une nation.

Lorsque les hautes classes de la société et la jeunesse française lisaient d'Holbach et Diderot, on pouvait prévoir que le *Père Duchesne* serait bientôt crié dans les rues, et que lui et

ses pareils ne tarderaient pas à être les maîtres de la France, et à la gouverner selon leurs principes.

L'athéisme des lettrés et des riches appelle l'athéisme du peuple, et l'on sait comment l'un traduit l'autre, en quel style et en quels actes.

Et je le demande, que pourrait-il rester de raison, de bon sens public, de dignité, de vie honnête, de civilisation véritable, chez un peuple à qui l'on aurait persuadé :

Que l'homme n'a pas d'autre Dieu à adorer que lui-même ;

Pas d'autre âme à ennoblir qu'un cerveau plus ou moins semblable à la cervelle des brutes ;

Pas d'autre religion à pratiquer que celle dont ses caprices lui donnent la fantaisie ;

Pas d'autre distinction entre le bien et le mal que celle qu'il lui plaît de décider ;

Pas d'autre vie future que le souvenir de la postérité ;

Pas d'autre providence enfin que la nécessité des lois fatales, avec je ne sais quelle liberté humaine réduite à n'être pas autre chose que l'alternative des mouvements contraires et prépondérants de l'activité cérébrale ?

Certes, tout cela, le peuple le traduit bientôt en des phrases auxquelles on ne peut du moins reprocher, comme à celles de certains philosophes, de manquer de clarté. La traduction populaire des doctrines positivistes, panthéistes, matérialistes et sensualistes, ne l'entendons-nous pas tous les jours, chez certains hommes de nos villes et de nos campagnes? — « Quand on est mort, tout est mort. » — « Il n'y a pas d'autre Dieu que le soleil. » — « La religion a fait son temps. » — « Personne n'est revenu de l'autre monde. » — « Tout cela ce sont des bêtises ! » — « Les prêtres font leur métier. — Les rois sont des tyrans. » — « La grande propriété c'est un vol ; nous voulons partager. » — « Il n'est pas besoin qu'il y ait des riches, et il ne faut pas qu'il y ait des pauvres. »

Et les actes sont bientôt d'accord avec le style. Cela doit être.

Et c'est ce que disait, il y a peu de jours, à un historien illustre, à un de nos premiers hommes d'État, dans une conversation familière au milieu des champs, un paysan des environs de Paris : — « Va-t-on encore à l'église, chez vous? lui demandait son interlocuteur. — Pas beaucoup, Monsieur; et « c'est malheureux, car tout ce qu'on enlève à la religion, on « l'enlève à la moralité. »

La vérité est que ceux qui, dans nos campagnes, désertent l'église, ne savent bientôt plus les commandements de Dieu. Ceux-là ont beau dire dans le même grossier langage : « Je « n'ai pas besoin d'aller à confesse, je n'ai ni tué, ni volé, » bientôt il s'en rencontre qui violent toutes les lois de la probité et de la pudeur, et ne reculent pas au besoin devant le meurtre.

Les négations dogmatiques conduisent inévitablement aux négations morales : l'erreur raffinée sur les lois morales ne tarde pas à colorer la tromperie dans les affaires et à justifier toutes les fraudes, tous les mensonges intéressés. Qui ne sait où tout cela en est aujourd'hui?

Et puis, une révolution étant donnée, on sait aussi jusqu'où vont, dans ces temps d'explosion, les violences meurtrières de la cupidité et de toutes les passions qui éclatent.

Une nation sans Dieu, sans religion, sans foi; ne croyant plus à l'âme, ni à la loi de Dieu, ni à la vie future, mais seulement au temps et à la matière!... Je ne crains pas d'affirmer qu'une telle nation deviendrait en dix ans un peuple effroyable : on n'y peut arrêter un moment sa pensée sans frémir.

« Philosophez tant que vous voudrez entre vous, disait Vol« taire; mais, si vous avez une bourgade à gouverner, il faut « qu'elle ait une religion. » Et ailleurs : « Je ne voudrais pas « avoir à faire à un gouvernement athée, — prince ou peuple, « — qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mor« tier; je suis bien sûr que je serais pilé. »

« Celui qui craint la religion et qui la hait, disait Montes« quieu, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne « qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent ; celui qui

« n'a point du tout de religion est cet animal terrible qui ne « sent sa liberté, que lorsqu'il déchire et qu'il dévore. »

A-t-on oublié le sanglant commentaire donné en 1793 à cette parole de l'éloquent publiciste?

Vous chassez Dieu de la société; est-ce donc pour la livrer aux bêtes sauvages?

Dieu me garde de méconnaître jamais les mérites du peuple. Ah! le peuple, le vrai peuple, les classes laborieuses, les modestes et respectables familles, où vivent encore les croyances, gardiennes des mœurs, et, avec la foi et les mœurs, toutes les vertus, ce sont les profondes assises sur lesquelles repose une nation; c'est là comme le cœur d'un pays. Tant que le mal n'est pas descendu jusque-là, tant que le peuple demeure sain d'esprit et de cœur, quelques progrès qu'aient faits dans d'autres régions les idées subversives, il y a là encore une source de vie dans la société : mais, si cette source même vient à être corrompue, que restera-t-il? je le demande, que restera-t-il?

Et voilà le grand mal, voilà le crime de lèse-majesté sociale et humaine, dont j'accuse la presse qui s'est vouée à populariser l'impiété : elle fait descendre les doctrines dissolvantes jusqu'au plus profond du corps social; et voilà ce que j'appelle un affreux malheur et un affreux péril.

Car enfin, ce peuple, dont vous tuez la religion et les croyances, s'il a ses vertus natives, il a aussi ses penchants; s'il a son travail protecteur, il a aussi ses souffrances, mauvaises conseillères. En le pénétrant d'athéisme, de sensualisme, et de morale indépendante, ne voyez-vous pas que vous lâchez chez lui la bride à toutes les fougueuses convoitises; vous lui soufflez au cœur la soif ardente des jouissances matérielles, vous lui enlevez la résignation et l'espérance; vous lui rendez intolérables ses souffrances; vous prêtez des arguments terribles à son envie, vous surexcitez ses plus dangereuses impatiences : oserez-vous soutenir que par là vous travaillez à la paix sociale? Non, c'est la guerre que vous préparez.

IV

LES QUESTIONS SOCIALES PENDANTES RENDENT PLUS FORMIDABLE ENCORE LE DANGER DES DOCTRINES IRRÉLIGIEUSES.

S'il y a toujours péril à laisser corrompre un peuple par l'impiété, combien ce péril n'est-il pas plus grand encore aujourd'hui, que des questions sociales si redoutables sont suspendues sur nos têtes !

Certes, je ne veux pas dire qu'il faille négliger les intérêts populaires, et prêcher uniquement au peuple la résignation dans le malheur, réservant les améliorations de son sort à la vie future. C'est une des calomnies ordinaires contre l'Eglise, je le sais, et c'est par là qu'on cherche à faire prendre en haine au peuple, à certains moments, son alliée naturelle, son amie la plus vraie et la plus sûre, la religion ; et c'est là encore un de mes grands griefs contre ceux que je combats.

Mais non : précisément parce qu'il est du devoir des gouvernements de s'occuper toujours des intérêts du peuple, et qu'aujourd'hui, par le cours des choses, les plus formidables questions sociales se trouvent posées, — les grèves ouvrières, chaque matin, nous le rappellent, — il importe de ne pas enlever à l'étude de ces problèmes les lumières et les conseils des doctrines religieuses, de la foi chrétienne, et de n'en pas livrer la solution à l'athéisme et au matérialisme.

Le congrès international des ouvriers à Genève m'a attristé, non-seulement à cause de l'esprit irréligieux qui s'y est manifesté, mais encore par son origine : c'est à Londres que ce congrès a été imaginé, décidé, organisé : *timeo Danaos...* surtout par les moyens qu'on veut employer pour résoudre les questions qui ont été posées là : *ces grèves immenses, invin-*

cibles, entre tous les ouvriers européens, de telle sorte que, quand les ouvriers d'une industrie se seront mis en grève à Londres, il faudra que les ouvriers de la même industrie se mettent aussi en grève à Paris, à Lyon, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, dans toute l'Europe : je vois bien ce qu'à de telles grèves les ouvriers anglais peuvent gagner ; mais je vois aussi ce que la société européenne peut perdre.

N'est-ce pas là évidemment une sorte d'assaut organisé pour faire capituler la société ?

Je sais, d'ailleurs, ce qui s'est dit à Londres, en 1857, par les délégués des ouvriers. Ils veulent l'égalité avec le maître.

Mais, si tout le monde devient patron, personne ne le sera ! Au fond, c'est une formule de partage ! C'est la ruine de la richesse, et ce n'est pas un remède à la pauvreté ! C'est tarir la source, afin que tout le monde puisse mieux boire !

Voilà ce qui s'est dit à Londres, à l'exposition universelle de 1857. Est-ce ce qu'on nous fera entendre à Paris, à l'exposition de 1867 ?

Qui ne voit, qui ne sent tous les gouffres qui se creusent sous les pas devant de telles questions ? Faudra-t-il donc désormais que l'intelligence, les droits acquis, l'héritage séculaire du travail, de l'habileté, de l'économie, de la probité, de la considération publique, que la civilisation en un mot abdique devant le nombre et la force ?

Eh quoi ! c'est quand de telles questions sont pendantes, des questions qui naguère ensanglantaient vos rues et mettaient la société française à deux doigts de sa perte, quand de pareils périls vous menacent, quand ce peuple, flatté par de tels docteurs, excité par de telles perspectives, peut devenir demain votre maître, c'est alors que vous, qui vous prétendez conservateurs, prêtez les mains à la destruction de ses croyances, à la corruption de ses idées, et travaillez de gaîté de cœur à en faire un peuple irréligieux, remplaçant toute religion par cette *religion des classes déshéritées*, qui s'appelle le socialisme !

Eh bien ! voilà le danger que j'ai voulu signaler dans ma

dernière lettre. On m'a dit : « Vous attaquez la démocratie tout entière. »

Non, ce n'est pas la démocratie que j'attaque.

Pourquoi aurais-je voulu attaquer la démocratie?

« La démocratie, » s'écriait il y a cinquante ans un éloquent ministre, « la démocratie coule à pleins bords. » Or, ce fait, en lui-même, n'inspire à l'Église aucune frayeur : catholique dans le temps et dans l'espace, l'Église est faite pour vivre avec toutes les formes possibles de gouvernement et de société.

Si la démocratie c'est le peuple, l'Église bénit le peuple, comme elle bénit la bourgeoisie, comme elle bénit les vieilles races : l'Église n'a de malédiction pour personne.

Si la démocratie c'est l'ascension des races populaires, des paysans, des ouvriers, à une plus grande somme d'instruction, de bien-être, de moralité, de légitime influence, l'Église est avec la démocratie.

Mais, si la démocratie c'est la tyrannie sans frein de la multitude, et avec cette tyrannie, l'impiété, l'athéisme, la guerre à Dieu et à l'Église, la guerre sociale, la suppression de la religion, le bouleversement de tout ordre public et des principes fondamentaux de la société, oh ! non, l'Église n'est pas et ne peut pas être avec cette démocratie-là.

J'ai parlé de ceux qui creusent gratuitement des abîmes entre la démocratie et nous, et font croire au peuple, par un profond et lamentable malentendu, que l'Église est son ennemie : ceux-là, qui sont-ils? Ce sont ceux qui veulent faire de l'impiété matérialiste l'inséparable alliée de la démocratie.

Ceux qui, le 3 novembre, à l'ouverture des cours de la Faculté de médecine, ont crié simultanément : *Vive le matérialisme! vive la démocratie!* Voilà ceux qui font à la démocratie, au vrai peuple, la plus sanglante injure.

Et ceux-là ne travaillent pas seulement contre l'Église, ils travaillent plus encore contre la société. La démocratie impie serait un socialisme dévastateur.

Je sais bien que l'athéisme, Dieu merci, n'a pas encore envahi le cœur de notre pays; mais je le vois agir audacieusement, gagner du terrain et s'étendre. Je vois des savants et des gens de lettres se mêler à la jeunesse et aux masses populaires pour leur prêcher l'athéisme, et je dis : Il y a là un péril social immense, en même temps qu'un péril religieux.

Vous me répondez : Ce sont des emportés, que leurs excès mêmes condamnent à n'être qu'une minorité impuissante.

Grande illusion que la vôtre.

Sans doute que les hommes que j'ai désignés ne représentent pas la France, mais ils la pervertissent.

Cavete a fermento ! Gardons-nous d'un tel levain; car, selon la parole évangélique, il suffit d'un levain corrompu pour corrompre toute la masse.

Il n'y aurait là qu'un ferment, qu'il faudrait encore veiller. Mais ici, ce n'est pas seulement un peu de levain caché, c'est toute la presse antichrétienne, c'est-à-dire presque toute la presse, qui éclate.

On sait d'ailleurs, et l'histoire de toutes les révolutions est là pour me l'apprendre, que toujours les majorités modérées ont été subjuguées et entraînées par les minorités extrêmes.

Les Jacobins n'étaient pas la Convention, et cependant ils ont dominé la Convention.

La Convention n'était pas la France, et cependant son règne éphémère a suffi pour couvrir la France de sang et de ruines.

La Convention avait été élue sous l'affreuse pression de 6,000 clubs, et de milliers de comités révolutionnaires, et elle ne le fut, je crois, que par 1,500,000 votants; et sur ces 1,500,000 votants, la moitié avait élu des hommes qui n'étaient pas des scélérats. Et on sait ce que fut la Convention.

Mais ce qui est positivement certain, et ce qui peut donner l'idée du reste, c'est que, sur 80,000 électeurs inscrits pour nommer un maire de Paris, celui qu'on appela le roi de Paris, Pétion, fut nommé par 6,600 voix seulement.

Sur le même nombre d'électeurs inscrits, 80,000, Danton fut

nommé substitut du procureur syndic de la commune par 1,662 voix !

Hébert et Chaumette furent élus à la Commune, dans leurs sections l'un par 56 voix et l'autre par 53 ! Et on sait ce que firent Pétion et Danton, Hébert et Chaumette (1).

Ne parlez donc pas de minorité impuissante.

D'ailleurs, cette majorité qu'on n'a pas, on travaille à la conquérir, et on y réussit trop souvent.

On travaille avec ardeur en ce moment à pénétrer les masses d'impiété : eh bien ! qu'on le sache, une telle œuvre, aujourd'hui, c'est la guerre à Dieu. Demain, ce sera la guerre à la société.

Et c'est pourquoi, je le dis avec une profonde tristesse, ceux qui ne voudraient pas aller jusqu'à faire la guerre à la société, et qui font la guerre à la religion, qui dissolvent les croyances, qui tuent toute foi dans les âmes, sont les plus coupables, mais aussi les plus aveugles des hommes : Auxiliaires aujourd'hui de ceux qui les renverseront demain.

Et ceux qui s'imaginent ne pas attaquer Dieu, en n'attaquant que l'Église, qui croient faire œuvre de bonne politique en jetant l'Église comme une proie à ses ennemis, ceux qui parlent de séparer l'Église de l'État, et même dans l'école la morale de la religion, c'est-à-dire d'élever les jeunes générations sans Dieu ; ceux qui, dans toute cette guerre contre le Pape, ont été les auxiliaires de l'impiété, ceux qui croient que les blessures faites au droit et à la justice sont sans conséquence dans l'Europe révolutionnaire, tous ceux-là sont dans une erreur inconcevable. Car enfin n'est-il pas manifeste que c'est surtout depuis la guerre faite au Pape, et commencée il y a

(1) *Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer Ternaux. — Les deux prêtres apostats que Robespierre réserva pour accompagner Louis XVI à l'échafaud, n'avaient été nommés à la Commune que par 24 et 46 voix.

L'abstention des honnêtes gens, au temps des révolutions sociales, a toujours été la calamité des calamités.

juste dix ans par M. de Cavour, que le mouvement athée et révolutionnaire a redoublé d'intensité et de violence?

C'est depuis ce temps que des livres qu'on n'osait imprimer en France, et qu'on allait éditer en Belgique, ont été publiés à Paris; d'autres, que le mépris public ensevelissait chez le libraire, sont devenus tout à coup des livres importants; enfin les journaux et les revues ont été plus que jamais des tribunes ouvertes à ces docteurs d'athéisme et de matérialisme qui « empoisonnent la nouvelle génération, » disait naguère un homme peu suspect. Le Pape une fois attaqué, on s'est cru tout permis, et après la catastrophe, si elle se consomme, jusqu'où l'audace n'ira-t-elle pas?

Mais quoi! dirai-je à ceux de ces hommes qui semblent avoir encore quelque souci d'eux-mêmes, vous voyez que le flot monte, monte toujours; vous voyez se faire, en même temps, sous vos yeux, d'immenses efforts pour pénétrer d'athéisme le peuple : et vous ne voulez pas comprendre que, si la démocratie, qui sera peut-être maîtresse demain, est antichrétienne, irréligieuse, athée, elle vous fera une société effroyable?

Ou, si vous le comprenez, quelle folie n'est pas la vôtre?

Croyez-moi, je viens de le voir sur les rives de nos fleuves, quand les digues sont rompues, les inondations deviennent un fléau dont nul ne peut plus calculer ni arrêter les ravages. Si la digue de la Religion vient à être brisée, tout sera emporté dans un désastre social également incalculable.

Donc considérer la guerre à Dieu et à l'Église comme une sorte de dérivatif contre la révolution, laisser inonder la Religion pour préserver la société, c'est la plus coupable, mais aussi la plus dangereuse des politiques.

Voir là une soupape contre d'autres périls, c'est une aberration fatale : la soupape emportera la chaudière.

Expédient d'un jour ; trahison de l'avenir.

II

LES PRÉOCCUPATIONS DE L'HEURE PRÉSENTE.

Je suis habitué aux piéges de la publicité, et je m'attends à trois accusations :

On dira, on répétera :

1° Que j'attaque la société moderne ;

2° Que je fais appel à la force et à la peur ;

3° Que je veux effrayer les esprits au profit de la question romaine.

Je ne dois point laisser ici de place à l'équivoque, et sur ces trois points je vais dire exactement ma pensée.

J'ATTAQUE LA SOCIÉTÉ MODERNE ?

Banale, mais puissante calomnie.

Non ! je n'attaque pas la société moderne. Si vous voulez désigner par ce mot ce qu'il a toujours signifié pour moi, savoir l'égalité civile et les justes libertés, le pouvoir respecté, la paix européenne et ses féconds travaux, l'amélioration morale et matérielle de la condition des ouvriers, des paysans et des pauvres gens, la dignité des mœurs, l'honneur, et la grandeur de la France, le rapprochement des esprits et des cœurs dans la civilisation chrétienne ; j'accepte et je vous remercie. Bien que tout n'y soit point parfait assurément, non, je n'attaque pas la société moderne, mais je tremble pour la société future. Je suis pour les progrès utiles de la société moderne, mais je

n'honore pas de ce nom celle qui a failli naître dans les journées de juin 1848.

Je me demande pourquoi ce mot : *société moderne*, malgré l'abus qu'on en fait, conserve tant de prestige, et d'empire et de charme, sur les esprits les plus divers, et je me l'explique ainsi.

Nous avions tous fait un beau rêve ! Nés avec ce siècle, ou aux différentes phases de son cours agité, nous avions jeté sur notre temps et notre patrie un regard de tendresse et d'orgueil. La France nous était apparue avec les admirables dons qu'elle a reçus de Dieu, assise sur deux mers, glorieuse dans l'univers entier, et portant, sur un sol fertile et charmant, une population vaillante, intelligente et fière. Nous entrions dans la vie à un moment où, après d'horribles événements et des luttes grandioses, la paix semblait pour longtemps désirée et certaine ; paix entre les nations garantie par des relations équitables ; paix entre les citoyens et l'autorité garantie par des lois justes ; paix entre les hommes appelés tous à l'égalité, à la liberté ; paix avec Dieu, servi dans nos églises anciennes par un clergé rajeuni dans la pauvreté, l'épreuve, l'expérience, profondément national et parfaitement orthodoxe. Cette société, avide de paix, de travail et de justice, couronnée de gloire, fille de l'Evangile et descendante du plus illustre passé, recevait en ce siècle, comme par surcroît, des dons, des instruments merveilleux, et, avant tout, la science, le crédit, la parole : la science qui venait féconder le travail ; le crédit, qui appuyait sur la confiance des hommes les uns pour les autres le levier puissant d'une prospérité nouvelle ; la parole qui semblait destinée à rapprocher les esprits, mettant chaque jour en communication tous les hommes de tous les pays, tenus par elle au courant de leurs intérêts, de leurs droits, de leurs devoirs, de leur commune et dramatique histoire.

Il n'était pas un de ces instruments dont la religion n'ait senti et béni l'utilité ; pas une de ces espérances qui ne lui fût chère. Nous semblions tous, quelle que fût notre origine, quels que fussent nos penchants, naviguer ensemble vers une

terre merveilleuse, promise à nos éfforts, et que nous appelions le XIXe siècle et la société moderne. Oui, je vous prends à témoin, mes contemporains et mes successeurs dans la vie, c'est ce noble idéal que vous avez cru réalisé, vous, royalistes fidèles, dans la monarchie; vous, républicains honnêtes, dans la république; vous, impérialistes désintéressés, dans l'empire : le même idéal sous des formes diverses, et il est demeuré au fond de vos âmes; rien ne saurait l'en arracher. Lorsqu'on vous dit que quelqu'un en veut à cette société moderne, à ce que vous avez salué de ce nom, vous frémissez, vous résistez, vous l'accusez d'attenter à votre plus chère et plus intime affection.

Et moi aussi j'accuse; je demande aux puissants ce qu'ils ont fait de la liberté; et aux sophistes comment ils l'interprètent; je demande aux enrichis ce qu'ils ont fait du crédit; je demande à la jeunesse opulente et aux favoris de la fortune ce qu'ils ont fait de la dignité des mœurs; je demande à la presse corruptrice ce qu'elle fait de la parole, et si elle lui a été donnée pour pervertir ou pour éclairer; je demande à tant de gens qui se prétendent les représentants de la société moderne, pourquoi ils la font solidaire de leurs chimères et de leurs impiétés; je demande à tous les grands esprits, ce qu'est devenu notre idéal : et bien loin d'attaquer, dans ce qui fait sa gloire légitime, la société moderne, que nous avons tous aimée, puisqu'elle est, en définitive, notre famille, nos frères, nos enfants, nos amis, tous ceux que la nature, la religion, et la patrie nous ont rendus chers, je la cherche tristement, je l'appelle, et je me consume pour sauver, s'il se peut, et garder à mon pays les débris de ses meilleures affections et des ses espérances obstinées.

Et je crie et je vous accuse, vous, qui avez changé mon rêve en un affreux cauchemar.

Car voici un nuage épais qui se lève à l'horizon sur nos têtes; voici l'athéisme et les plus funestes doctrines, l'impiété, le sensualisme, l'immoralité, qui menacent de s'abattre sur ce beau pays, et d'étendre au loin sur lui une ombre malfaisante. Tout ce qui fait sa gloire, l'Evangile, la religion, la philoso-

phie, l'honneur éternel de la morale, est bafoué par d'impudents sophistes, et menace de livrer bientôt cette brillante et généreuse société française à une troupe d'athées et de matérialistes.

Voilà ma réponse sur la société moderne. Je l'aime et vous la pervertissez. Vous l'attaquez et je la défends.

Mais je la défends avec le cœur plein d'espoir.

Ah! sans doute, notre siècle a ses misères et ses périls; mais il a aussi, malgré vous, je veux le proclamer, ses vertus et ses puissances pour le bien.

Il y a, aujourd'hui surtout, en France, à l'encontre des progrès du mal, les progrès vigoureux du bien, qui frappent tous les yeux : des aspirations vives vers les grandes choses, une étonnante fécondité d'œuvres sociales, et de surprenants retours aux vérités et aux vertus chrétiennes; comment ne pas le reconnaître? Tout ce qui, dans l'ordre moral, se fait avec courage, suite et sincérité, lutte avec avantage contre la force des courants contraires, et relève tous les jours les défaillances publiques par de solides et vaillants succès. C'est là même ce qui fait frémir et rugir l'impiété.

Il me semble parfois, quand je considère les ressources admirables de ce temps et de ce pays, qu'il ne faudrait que des circonstances heureuses, un souffle favorable, une magnanime impulsion, pour faire voir à ce siècle, si travaillé par l'incrédulité, des résurrections merveilleuses.

Non, nous n'accusons pas notre temps; mais nous osons lui dire, quand il le faut, la vérité, parce que nous espérons en lui; et aussi parce que nous nous sentons au cœur une résolution invincible de nous dévouer à son salut, et d'y travailler courageusement, en dépit de tous les efforts ennemis. Les maux à guérir, les défaillances à relever, les périls à conjurer, ne sont-ils pas l'honneur et la raison même de notre ministère, le but même de l'Église?

Et enfin, pourquoi ne le dirais-je pas pour relever tous les courages, et le mien, même à la veille des maux les plus extrêmes?

Est-ce qu'il n'en a pas toujours été ainsi, plus ou moins Est-ce que le bien et le mal n'ont pas toujours été en lutte, en lutte ardente, sur la terre? Est-ce que le bien n'y a pas souvent semblé vaincu? Est-ce que l'Église, au milieu même des plus grandes luttes, et des plus désespérées, n'a pas toujours conservé, sur son front, chargé de nobles cicatrices, la sérénité de la victoire?

Et toutefois, ne nous endormons pas sur les malheurs et les dangers qui menacent ceux que nous devons sauver, non plus que dans ces vaines prophéties qui nous promettent des âges d'or, des prospérités temporelles, des temps nouveaux, où tout nous sourira, où, toutes les erreurs et tous les vices étant vaincus, les chrétiens n'auront plus qu'à fleurir en ce monde. Non ! Dieu me garde d'oublier jamais la belle parole du grand évêque d'Hippone : *Numquid christianus factus es, ut in sæculo isto floreres?*

II

JE FAIS APPEL A LA FORCE ET A LA PEUR?

A la force ! appelons les choses par leur nom : vous voulez dire à la rigueur des lois, et au bras séculier ! Faut-il donc pour échapper à une telle accusation, se résigner à se taire, quand on a le devoir impérieux de parler? Mais alors la liberté serait vraiment pour vous trop commode : elle deviendrait la porte ouverte d'une citadelle désertée. Non, la vérité peut se passer d'être protégée; mais il faut qu'elle soit toujours défendue.

Le bras séculier! Pour moi, je n'y ai jamais eu grande confiance. Il ne s'est guère sauvé lui-même ni en 1830, ni en 1848. Et je redis d'ailleurs avec Fénelon : Le protecteur a trop souvent opprimé.

Et définitivement, je préfère, avec une alliance convenable,

la liberté dans la justice. Je dis avec une alliance convenable ; car la société et la religion ne sont pas faites pour vivre étrangères l'une à l'autre, mais pour s'aider l'une l'autre dans la justice et la liberté. Tel est le principe tutélaire des concordats.

Si c'est faire appel à la force que de gémir devant les plaies morales du pays, je l'avoue, je suis coupable. Mais qui peut m'accuser? Ce que j'ai fait, je suis chargé par Dieu, par l'Église, et par mon pays de le faire. Qui pourrait blâmer ma parole? Qui ne blâmerait pas mon silence?

J'ai signalé le matérialisme des doctrines : que n'aurais-je pas à dire si je voulais toucher ici une autre de nos plaies vives, le matérialisme des mœurs? On s'en est ému jusque dans nos assemblées politiques. Et certes, avec raison, car le matérialisme, qui détourne des intérêts spirituels et éternels, détourne également des nobles soucis de la chose publique et des luttes viriles de la liberté. « Athéisme et servitude, a dit élo-« quemment M. Villemain, vont très-bien de compagnie (1). » Mais il y a plus encore, au bout de ces doctrines énervantes, que l'abaissement des âmes et des mœurs publiques : il y a les abîmes que j'ai montrés.

La presse irréligieuse et antichrétienne, qui est le grand moyen de propagande pour toutes ces doctrines, est la grande coupable ici, je l'ai dit. Mais la presse aujourd'hui, en France, est-elle soumise à un régime qui permette de combattre à armes égales les maux qu'elle nous cause? Poser une telle question, ce n'est pas faire un appel à la force, mais à la justice, à l'impartialité et aux libertés promises.

Que d'autres, sous une constitution perfectible, signalent les défauts du régime actuel de la presse, à leurs points de vue spéciaux. Moi, évêque, je les signale au nom de la morale et de la religion.

(1) *La Tribune:* M. de Châteaubriand. — M. Villemain ajoutait : « On se tromperait d'espérer, à défaut de la liberté civile, la liberté philosophique... Cette liberté philosophique ne serait bientôt plus qu'un impuissant scepticisme, toléré par sa faiblesse même, à peu près comme cet athéisme chinois, qui porte également tous les jougs. »

Soyons francs. Il n'y a de largement permis à la presse que deux terrains de discussion, l'économie sociale et la religion. Vous êtes semblables aux magistrats d'une ville exposée à l'incendie qui aurait fait assurer les palais en oubliant de faire assurer les greniers à blé et les poudrières. Vous avez voulu défendre, et c'était votre droit, la dynastie, la constitution, les formes politiques, et vous avez livré aux disputes les questions économiques qui mènent droit à la discussion du prolétariat, et les questions religieuses, qui mènent droit à la discussion de l'Église et de Dieu. Or, qu'est-ce qui se passe? Dans le premier chemin, on rencontre les propriétaires, et on les calomnie ; dans le second, on rencontre le clergé, et on le livre aux haines aveugles. Ce mal est fait, et s'accroît tous les matins. Je rencontre parfois des articles qui rappellent l'accent des journaux révolutionnaires avant le 2 septembre.

Eh bien ! dans cet état des choses, quand l'attaque des vérités religieuses, philosophiques, sociales, est si largement permise, la défense l'est-elle également?

Pour moi, je sais des journaux et revues catholiques qui n'ont pas même pu obtenir la périodicité moins restreinte qu'ils réclamaient.

Aucun moyen pour les catholiques (et je n'ai le droit de parler que pour eux) d'organiser des facultés, des cours, des conférences, et un enseignement supérieur catholique. Cette grande question vaudrait à elle seule un mémoire.

Mais parlez de l'Opéra, des cafés et des courses, appelez-vous *la Lune* ou *le Hanneton*, parlez d'agiotage et de bourse, appelez-vous *le Crédit*, *l'Actionnaire*, vous avez liberté, gratuité, facilité.

Je sais les dangers de la liberté de la presse, mais rien ne surpasse à mes yeux les dangers du régime actuel, assurément contre l'intention de ceux qui l'ont établi. On voulait défendre la société, on a livré la morale. On voulait diminuer la puissance de la presse, on l'a rendue tout à la fois plus basse et plus forte ; tout lui a été permis, sauf l'indépendance. En établissant des monopoles, et des exclusions, on a enrichi et grandi les

favorisés, ruiné ou bâillonné les exclus. Or je ne sais comment il se fait que, à Paris et en province, la plupart des exclus sont de notre côté.

Sans plus discuter, car je ferais un autre volume, je demande que le gouvernement s'éclaire et que le régime de la presse soit impartial.

On dit encore : La peur! je fais appel à la peur! — Je suis de ceux qui croient qu'en 1848 la peur a dépassé le mal, et qu'en tous cas le mal a abouti à des remèdes qui ne l'ont pas bien guéri. Mais au moins c'était alors la peur du mal. Aujourd'hui, nous avons la peur du bien.

Nous n'osons pas être hautement pour Dieu, pour l'Église, et pour l'âme, contre les empoisonnements de l'athéisme. Je le connais, je le qualifie, et je le signale à l'opinion de mon pays. Si je me suis trompé, et si les coupables sont meilleurs que je pense, qu'ils me démentent, jamais je n'aurai eu de plus grande joie.

III

J'AI VOULU EFFRAYER AU PROFIT DE LA QUESTION ROMAINE?

On dira enfin que j'ai soulevé la question religieuse et sociale pour détourner les esprits ou les épouvanter, et masquer ainsi la défense de la question romaine.

Non, je ne veux rien masquer : quand j'ai voulu parler de la question romaine, dont mon esprit ne se détourne pas un instant, j'ai su le faire nettement, et pas n'était besoin de lire entre les lignes de ma lettre, comme l'a dit agréablement le *Journal des Débats ;* et je le ferai nettement encore une fois ici. Ce sont mes contradicteurs, bien plus réellement, qui voudraient cacher sous la question romaine la question divine. En frappant le Pape, ils prétendent ne frapper ni la religion, ni Dieu. Ils le

disent, et beaucoup de gens le croient. J'ai voulu, c'était mon devoir, démasquer cet artifice, et montrer que le dernier terme, le grand intérêt, et l'enjeu qui passionne dans la guerre au Pape, c'est la guerre à Dieu!

Sur cette grande question, tout ce qui se devait dire a été dit. Et si je ne me trompe, les ennemis de Rome ont eu beau endormir, lasser ou fausser l'opinion, préparer les voies, convenir du jeu, et aboutir à leurs fins avec un art profond soutenu par de puissants secours, il s'élève en ce moment du fond de toutes les âmes honnêtes, même les moins chrétiennes, une insurmontable répugnance, une honte et une indignation générales; on souffre et on rougit, à l'approche du jour, choisi et désigné d'avance, qui verra un auguste, saint et infortuné vieillard, délaissé par la France, qui pourrait, mais qui ne veut plus le défendre, et livré à tous les hasards, entre la détresse et la révolte, entre la dépendance et l'exil, sous la garde de la sincécérité, de l'honnêteté, et de la modération du Piémont.

Le cabinet de Florence se fait en ce moment modeste et pieux. Les circulaires de M. le baron Ricasoli sont des homélies; cependant l'homme se montre sous le diplomate, et certaine phrase diplomatique ressemble à un poignard sous un manteau.

Quoi! cette souveraineté que vous avez juré de garder, vous l'appelez : *une principauté sans analogue dans le monde civilisé.* Voilà la victime! Cette souveraineté qui va s'exercer sur la foi de votre parole, vous la nommez : *une expérience.* Voilà la sentence! A ce peuple que vous devez apaiser, vous dites que sa situation est intolérable, en *contradiction avec tous les progrès accomplis de la civilisation*, et vous le poussez formellement à la révolte. Voilà l'exécuteur! Et en face de ce Souverain, auprès duquel la France, avec qui vous traitez, laisse un ambassadeur, vous parlez de *vos droits.* Voilà la main tendue pour profiter du coup.

Et à nous enfin, afin que rien ne manque à notre humiliation, vous parlez de *votre immanquable triomphe;* et la comédie se mêlant à la tragédie, selon l'usage des pièces italiennes, notre bon *Moniteur* du soir ou du matin, sans y rien

comprendre, trouve tout cela très-bien, et proteste que l'on n'attente pas, que l'on n'attentera pas à la puissance spirituelle du Saint-Père. Je le crois bien. Je ne m'attends pas à voir M. Ricasoli bénir le peuple, M. Cialdini chanter les vêpres, et M. Garibaldi nommé cardinal (1). Mais je vous connais, vous et vos *aspirations morales*. Si l'on se révolte demain à votre profit, c'est le principe qui triomphe ! ce sont des frères, illuminons les villes ! Si l'on se révolte demain contre vous, ce sont des ennemis, bombardons sans pitié !

Oh ! je sais que l'arrangement fait sera habilement exécuté ; sauf l'imprévu, je ne m'attends guère à rien d'immédiat ; on laissera partir nos vaillants soldats, on tâchera même d'incliner les esprits à penser à autre chose, on imposera trois mois de silence et de bonne tenue ; et nous, évêques, nous aurons eu l'air de crier dans le désert et sans raison. Mais, l'époque est calculée, comme un mouvement de la marée ; et ce qui rend l'acte plus odieux, c'est précisément l'art et la puissance de la préméditation. C'est ici une spéculation à terme, et une révolution à crédit. Seulement le jour de l'échéance embarrasse.

En ce moment donc quelle est au juste la situation ?

Des enfants de ce saint Pontife attaquaient le trône de leur père ; d'autres le défendaient, et ne permettaient à personne de le défendre avec eux. Eh bien ! que voyons nous ?

Ceux qui attaquaient ont tout pris jusqu'ici, sauf le trône ; ceux qui défendaient ont tout laissé prendre, sauf le trône aussi : et aujourd'hui, ceux qui défendaient vont partir ; ceux qui attaquaient vont avancer.

Ce n'est pas ici, comme on s'obstine à le dire, comme le ministre italien le répète, *une souveraineté placée dans la condi-*

(1) Le langage de M. Ricasoli n'est pas autre chose que le fameux décret de Mazzini et Garibaldi.

Art. 1er. La papauté est déchue en fait et en droit du pouvoir temporel des États romains.

Art. 2. Le Pontife romain aura toutes les garanties nécessaires à son indépendance dans l'exercice de *son pouvoir spirituel*.

ion de toutes les autres souverainetés. Cela est absolument faux et absurde. C'est une souveraineté placée, depuis dix ans, par les spoliations, les invasions, le massacre de son armée, les menées révolutionnaires de toute sorte, les attaques et les dénonciations incessantes de tous les révolutionnaires de l'Europe, *dans la plus exceptionnelle des situations ;* — si exceptionnelle, que pas un gouvernement ne tiendrait dans une situation pareille, et que le gouvernement qui paraît le plus fort en Europe, attaqué et cerné comme l'est celui du Pape, disparaîtrait en un instant, s'il n'avait pas une armée de 600,000 hommes (1).

Dans de telles conjonctures, donc, la chute est inévitable; tout le monde la prédit, tout le monde l'annonce. Ce trône, miné depuis dix ans, ébranlé tout autour, et soutenu à cette heure par un seul appui, il s'agit, par un dernier coup et un dernier abandon d'en consommer la ruine, avec la chute du vieillard : et les moments pour Pie IX sont comptés; chaque jour qui s'écoule le rapproche du terme.

Pour moi, j'ai fait dans cette question tout ce que j'ai pu pour sauvegarder, autant du moins qu'il était en moi, l'honneur de la France et de l'Italie elle-même : j'ai tout dit, une chose exceptée; j'en écartais ma pensée, et je ne voulais pas la pré-

(1) Le *Moniteur du soir* dit encore, à propos de la circulaire de M. Ricasoli, que l'Italie, qui a promis à la France et à l'Europe « *de ne pas s'interposer entre le Pape et ses sujets*, MAINTIENT CET ENGAGEMENT FORMEL. » Je répondrai encore au *Moniteur du soir*, que le gouvernement italien maintient si peu cet engagement formel que, par l'acte même si amicalement interprété par le *Moniteur du soir*, IL INTERVIENT de la manière la plus odieuse entre le Pape et ses sujets, et *contre le Pape.* Quand Victor-Emmanuel déclare que l'Italie est faite, MAIS N'EST PAS ACHEVÉE, et M. Ricasoli que *le Pape à Rome est une* anomalie *dans la civilisation européenne*, et une *contradiction avec tous les progrès accomplis*, n'est-ce pas là une attaque formelle contre le Pape? Est-ce que le ministre italien se permettrait impunément de parler en de tels termes du czar ou du gouvernement anglais, d'un gouvernement quelconque ? Et si un ministre quelconque osait dire que la dynastie impériale est *en contradiction avec le progrès accompli par la France*, est-ce que sa parole ne serait pas immédiatement suivie d'une rétractation ou d'une guerre ?

voir; mais il faut bien en subir la vue, aujourd'hui que nous approchons du terme et touchons à la dernière extrémité.

On a écrit le *dernier Jour d'un condamné.* Eh bien ! une convention malheureuse, intervenue entre ceux qui attaquaient et ceux qui défendaient le saint Pontife, l'a mis à ce supplice, lui et ses enfants. Il connaît le jour et l'heure.

Spectacle inouï !

Voilà un vieillard, un pontife, un roi, assis depuis mille ans sur un trône dix fois séculaire.

En ce moment, le monde contemple son agonie.

Le coup de lance, le fiel et le vinaigre ne lui manquent pas.

Sa mansuétude, sa patience, sa magnanimité ont été sans bornes.

C'est à peine si la plainte du Crucifié a été sur ses lèvres : *Ut quid dereliquisti me ?*

Les scribes qui l'ont accusé, sont là tous autour de lui, pour l'accuser encore dans cette extrémité, pour s'offenser de sa douleur, pour s'indigner si ses paroles sont émues, pour élargir, après l'avoir creusé, le fossé qui l'entoure, pour envenimer, après l'avoir faite, la plaie de son cœur, enfin pour ameuter contre lui le peuple.

Et cependant, là, comme dans la Passion, on hésite. La main tremble et n'ose porter le dernier coup : c'est à qui le fera porter par un autre. Le Piémont lui-même n'ose pas.

Les meneurs cherchent, et ils trouveront, pour tout consommer, ce qui se trouve toujours pour les grands forfaits, des êtres inconnus, des *bravi* innomés, dont l'histoire ne porte aux générations futures que le crime, et dont elle ne sait pas redire le nom vil et abhorré.

On a besoin de ces auxiliaires. Ils sont dignes de la cause. On les trouvera ; sauf à dire, on le dit déjà, pour se donner le droit d'intervenir contre le Pape, que c'est lui qui fait faire l'émeute.

Quelquefois, quand des chasseurs ont longtemps poursuiv une proie, si elle est redoutable, si c'est un ion au désert

quand il est forcé, on l'entoure, mais on hésite à lancer contre lui le dernier trait.

Ici, ce n'est pas un lion, c'est un agneau. Et cependant, ils tremblent tous d'une secrète horreur devant leur forfait.

Cependant, que fait l'Europe ? L'Europe contemple, effrayée, mais silencieuse, cette lente agonie.

La victime, sur son Calvaire, jette de tous côtés ses regards, et nulle part le secours : *Circumspexi, et non erat auxiliator!*

La stupeur les a tous glacés.

Mais où sont donc tous ces aigles dont l'Europe se vante et qu'elle déploie sur ses étendards ?

La Pologne est déchiquetée par l'un ;

L'autre dépèce l'Allemagne surprise et trahie ;

Je ne vois là que des vautours.

J'en aperçois un autre qui a laissé récemment casser son aile.

Il y en avait un, plus fort que les autres, planant librement sur l'Europe.

Ah ! celui-là devait mourir pour défendre l'agneau : car c'est l'aigle de la France.

Mais, non, on ne lui demandait pas de mourir : il lui suffisait d'un regard et d'un cri pour dissiper les meurtriers, mais il plie son aile et s'en va.

Et toi, sainte Victime, grand Pontife, qui t'appuyais si confiant sur les fils de la France, ne te reste-t-il donc plus qu'à te couvrir la tête de ton manteau, et à jeter à la nation très-chrétienne, en tombant, ce cri éternellement accusateur : *Tu quoque, fili!*

Ah ! que l'avenir, que Dieu et les hommes nous pardonnent ! Sans doute, il y a des voix françaises parmi les clameurs qui montent contre vous ; mais ce n'est pas la France, non, ce n'est pas elle qui vous a condamné, saint Pontife ! Ce n'est pas non plus cette Italie que vous avez tant aimée, et que vous auriez voulu faire libre, glorieuse et fidèle !

Je le répète, à l'honneur de mon pays : tous les esprits honnêtes sont dans la stupeur, et les fronts rougissent.

Et je ne vois chez nous que les scribes et les séides à qui il reste une voix pour crier le ***Crucifigatur***.

Messieurs, vous avez été trop loin, et vous vous réjouissez trop; vous commencez à inspirer l'horreur. Et ici, mes paroles contre vous sont inutiles ; vos actes suffisent.

Vous triomphez. Soit, un tel triomphe vous va bien. Mais après?

Tout sera fini, dites-vous ? Non ; tout ne fera que commencer.

Le Pape est faible, et on croit pouvoir tout contre lui.

Mais sachez-le, cette faiblesse est plus forte que vous ! Il y a dix-huit siècles qu'elle tient.

Il est vrai, vous croyez la tenir à votre tour, et la broyer enfin. Non; celui-là, c'est la pierre qu'on ne broye pas.

Et quand vous aurez spolié et détrôné le Pontife, qu'en ferez-vous ? Je l'ai dit : « Ce serait là un de ces événements qui reten-
« tissent dans l'histoire et caractérisent une époque. Les princes
« qui l'auraient consommé seraient nommés et jugés sur cet
« acte. Quelle que soit leur carrière, ils n'auraient mis la main
« à aucun événement dont les conséquences puissent être plus
« prolongées après leur mort, et dont ils porteraient une res-
« ponsabilité plus redoutable devant l'histoire, devant leurs
« enfants, et devant Dieu. »

Mais que vous importent à vous, ennemis au fond de tout gouvernement, que vous importent les alarmes des consciences, le long trouble des âmes dans toute la chrétienté; formidables embarras du pouvoir ajoutés à tant d'autres ?

Ce n'est là, je le sais, que le préliminaire des renversements que vous méditez : et vous ne serez satisfaits que quand vous aurez fait de Rome arrachée au Pontife la capitale de tous les révolutionnaires de l'Europe.

Et quant à vous, politiques plus graves, qui ne vous dites pas révolutionnaires, mais qui avez secondé si aveuglément à Rome la révolution, et favorisé cette unité italienne, mère si prompte et si menaçante, on vous l'avait prédit, de cette unité allemande qui vous inquiète justement, vous croyez que, dans notre

Europe si agitée, on peut impunément porter la main sur la plus haute autorité religieuse et morale qui soit dans le monde ! et que de telles spoliations, de telles violations de tout droit, un tel écrasement de la faiblesse, un tel triomphe de la force, sont de nulle conséquence !

Vous nous répétez chaque jour que, si l'Église n'a plus le pouvoir temporel, elle aura, ce qui vaut mieux, la liberté ! Nous prenons acte de votre parole, mais si l'auguste Pontife, qui couvre depuis vingt ans de la majesté de sa vertu personnelle un trône si violemment attaqué, si Pie IX se levait, et, vous prenant au mot, s'il interpellait les rois et les partis, et demandait que la France, l'Italie, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, donnant l'exemple au reste du monde, accordent la liberté à l'Église sur leur territoire, et déchirent les lois surannées qui entravent sa libre et bienfaisante action sur les hommes, s'il tenait ce langage, s'il vous prenait au mot, je le répète, que verrions-nous ?

Un refus, un déni de justice, un maintien universel des vieilles entraves si chères aux partis qui se disent les partis de l'avenir.

En sorte que vous nous prenez ce que nous avons, sans nous donner ce que nous n'avons pas.

Sur un point du monde, et dans son Chef, l'Église était libre, et partout ailleurs entravée. Désormais, ni le Chef ne sera libre, ni les membres. Liez la tête après avoir lié les bras, puis reprochez à ce grand corps de ne plus marcher assez vite !

Les faits démentent ici les paroles, les actes désavouent les promesses, et quelque confiance que j'aie pour ma part dans les ressources de la vraie liberté, nous ne saurions être dupes d'un projet d'échange où je vois bien ce que l'on nous prend sans avoir jamais pu apercevoir ce que l'on nous donne.

Les vrais libéraux de l'Europe, ceux qui nous tiendraient ce langage sincèrement sont d'ailleurs ici dans la même situation que les vrais chrétiens ; ils sont battus, et sans aucun pouvoir de tenir leurs promesses.

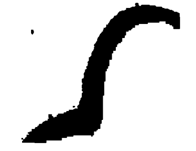
Ils assistent avec nous à ce grand événement qui déjà ressemble au naufrage d'un illustre navire dont on entendrait de

loin retentir le canon de détresse, pendant que des pirates épient le moment où ils se partageront ses dépouilles. Un autre navire, hélas ! pendant ce temps, rentre au port tranquillement, ayant recommandé les naufragés aux forbans de la côte. Et les gens habiles qui se promènent sur le rivage, dirigeant de ce côté leurs longues vues, affirment que tout se passera bien.

Ce serait un miracle, mais ceux qui nous reprochent de croire aux miracles, ont foi dans celui-ci.

D'autres ajoutent que, si le navire est coulé bas, désemparé, englouti, ce sera l'affaire d'un instant pénible, mais court, après lequel les flots continueront à couler, le ciel bleu à sourire, et les hommes distraits se détourneront et n'y penseront plus.

Oui, il en sera ainsi un jour sur votre tombe ! Mais le navire en ce moment criblé est la barque sur laquelle le Sauveur du monde a planté son drapeau. Pour le bonheur des hommes, elle ne périra pas sous leurs coups ; mais, hélas ! ces coups retomberont sur eux. On ne se moque pas de Dieu. *Deus non irridetur.*



Et maintenant, qu'ajouterai-je?

Après avoir exposé, dans ce douloureux écrit, la triste situation de l'heure présente, le mouvement d'impiété radicale qui se fait en France et en Italie, le progrès des doctrines athées et matérialistes, et, à la faveur des coups portés contre le Pape, la guerre à la religion et à Dieu grandisssant chaque jour, préliminaire menaçant de la guerre à l'ordre social ; faut-il nous décourager?

Non, je l'ai dit, le decouragement n'entre jamais dans les cœurs chrétiens. Ils espèrent toujours; *contra spem, in spem.*

Sur ce qui fait aujourd'hui la grande préoccupation de tous les esprits et de tous les cœurs, sur ce point fixe et menacé vers lequel sont tournés en ce moment avec anxiété les regards de tout l'univers, je n'ai qu'une parole à dire, et elle n'est pas de moi :

L'EMPEREUR VEUT QUE LE CHEF SUPRÊME DE L'ÉGLISE SOIT RESPECTÉ DANS TOUS SES DROITS DE SOUVERAIN TEMPOREL (1).

ABANDONNER ROME, OUBLIER LA POLITIQUE SUIVIE PAR LA FRANCE DEPUIS DES SIÈCLES!

« NON, CE N'EST PAS POSSIBLE (2)! »

Ce n'est pas possible. Non! car je veux croire à l'honneur!

Voilà sur Rome mon dernier mot.

Et quant à Pie IX, que fait-il à cette heure suprême?

Il reçoit dans ses bras cette pauvre cliente de la France, l'impératrice du Mexique, défaillante à ses pieds. Il bénit les généraux et les drapeaux français, au moment où on les rappelle. Il bénit les pavillons qui flottent dans les eaux de Civita-Vecchia. Voilà un évêque qui le quitte pour retourner à Naples: écoutez le langage dont il reçoit à Rome, du Saint-Père, l'inspi-

(1) *Lettre aux Évêques de France*, 4 mai 1859.
(2) Discours au Corps législatif, 22 mars 1861.

ration : « *Pax vobis*, la paix soit avec vous. *Ego sum ;* c'est « moi, votre évêque. Ne craignez pas, *nolite timere.* J'aime « même les méchants : Je désire couvrir leurs plaies et les « guérir (1). »

Voici un autre évêque qui, dans une ville de France, combat les ennemis de Dieu ; Pie IX l'encourage. Comme ce général frappé du même boulet que Turenne, qui disait à son fils : « Ne pensez pas à moi soyez tout à lui ; » Pie IX semble dire à cet évêque : « Avant de songer à ceux qui envahisseut Rome, « allez à ceux qui envahissent les âmes. Ne pensez pas à moi; « soyez tout à la défense de Dieu et au salut de votre peu- « ple (2). »

Et quant à cette guerre faite à Dieu et à toutes les croyances religieuses, eh bien ! une dernière fois j'en appelle au bon sens, à la prévoyance, au courage, à l'intelligente énergie de tous les honnêtes gens, pour qu'ils défendent leurs enfants, leurs familles, leurs âmes, contre l'invasion des doctrines athées.

Oui, « il faut convier tous les hommes de cœur et d'intelli- « gence à consolider quelque chose de plus grand qu'une « charte, de plus durable qu'une dynastie : les principes éter- « nels de la RELIGION et de la MORALE. » (Discours du prince Louis-Napoléon, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, 10 décembre 1849.)

Et certes, pour accomplir une telle œuvre, je le répète , les ressources en France ne manquent pas.

Il y a en France une jeunesse généreuse, qui répugne aux abaisssements du matérialisme, et sent encore battre son cœur pour les grandes et saintes choses ; c'est à elle que je dis : Repoussez, repoussez les doctrines abjectes, restez fidèle aux nobles croyances, et sachez les honorer et les défendre : à vous qui êtes l'avenir, de sauver l'avenir.

(1) Lettre du cardinal-archevêque de Naples, revenant de l'exil, à ses diocésains, Rome. 23 novembre 1866.

(2) *Perge omnes tui ingenii vires adhibere ad pestiferos errores profligandos atque ad tui gregis salutem procurandam.* — Bref du 8 novembre 1866.

Il y a un peuple honnête et droit, sincère et bon, dont la foi, grâce à Dieu, est intacte comme les mœurs, fidèle à la religion comme à la patrie, force et cœur du pays, ouvrier de la grandeur nationale par l'industrie et par la guerre ; c'est à lui encore que je dis : Fermez l'oreille à ces sophistes, ne les laissez pas chasser Dieu de votre foyer et vous dérober, à vous et à vos enfants, le trésor de votre foi et de vos espérances. Oui, ces hommes vous trompent : fuyez-les. Leurs dupes aujourd'hui, et leurs instruments demain, vous seriez bientôt leurs victimes.

Il y a une philosophie spiritualiste, une science spiritualiste parmi nous. Ah ! dirai-je aux vrais philosophes et aux vrais savants : La barbarie intellectuelle nous menace. Debout ! à l'étude, au travail : sauvez l'honneur et la dignité de l'esprit français.

Il y a même en dehors de nous, disciples de cette religion chrétienne qu'on outrage, il y a des hommes qui, sans avoir encore peut-être notre foi tout entière, en comprennent du moins les bienfaits, l'influence, la nécessité sociale, « et ne voient « aucun intérêt public à diminuer volontairement ce qui reste « de foi dans le monde. » Voilà ceux aussi à qui je fais appel, pour cette nécessaire ligue de toutes les forces honnêtes du pays, contre l'envahissement toujous croissant des idées subversives de toute société comme de toute religion.

Et je voudrais faire appel aux journalistes eux-mêmes et aux écrivains, à tous ceux qui ont le privilége d'enseigner, d'éclairer, d'émouvoir ; à ceux dont les paroles tombent tous les jours dans nos villes et nos villages, sur des esprits à peine entr'ouverts à l'intelligence et à l'instruction, à ceux qui disposent chaque matin du pauvre petit quart d'heure que les hommes condamnés au travail peuvent consacrer à la lecture et à la chose publique ; je demande à ces précepteurs de sentir le poids d'une telle responsabilité, de respecter le peuple, de se respecter eux-mêmes, de ne pas déchirer l'Evangile entre les mains de mes prêtres, de ne pas abattre la croix de Jésus-Christ dans les sentiers où les Evêques viennent bénir les pauvres. Je

dénonce de monstrueuses doctrines avec une rigueur impitoyable, c'est mon devoir. Mais, quand ce devoir est rempli, je me jetterais volontiers aux genoux de ceux que j'ai combattus et je répéterais ce cri d'une femme de 1793, pour ses enfants : « Ayez pitié, Monsieur le bourreau. »

J'ai fini, je m'arrête.

Quoi qu'on pense de ce nouvel acte auquel j'ai été condamné, la voix que je viens de faire entendre n'est pas la voix d'un ennemi : nul ne peut s'y tromper. Je ne suis l'ennemi de personne, pas même de ceux que je combats ; encore moins de la société que je défends.

TABLE

L'ATHÉISME ET LE PÉRIL SOCIAL.

Bref adressé par N. S. P. le Pape à Mgr l'Evêque d'Orléans au sujet de la lettre sur les malheurs et les signes du temps.

PREMIÈRE PARTIE.

LA RÉCENTE CONTROVERSE.

SECONDE PARTIE.

LE PÉRIL RELIGIEUX.

TROISIÈME PARTIE.

LE PÉRIL SOCIAL.

Paris. — Imprimerie de V. Goupy, rue Garancière, 5.

